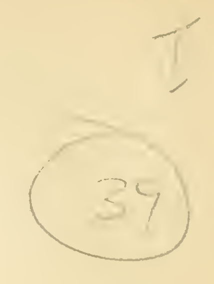


Edouard II

DU MÊME AUTEUR :

ROMANS ET NOUVELLES

Kees Doorik.
Kermesses.
Nouvelles Kermesses.
Les Milices de saint François.
La Nouvelle Carthage.
Les Fusillés de Malines.
Mes Communions.
Le Cycle Patibulaire.

ÉTUDES

Au Siècle de Shakespeare.

THÉATRE

La duchesse de Malfi, d'après John Webster.
Philaster, d'après Beaumont et Fletcher.

EN PRÉPARATION :

Le Comte de la Digue (roman).

ÉDOUARD II · TRAGÉDIE DE CHRISTOPHE MARLOWE · ADAPTATION DE GEORGES EEKHOUD · PRÉCÉDÉE D'UNE ÉTUDE SUR L'AUTEUR

BRUXELLES
ÉDITION DE LA « SOCIÉTÉ NOUVELLE »
1896

CHRISTOPHE MARLOWE

I

Le 1er juin 1593, à Depford, alors un petit village situé à environ trois « miles » de Londres, aujourd'hui un des quartiers les plus sordides de la métropole, une rixe de cabaret mettait fin à la vie d'un des contemporains de Shakespeare qui se rapprochèrent le plus du divin poète. J'ai dit déjà (1) quelle gent violente et irrégulière représentaient la plupart de ces dramaturges de la période élisabéthienne. Le bon Kit Marlowe, — *Kind Kit Marlowe*, — comme l'appelaient ses amis, n'était point le plus rassis et le plus sobre de la bande. Il courtisait une espèce de souillon, *a drab*, et, à la fin d'une orgie, voulant poignarder son rival, un nommé Francis Archer, un valet d'entremetteur (*bawdy serving man*), qui l'avait irrité, il a le poignet retourné, en

(1) Voir *Au Siècle de Shakespeare*. Paul Lacomblez, éditeur. Bruxelles.

sorte que sa propre lame lui entre dans l'œil et dans la cervelle. Il n'avait pas trente ans.

En effet, il avait vu le jour en février 1564, à Canterbury, dans une simple échoppe de cordonnier, celle de son père. Il fut baptisé le 26 du même mois à l'église Saint-Georges le Martyr. A l'école du roi (*King's School*) fondée par Henri VIII et où cinquante garçons de neuf à quinze ans recevaient l'instruction durant cinq années avec un subside de quatre livres par an, il dut se signaler par ses aptitudes et ses progrès rapides car il n'y resta pas le temps ordinaire et nous le trouvons déjà immatriculé, le 17 mars 1580, comme pensionnaire du Benet College, aujourd'hui *Corpus Christi*, à l'Université de Cambridge. Deux ans après (1583) il prit ses grades de bachelier et en 1587 ceux de maître ès arts (1). Dans l'intervalle qui s'écoula entre l'obtention de ces deux diplômes, il écrivit probablement la majeure partie de son *Tamerlan*.

Sur ses autres occupations durant ces quatre années on ne peut que se livrer à des conjectures. Le fils du savetier avait probablement dû son instruction supérieure à la munificence d'un des plus grands propriétaires du comté de Kent, Sir Roger Manwood, alors premier baron de l'Echiquier, qui avait sa *mansion* ou sa résidence à Saint-Stephen, près de Canterbury. A la mort de son bienfaiteur, Marlowe composa l'épitaphe latine qui fut gravée sur sa tombe.

(1) La plupart de ces détails biographiques sont empruntés à l'étude par le Rév. Alexandre Dyce, placée en tête de l'œuvre de Marlowe. (Routledge, éditeur.)

Il est probable qu'en envoyant le jeune Christophe à l'Université, Sir Roger le destinait à l'Église, mais à cette époque le poète entretenait déjà des convictions athéistes qui faillirent lui faire partager le sort d'un de ses camarades, Francis Ket, brûlé vif en 1589 à Norwich, pour hérésie. Ket était chrétien et non orthodoxe. On croit avec raison que cet hérésiarque exerça une grande influence sur l'esprit de Marlowe. Mais en voulant le détacher de la confession établie pour le convertir à une autre secte chrétienne il ne fit que flatter ses penchants païens et cette tendance à l'incrédulité et à l'athéisme si accusée dans le *Faust* et dans les autres œuvres de Marlowe.

N'oublions pas que la Renaissance fut un retour aux mœurs et à l'esprit d'avant le moyen-âge, cela en Angleterre aussi bien qu'en Italie. Un admirable pape comme Léon X peut à peine être considéré comme un pontife chrétien. C'est plutôt un César de la Rome antique. Les artistes et les poètes exprimèrent ces aspirations du renouveau de l'humanité. La Réforme éteignit cette aube nouvelle : sous prétexte de purifier le catholicisme elle remplaça une secte par une autre moins tolérante encore. Ce prétendu progrès fut aussi dérisoire que la fameuse révolution de 1792. La Réforme nous valut l'abominable protestantisme comme la Révolution nous mit sous le joug des bourgeois. Franchement, le luthérien est-il un progrès sur le catholique, et le jacobin sur le gentilhomme? Espérons qu'après ces deux faux départs, l'humanité fera enfin sa carrière suprême !

Quoi qu'il en soit de ses convictions philosophiques, l'esprit d'indépendance se conciliait chez Marlowe avec une irrésistible vocation d'artiste.

Quelques-uns de ses biographes veulent, qu'à l'exemple de Ben Jonson, il ait pris du service et soit allé guerroyer aux Pays-Bas, avec le comte d'Essex, contre les Espagnols. Cette conduite s'accorderait assez logiquement avec son ardent amour de la liberté de conscience. Mais j'incline à croire aussi que les persécutés et les martyrs protestants lui inspirèrent bientôt autant de dégoût que leurs bourreaux espagnols et que, trouvant autant de fanatisme et d'intolérance d'une part que de l'autre, il se hâta de rentrer en Angleterre et d'abandonner l'Action pour la Poésie.

Ce qui est à peu près établi, c'est qu'il fit partie à la fois comme acteur et comme auteur dramatique de la troupe du théâtre *The Curtain* (le Rideau), dans le quartier de Shoreditch. On infère aussi d'une curieuse complainte intitulée *La Tragédie de l'Athée* (*The Atheist Tragedy*), en la possession de M. Collier, que Marlowe se cassa la jambe dans une scène de débauche et que, boiteux, il ne put reparaître en scène :

He had also a player beene
Upon the Curtain Stage
But brake his leg in a lewd scene
When in his early age.

J'ai touché un mot de Robert Greene, dans mon volume d'introduction à l'étude de la pléiade shakespearienne (1). C'est le moment de nous arrêter à ce poète, non parce qu'il représente une figure d'avant-plan, mais parce que sa vie, une de celles sur lesquelles on possède le plus de détails biogra-

(1) *Au Siècle de Shakespeare.*

phiques, nous permettra, par reflets, d'éclairer les points obscurs et mystérieux de celle de Christophe Marlowe, son inséparable partenaire et son compagnon intime.

Robert Greene était né à Norwich, vers 1550, « de parents estimés et connus de leurs voisins pour leur gravité et leur vie honnête » (1). Il prit ses grades de bachelier au collège Saint-Jean de Cambridge en 1578 et de maître ès arts à Clarehall en 1583; en 1588 il fut incorporé à Oxford. En tête de plusieurs de ses ouvrages il s'intitule pompeusement *Utriusque Academiae in artibus magister*.

Dans l'intervalle qui s'écoula entre la collation de son premier grade et celle du second, il visita l'Espagne, l'Italie et d'autres pays du continent. Dans deux de ses romans autobiographiques, *A Notable Coosnage* paru en 1581 et *The Repentance of Robert Greene*, un écrit posthume, il fait pour ainsi dire sa confession. Il ne s'y cache pas d'avoir mené une vie de débauche très précoce : « Étant à l'université de Cambridge, je compagnonnai avec des lurons aussi dissolus que moi-même, avec qui je flétris la fleur de ma jeunesse; ceux-ci m'engagèrent à voyager en Italie et en Espagne où je vis et pratiquai des vilenies trop abominables pour être racontées. Ainsi, sur leurs conseils et au moyen d'adroites inventions, je soutirai force pécune à mon père et à mes amis; ma mère surtout me fournit si largement cette « huile des anges » que je devins enclin par là aux

(1) I need not make long discourse of my parents, who for their gravity and honest life is well known and esteemed amongst their neighbours. (*The Repentance of Robert Greene.*)

pires expédients et méfaits. M'étant acoquiné à de notables bravaches, des viveurs et des libertins avérés qui ne faisaient que des études superficielles, je contractai bientôt leurs habitudes, si bien qu'à mon retour en Angleterre je me plongeai dans la même vie de paresse et de dissipation, me prélassant dans des costumes de soie, n'éprouvant de goût pour aucun travail, ne me sentant aucune vocation, jusqu'à ce que je finis tout de même par subir mon examen de maître ès arts. »

Il paraîtrait que malgré ses penchants dissolus et ses orageuses caravanes, à son retour en Angleterre, Robert Greene entra dans les ordres. D'après les manuscrits de la collection Lansdowe, en 1576, notre poète était un des chapelains de la reine, et il obtint une cure à Walkington, dans le diocèse d'York. Octavius Gilchrist, un de ses biographes, veut qu'en 1584 il ait été vicaire à Tollesburg, en Essex. Il aurait donné sa démission l'an d'après. Un passage d'un autre livre, le *Planetomachix*, nous révèle que Greene étudia aussi la médecine.

Qu'il ait été prêtre ou carabin, qu'il ait tâté successivement des deux carrières, dans tous les cas il ne tarda pas à les abandonner l'une et l'autre pour se jeter dans le monde des acteurs et des écrivains, et, pour finir, par monter sur les planches et par composer lui-même des pièces de théâtre, des romans et des poèmes. Comment s'accomplit cet avatar, à la suite de quelles circonstances Greene renonça-t-il aux ordres ou à la faculté? Ses biographes restent muets sur ce point, et lui-même, qui s'est assez complaisamment mis en scène dans *Never too late* et dans *A Groatsworth of Wit*, ne nous parle point du temps qu'il fut ecclésiastique ou homme de l'art.

Il résulte de l'importante part d'autobiographie que contiennent les deux romans précités, que Greene se maria de fort bonne heure.

La plupart des aventures de Francesco dans *Never too late* étant les siennes, nous apprenons que, devenu très amoureux d'une jeune fille, il l'enlève et l'épouse contre le gré des parents de celle-ci. Mais il ne tarde pas à l'abandonner pour Infida, une courtisane rencontrée en voyage, et qui le retient loin de ses foyers. Sa femme ayant appris la vérité lui écrivit une longue et touchante lettre pour le rappeler auprès d'elle et du fils qu'elle lui avait donné. Cette tendre épître fut sur le point de le ramener au bercail, mais les séductions de la courtisane prévalurent contre le sentiment du devoir. Lorsque, après des prodigalités, il s'est ruiné pour sa maîtresse, loin de lui en garder quelque reconnaissance et de l'aimer en raison de ces sacrifices et de ces folles preuves d'attachement, comme la plupart de ses pareilles, elle lui battit froid et finit par le mettre à la porte, par le rejeter loin d'elle. Dénué, à bout de ressources, trop honteux, se croyant trop avili pour retourner auprès de sa compagne, le hasard le fait tomber sur une bande de comédiens qui le persuadent d'écrire des comédies, des drames et des pastorales en lui promettant de larges profits. Sa première comédie réussit et après ce début il écrit d'autres pièces qui lui rapportent de plus en plus d'honneur et de guinées. Avertie de l'opulence nouvelle de Francesco, sa cupide maîtresse essaie de se remettre avec lui, mais il ne se laisse plus prendre à ses avances et à ses coquetteries. Entre-temps Isabella, sa femme, est exposée, nouvelle Pénélope, aux poursuites de nombreux séducteurs. L'un, un personnage notable et despotique, une sorte de shérif ou d'alder-

man, spécule sur la misère dans laquelle l'a plongée l'abandon de son époux, pour l'obliger de se prostituer à lui. Mais la pire détresse ne parvient à la réduire à cette ignominie, et lorsque, furieux, il veut la prendre de force, elle lui résiste victorieusement. Il la menace de sa vengeance; il publiera partout qu'il l'a possédée. Pour toute réponse elle lui crache au visage. Arrêtée à la suite d'une plainte déposée par le séducteur, elle va être condamnée à la prison, sur le faux témoignage d'un jeune homme suborné par le misérable, lorsque, pris de remords, le parjure revient sur sa déposition et s'accuse d'avoir calomnié l'innocente.

Francesco, apprenant les malheurs, les vertus et la sublime constance de sa femme, s'empresse de retourner auprès d'elle et d'implorer un pardon qu'elle n'est que trop heureuse de lui accorder.

Il y a sans doute beaucoup de fiction dans ce récit, mais les caractères de Robert Greene et de sa femme correspondent parfaitement à ceux de Francesco et d'Isabelle.

Dans le *Groatsworth of Wit* l'auteur se peint sous un jour plus défavorable encore : Roberto, le personnage principal, déshérité en partie au profit de son frère Luciano que son père lui préférait, a pris ce frère en haine et pour le perdre il abandonne momentanément ses études, il se fait son mauvais conseiller, son compagnon de débauches, il l'entraîne dans une vie d'oisiveté et de dissipation. Il le livre à une courtisane Lamilia dont il se flatte d'être aimé lui-même, et qui deviendra sa complice, l'instrument de sa vengeance, qui achèvera de ruiner et de déshonorer le faible Luciano. Mais Lamilia, au lieu de dépouiller Luciano au profit

de Roberto, lui révèle la conjuration tramée par son frère. Luciano, chasse le fourbe. Comme le Francesco de *Never too late*, privé de ressources, Roberto s'abouche avec des comédiens qui l'engagent à se faire auteur dramatique. Luciano n'a pas tardé à se faire ruiner par Lamilia. Roberto, que ses succès dramatiques ont remis à flot, affecte une certaine magnanimité et recueille ostensiblement le viveur décavé, mais c'est pour s'en moquer, pour en faire son souffre-douleur, une sorte de pierre sur laquelle il aiguise son esprit.

Si Roberto et Francesco sont des portraits de Robert Greene, ce sont des portraits poussés fortement au noir, où les faiblesses et les frasques s'exagèrent en scélératesses et en crimes. Toutefois il serait difficile de dire où s'arrête la confession et où commence la fantaisie. Est-il arrivé à Robert Greene, l'auteur dramatique, comme à son Roberto, de ne pas remplir ses engagements vis-à-vis des entrepreneurs de spectacles ou de dépenser des avances qu'on lui faisait sur ses ouvrages? On sait qu'ayant vendu sa tragédie *History of Orlando furioso*, il en toucha deux fois le prix. Il composait aussi des poésies graveleuses pour l'amusement des libertins. Ses ennemis, à commencer par Gabriel Harvey, dont je parlerai plus longuement par la suite, n'ont pas manqué de dénoncer ces indélicatesses ou ces tares dans leurs virulents pamphlets.

Ainsi, comme Roberto, il fit longtemps sa compagnie habituelle de tricheurs, d'aigrefins, de pipeurs de dés, de filous, d'escrocs, de malandrins de toute espèce qui lui apprennent leurs trucs, leurs ruses, leurs tours de gobelet, leurs impostures. On peut douter qu'il ait profité de leurs leçons.

Peut-être a-t-il uniquement frayé avec cette engeance par curiosité d'artiste, par besoin d'observation, histoire de se livrer à des études de mœurs. Plus tard, dans un de ces accès de repentir, de conversion et d'amendement que nous rencontrons chez d'autres irréguliers de la poésie, Villon par exemple, et plus près de nous, Paul Verlaine, il divulguera toutes les recettes de ses anciens camarades dans des livres pittoresques et argotiques, véritables traités de vol et de filouterie. Son érudition en ces matières est telle qu'il ne lui faut pas moins de six volumes pour les traiter à fond. Les *conny-catchers* et *cross-biters*, comme il les appelle, menacèrent plusieurs fois de lui faire expier ses indiscrétions.

Il eut encore un commerce plus compromettant, auquel il est fait allusion très transparente dans le *Groatsworth of Wit* : « La fin ignominieuse de ses compagnons, justement châtiés pour leurs méfaits, n'éveilla aucune contrition dans l'âme de Roberto. Un de ces vauriens, le frère d'une prostituée qu'il entretenait, fut pendu à un arbre, aussi rond qu'une balle (*as round as a ball*). »

L'image un peu forcée par laquelle finit cette phrase cache un calembour sur le nom d'un personnage authentique. *Ball* désigne le célèbre Cutting-Ball, ribaud, tape-dur et coupe-jarret, qui commandait à une bande de ruffians apostés pour défendre le poète lorsqu'il était menacé par les sbires. Ce Cutting-Ball fut en effet accroché au gibier de Tyburn. Greene avait fait sa concubine de la sœur de ce drôle. Nous voilà loin de la belle Infida ou de la glorieuse Lamilia ! De cette gueuse le poète eut un fils, baptisé Fortunatus Greene, mais que Gabriel Harvey appelle plus juste-

ment Infortunatus Greene, et qui ne vécut qu'un an après son père.

La femme légitime de Greene apparaît dans ces autobiographies sous des traits délicieux, et comme un de ces modèles d'abnégation qui ont sans doute inspiré les personnages d'Imogène et d'Hermione à Shakespeare, d'Ordella, d'Euphrasie et Aspatia à Beaumont et Fletcher, de Penthea et de Catherine à Ford. Son dévouement, sa constance, sa résignation, sa tendresse poussée jusqu'au sacrifice rendent vraisemblables ces créatures du rêve.

Le portrait suave que l'auteur trace de cette compagne délaissée, les vertus dont il la revêt, trahissent chez lui une vénération, un attachement respectueux pour un être dont il se sentait indigne, et vers lequel il ne cessait sans doute de se reporter au sein même de l'ignominie comme vers une créature céleste avec laquelle on ne communique plus que par la prière.

Dans les romans où Greene la met en scène, il raconte qu'elle tenta différentes fois de l'arracher à ce monde de larrons, de truands et d'artistes agités dans lequel il se débattait comme dans un volontaire purgatoire. Mais ainsi qu'il l'avoue dans son *Groatsworth*, il poussa la lâcheté et la félonie jusqu'à livrer les épîtres affligées et pourtant balsamiques et absolvantes de sa femme à la risée et aux lazzis de ses indignes compagnons. Sans doute ne commettait-il ces profanations que lorsque l'ivresse dénaturait et calomniait son être, et adressait-il au réveil de ces orgies abominables le plus brûlant des actes de contrition à l'image de cette sœur des anges.

Il mourut des suites d'une indigestion de harengs salés et de vin du Rhin, dans la boutique d'un savetier près de Dow-Gate. A cette débauche

suprême avaient participé Thomas Nash, le pamphlétaire, et aussi un certain William Monox, dont Nash nous apprend qu'il traînait toujours au côté une imposante rapière. Sans doute s'agissait-il d'un drôle de l'espèce de Cutting-Ball ou de ce Francis Archer mêlé à la fin tragique de Marlowe.

Greene languit encore un mois. L'hydropisie lui gonflait le ventre. A ceux qui l'approchaient il mendiait un penny pour s'acheter un pot de malvoisie. Ses amis, même Nash, son convive de la dernière et fatale bamboche, l'avaient abandonné, effarouchés, quelque peu timorés qu'ils fussent cependant, par cette crevaison sordide. Il est probable que Marlowe, jeté par les imprévus et les remous d'une ribote perpétuelle dans un autre quartier de la ville, en train déjà de courtiser cette *drab* de Deptford dont il devait disputer les faveurs au digne Archer, apprit à la fois la maladie et le trépas de son absolu camarade.

Tel que nous nous le représentons et qu'il ressort de son œuvre et aussi des allusions furtives faites à son caractère, des quatre effrénés viveurs, Marlowe fut le vrai caractère, le penseur, le révolté tout d'une pièce, un farouche mais un convaincu, un passionné sans calculs, le cœur loyal et affectif, qui n'aurait eu garde d'abandonner dans la détresse l'ami le plus déchu. Malgré ses excès et sa conduite orageuse il préserve sa belle et généreuse allure, tandis que Greene présente des côtés pusillanimes, des alternatives de bravache et de moraliste, des accès de repentir qui n'aboutit pas, de contrition prêtreuse et geignarde, et que George Peele, lui, professe un déplaisant cynisme.

Trois femmes assistèrent « Poor Robin », c'est ainsi que les contempo-

rains appelaient familièrement Greene, dans ses derniers moments : sa maîtresse, la sœur de Cutting-Ball; une mistress Appleby, sur laquelle nous manquons de détails, et la cordonnière mistress Isam. A la vérité cette dernière fut seule à le soigner. Les deux autres se rencontraient plutôt au chevet du malade pour se chamailler, ou, affriandées par cette curiosité des mouches charbonneuses, bourdonnantes berceuses des prochaines charognes. Je ne sais pourquoi, mais je suis tenté de me représenter ces deux infirmières sous les traits de ces macabres veilleuses de work-houses et d'asiles, ivrognesses cupides, tenant de la Parque et de la Furie, et que Dickens évoque dans plusieurs de ses romans.

Au témoignage de mistress Isam, la fille Ball était aussi couverte de vermine que son pitoyable amant et elle aurait été infectée par une « nuisance » moins appétissante encore. Pendant ses derniers jours, Greene, n'ayant plus de chemises de rechange, empruntait celle du savetier, tandis que son hôtesse lessivait la sienne. Il avait engagé sa défroque, son pourpoint, sa culotte et jusqu'à son épée. Les derniers jours il s'abstenait de jurer et récitait force prières et litanies.

Sa femme, qu'il n'avait plus vue depuis six ans, s'étant informée avec sollicitude de lui, il témoigna le désir de lui dire adieu, mais ses moments terrestres étaient comptés et il n'eut que le temps de lui écrire une touchante lettre de repentir et de contrition. Il remit aussi, pour elle, le billet suivant aux Isam : « Chère épouse, si jamais il régna quelque sympathie ou amitié entre toi et moi, veuille bien payer au porteur (mon hôte) le montant de ma créance : je lui dois dix livres et sans lui j'aurais péri

dans la rue! Oublie et pardonne les torts que j'ai eus envers toi. Et que le Dieu tout-puissant prenne pitié de notre âme! Adieu jusqu'à notre rencontre au ciel; car tu ne me verras plus jamais sur la terre. Ce 2 septembre 1592. Ecrit par ton mari expirant. ROBERT GREENE. »

Le lendemain l'auteur de *Pandosto* était mort. En attendant que sa veuve les désintéressât, les Isam prirent à leur charge les frais de ses funérailles, 4 shillings pour son linceul, 6 shillings et 4 pence pour son inhumation au nouveau cimetière près de Bedlam.

A en croire un de ses contemporains, Greene avait un physique agréable, le visage et le corps bien proportionnés. Il portait les cheveux longs. Vêtu d'un costume un peu sévère et de coupe cléricale, il marchait, en s'appuyant sur une longue canne « pointue comme un clocher », dit le contemporain en question.

Comédien, il avait eu pour maître le célèbre Tarleton, aussi remarquable dans la tragédie que dans la comédie. Harvey reproche même à Greene de *tarletoniser* à outrance, et d'improviser d'une nasillarde voix de cornemuse (*his piperly extemporizing*).

Les excès de Greene, je le répète, ont été partagés par ses amis Nash, Peele et Marlowe. Lodge seul, un autre auteur dramatique de leur clan, paraît s'être abstenu de cette vie de ripaille et de beuverie perpétuelle. On se les représente tantôt vêtus de soie, l'escarcelle pleine; tantôt loqueteux, dépenaillés comme les pauvres de Bedlam. L'argent que leur rapportaient leurs pièces ou les pageants composés pour célébrer tel événement de la cour ou de la Cité, ils le dépensaient en sack, en posset et en chapons gras

dans les tavernes et rôtisseries, en compagnie de ribaudes de l'espèce de Mary Ambree, Long Meg of Westminster ou Roaring Girl Heureux encore lorsqu'ils ne recouraient point, comme nous l'avons vu par les autobiographies de Greene, au vol et à l'escroquerie, pour se remettre à flot. Sous ce rapport, George Peele dépassa peut-être les autres en gredinerie effrontée. A telle enseigne qu'un livre entier, les *Merry Jests of George Peele,* est consacré au récit de ses prouesses et mystifications. De son temps, il était même plus populaire comme voleur que comme poète. Il défraie non seulement la chronique et les complaintes des *ballad mongers*, mais même le théâtre. Auteur dramatique, il fut mis à la scène en sa qualité de larron, sous le nom de George Pie Board, dans une pièce intitulée *The Widow of Watling Street*. La légende, dont il est le héros, fourmille d'anecdotes ou il le dispute en verve et en humour à notre Uilenspiegel, mais aussi en cynisme et en corruption à un Mandrin. Ainsi on raconte qu'étant à Bristol, il profite du passage d'une troupe de comédiens pour obtenir du magistrat la permission de donner une représentation extraordinaire. Le soir venu, après avoir dit le prologue, il se retire derrière le rideau, gagne la rue, saute à cheval et file à bride abattue vers Londres, lesté de tout l'argent des spectateurs qui attendaient avec impatience la suite de la pièce.

Peele gîtait sur le Bankside près de Blackfriars et tenait ses principales assises bachiques à l'hôtellerie du *Cheval blanc*, un endroit fréquenté par la racaille la plus excentrique. Il était marié et ses biographes rapportent que sa fille, une enfant de dix ans, l'aidait dans ses équipées de détrousseur.

Le *Groatsworth of Wit* de Greene finit par une sorte de testament dans lequel, à la veille de sa mort, l'auteur adjure ses amis de changer de vie. Mais ni ses conseils ni l'exemple de sa mort lamentable ne les corrigèrent. Marlowe périssait l'année suivante de la façon que l'on sait. On ignore la date et les circonstances du décès de George Peele : « Ce personnage, écrit Antony Wood, avait atteint l'âge mûr à la fin du règne d'Élisabeth, mais quant à dire à quelle époque et à quel endroit il mourut, je ne le pourrais, car de nos jours comme de tout temps la plupart des poètes meurent pauvres et par conséquent obscurément, de sorte qu'il est fort difficile de les accompagner jusqu'à leur tombe. »

Le grand ennemi de ces poètes débridés, de ces bohèmes, comme on dit aujourd'hui, fut le grave et compassé Gabriel Harvey, auquel j'ai déjà plusieurs fois fait allusion dans le cours de cette étude. La différence des conditions et surtout l'antithèse des existences avait évidemment engendré une antipathie entre cet académique et ces irréguliers.

Gabriel Harvey, d'extraction très infime, fils d'un pauvre cordier de Saffron-Walden, était parvenu à force d'entregent plutôt que de mérite à une position considérée. Il s'était même faufilé dans l'intimité des poètes appartenant à la caste aristocratique, notamment dans celle d'Edmond Spenser. Il paraît avoir ajouté à beaucoup d'autres faiblesses et ridicules celui de rougir de son humble origine. Il aurait donc été de ces parvenus d'autant plus arrogants et despotiques qu'ils sont partis de très bas. Poète médiocre, ses seuls titres à une immortalité relative seront l'amitié — assez mal placée — de Spenser et ses violents démêlés avec Nash, le défenseur de Greene. Mais

de son temps il jouissait d'une grande célébrité. Il passait pour un helléniste accompli et un rimeur assez élégant. Somme toute, il aura représenté un de ces rhétoriciens à esprit de censeur et de pion, dont chaque époque littéraire présente des spécimens plus ou moins influents et qui, inventeurs et créateurs poussifs, artistes très contestables, tout au plus adroits pasticheurs, régentent ce qu'ils continuent à appeler le Parnasse (avec la plus majuscule des majuscules), éblouissent les cancres et les amateurs timorés, flattent les routines sous prétexte de perfection, exaltent la médiocrité, et distribuent tour à tour du nanan ou de la férule aux scribaillons assez naïfs pour reconnaître leur suprématie et leur pontificat. Engeance à cabales malfaisantes mais qui, heureusement, concourt plutôt à hâter la glorification et l'avènement des vrais poètes qu'elle prétend éclipser et étouffer.

Gabriel Harvey se distinguait par des vêtements d'une grande magnificence, des manteaux drapés à la vénitienne, qu'il portait avec la superbe d'un « magnifico » des bords du Grand Canal. Il avait deux frères, aussi rusés et intrigants que lui, dont l'un, Richard, était devenu prêtre, et l'autre, John, médecin.

A trois ils s'occupèrent d'astrologie. Se croyant arrivés à une science infaillible, ils s'aventurèrent à prédire avec grand éclat, en indiquant le jour et même l'heure, l'apparition de terribles tremblements de terre. A l'heure même du jour fixé, même à tous les jours qui suivirent, il n'y eut pas l'ombre d'oscillations de la croûte terrestre. Aussi le théâtre, la cour et la ville de se gausser prodigalement des trois prétendus sorciers.

Antérieurement à cette déconvenue Gabriel s'était permis d'égratigner le

petit groupe de poètes dont faisaient partie Marlowe, Peele, Lodge et Greene; aussi nos amis s'empressèrent-ils de profiter de l'occasion pour régler son compte au solennel pédant, leur bête noire, et en huit lignes caustiques de son *Quip for an upstart Courtier* Robert Greene se gaussa de la progéniture du cordier de Saffron-Walden.

·Gabriel Harvey ne bougea plus, mais couvant sa rancune, il attendit pour se venger la mort misérable de son exécuteur. Mais alors il débonda sa poche à fiel avec une véhémence, un acharnement extrême. Dans *Four Letters and certain sonnets* il se complut avec une cruauté d'hyène profanant une sépulture à rapporter les circonstances déplorables et les causes du trépas de Greene, enchérissant sur les confessions assez explicites et suffisamment édifiantes du poète, rappelant ses vices, ses liaisons scandaleuses, ses escales prolongées dans les quartiers mal famés du Bankside, de Shoreditch et de Southwark. Dans ce pamphlet il l'appelle tour à tour jouet de Londres, singe d'Euphuès, prince des gueux, roi du théâtre de carton.

Thomas Nash se chargea de la défense du mort, et il le fit avec d'autant plus de verve et de virulence, qu'il avait un peu négligé Robert Greene après la fameuse orgie qui eut pour conséquence le trépas de son ami. Les traits caustiques abondent dans cette diatribe. Ainsi, pour donner une idée de la vanité et de l'arrogance de Gabriel Harvey, Nash raconte qu'il publia un libelle contre le chien du collège qui s'était permis de relever sa queue en passant devant lui Ailleurs le pamphlétaire raille la maigreur de son ennemi, en contant qu'un jour celui-ci était en train d'attiser son feu en soufflant dessus lorsque le tirant d'air l'emporta avec une bouffée de fumée

par la cheminée; Harvey serait même resté suspendu parmi les nuages comme un grain de poussière ou une goutte de pluie, si le grillage fermant le capuchon de la cheminée ne l'avait arrêté dans son essor involontaire. Nash menace aussi Harvey, qui s'est permis de se moquer de l'hommage posthume rendu à Greene par mistress Isam, d'une maîtresse correction que lui infligera la savetière, une virago capable de ne faire qu'une bouchée du fétu que représente Harvey. Le style du pédant est plus lourd, plus massif que sa personne. Nash ayant voulu peser une de ses lettres dans la balance d'un revendeur de ferrailles, trouva qu'elle contre-balançait une caque de harengs et trois fromages de Hollande. Tel est le ton de *Have with you to Saffron-Walden*.

Harvey riposta mais pour s'attirer une dégelée plus meurtrière encore de la part de son redoutable adversaire. La querelle s'envenima au point que l'archevêque de Canterbury dut intervenir. Il fit saisir et brûler les livres des deux polémistes et en interdit la réimpression. Nash avait eu le dernier mot dans cette misérable querelle de plume.

Lorsqu'on s'attache aux particularités de leur vie, surtout en les comparant à l'existence de l'écrivain d'aujourd'hui, on s'étonne que des viveurs passionnés et orageux comme Greene, Peele et Marlowe aient trouvé le temps d'écrire. On est encore plus surpris et confondu par la splendeur idéale, l'essor suave et lumineux de leur poésie. Dans leurs poèmes, quand ils se piquent de noblesse et de spiritualité, ils rivalisent avec les plus lyriques des grands seigneurs, à la fois hommes d'épée et de plume, tels que sir Philip Sidney, l'auteur de l'*Arcadie* et de la *Défense de la poésie*, et de

ce chevaleresque et exalté Edmond Spenser, le poète de la *Reine des Fées*, presque imprégné de mélancolie moderne, sylphe des humides frondaisons de l'Angleterre, frère jumeau à travers trois siècles de cet autre adorable visionnaire de toutes les grâces, Shelley. Et l'afféterie, la préciosité nerveuse de John Lily, l'auteur d'*Euphuès*, ce subtil intoxicateur de toute la poésie du grand siècle anglais, ce distillateur du philtre bizarre qui a grisé les damoiseaux, les *fast youths* de la cour d'Elisabeth, mais aussi corsé jusqu'au sublime, exacerbé jusqu'à l'inspiration divine, la fièvre verbale de Shakespeare, — s'exhalent chez eux en un flux, en un arome d'une sensibilité à la fois aiguë et caressante, frénétique et morbide.

Robert Greene a beau composer des romans et des pièces de théâtre, c'est avant tout un chanteur, un lyrique. Le meilleur de son œuvre consiste dans les délicieux poèmes éparpillés et jetés dans ses récits : *Never too late*, *The Groatsworth*, *Menaphon*, *Melicertes*.

« Ses lèvres sont des roses toutes trempées dans la rosée, ou pareilles à la pourpre de la fleur du narcisse; ses yeux, ses beaux yeux, ressemblent aux pures clartés qui animent le soleil ou égayent le jour ; ses joues sont comme des lis épanouis plongés dans le vin, ou comme des grains de belles grenades trempés dans le lait, ou comme des fils de vierge dans des réseaux de soie cramoisie, ou comme des nuages splendides au coucher du soleil... Quel besoin de comparer là où la beauté surpasse toute ressemblance ? Celui qui va prendre dans les choses inanimées ses pensées d'amour dépare leur pompe et leur plus grande gloire et ne monte dans le ciel de l'amour qu'avec des ailes appesanties ! »

Qui s'exprime ainsi ? Greene le débauché à velléités sermonneuses, Greene le coquin, ami de Cutting-Ball et le dénonciateur des « outlaws » de sa trempe !

Peele, l'escroc, le mystificateur, le dispute en souffle et en éloquence extatique avec le protégé de mistress Isam. *David et Bethsabé* est une œuvre dramatique aussi maladroite que possible, dont le moindre cabotin ferait des gorges chaudes, mais on oublie les personnages flottants et comme embryonnaires et l'absurdité des situations pour n'écouter que le poète qui en fait l'âme et l'atmosphère. Ainsi, à la fin de ce drame, Absalon, suspendu par les cheveux à un arbre, profite de sa situation critique pour récriminer en une longue tirade. Vous riez. Ecoutez cette lamentation, vous oublierez le ridicule de la scène : « Quel ange courroucé, à l'affût dans ces ombrages, a pesé sa main cruelle sur ma chevelure, et tient mon corps suspendu ainsi entre ciel et terre ? Absalon ne compte-t-il plus un soldat fidèle qui puisse dénouer cette boucle de malheur ou blesser l'arbre qui captive son maître ! O Dieu, contemple la gloire de ton œuvre, le fruit le plus exquis produit par la nature, suspendu comme une branche pourrie à cet arbre, voué à la cognée et au feu ! Puisque tu me refuses tout secours ordinaire pour affranchir mon corps de ces entraves meurtrières, permets que ma beauté communique à ces plantes inanimées le pouvoir et la vertu de me dégager de ce fléau, et opère quelque prodige afin d'empêcher la mort de celui dont la vie fut ton plus merveilleux miracle ! »

Le délicieux *Passionate Shepherd*, une poésie fugitive de Marlowe, fut

longtemps attribué à Shakespeare. En lisant cette pastorale, le chef-d'œuvre d'un genre qui, depuis les anciens, n'est supportable qu'en anglais et que les bêleries des d'Urfé, des Racan et des Deshouillères ont calomnié, — on a peine à se représenter le ruffian aviné, aux prises avec Archer, le varlet de ribaude. Pour gagner sa maîtresse le berger lui parle des plaisirs et des spectacles qui les attendent. « Chaque matin chez moi les pâtres viendront danser autour de toi, et tous deux, assis sur une roche, nous contemplerons de loin les troupeaux qui broutent l'herbe et les rivières étroites qui tombent et bruissent parmi des chants d'oiseaux. »

Cette antithèse entre l'art et la vie des Renaissants n'existe qu'en apparence. L'œuvre éthérée se farcit de crudités et de gravelures, tout comme leur conduite licencieuse et farouche s'enlumine, s'irradie d'actions héroïques et de hautaines révoltes. Sous ses dehors de libertin, Marlowe cache une âme de libertaire. Ses blasphèmes ne sont pas des éructations d'ivrogne; son impiété est raisonnée, l'audacieux panthéisme, même le paganisme de ses plus belles compositions, *Faust*, *Edouard II*, *Didon*, s'accorde avec ses convictions philosophiques, son impatience de tout joug. Il ne se cache pas de son esprit subversif avec des personnages de plus haut rang social et de conduite moins débridée que les Nash et les Greene, qui l'honorent de leur amitié, tels que sir Thomas Walsingham de Chislehurst, le dédicataire de *Hero et Léandre*, le comte de Nottingham, lord amiral d'Angleterre, qui l'attacha comme dramaturge à sa troupe de comédie et qui le présenta à sir Walter Raleigh.

Un très curieux document est parvenu jusqu'à nous. C'est la note conte-

nant une série d'articles formant la profession de foi athéiste du poète. Un certain Richard Bames ou Banes, ennemi personnel de Marlowe, la remit au lord-keeper, sir John Pickering. Le fait que le dénonciateur fut pendu peu de temps après à Tyburn, le 6 décembre 1594, enlève beaucoup de valeur à ses allégations. Toutefois le fond devait en être vrai, et concorde avec tout ce qu'on sait des mœurs et de la conduite de l'auteur de *Faust*. Dans ce *credo* à rebours Marlowe se déclare incrédule, il renie Dieu et le Christ, il blasphème la Trinité, il prétend que Moïse est un imposteur, que le Christ est plus digne de mort que Barrabas. Toutefois, en Renaissant, en artiste ébloui par le catholicisme païen des pontifes de Rome, il proclame la supériorité du papisme sur la réforme Si lui, Marlowe, entreprenait de fonder une nouvelle religion, il la ferait meilleure. Sans doute cette religion serait-elle un retour — mais accommodé aux exigences et aux aspirations nouvelles — au culte du grand Pan et de la Nature infinie. Non seulement il se met au ban de toute Église, mais il se met encore hors la loi et hors la morale consacrée. S'il attente à la loi ce n'est point comme Greene et Peele pour satisfaire ses vices, c'est plutôt par protestation contre l'autorité, contre les restrictions apportées à la liberté individuelle. Ici encore il nous paraît un précurseur des anarchistes d'aujourd'hui qui justifient, dans certaines circonstances, le vol, l'assassinat, et tant d'autres écarts taxés de crimes.

Si l'on en croit Bames, le poète se serait même appliqué à faire de la fausse monnaie. Il avait été initié dans ces pratiques par un certain Poole, prisonnier de droit commun à Newgate, très adroit dans l'art d'allier les

métaux. A l'exemple de ce contrefacteur Marlowe se serait mis à fabriquer des couronnes, des pistoles et des shillings.

Dans l'édition de l'œuvre de Marlowe que j'ai consultée pour cette étude, un ou plusieurs des articles du catéchisme athéiste de Marlowe ont été remplacés par des astérisques, sans doute comme étant trop énormes pour le lecteur anglais tel que l'ont tartufé trois siècles de protestantisme.

La complainte en vingt-quatre couplets que l'audacieux révolutionnaire inspira après sa mort tragique à quelque *ballad monger* lui reproche principalement ses attaques contre la religion. Le rimeur populaire l'appelle un Tamerlan blasphémateur et rapproche sa fin, sa damnation de celle de son *Faust*.

Marlowe ne se contenta pas de se détacher avec éclat des conventions sociales et religieuses.

Il fit de la propagande antireligieuse et libertaire. Ainsi il convertit à ses idées un certain Cholmley. Dans son ardeur révolutionnaire il lut même une conférence athée devant sir Walter Raleigh.

Des poursuites allaient être dirigées contre Marlowe et ses amis, on le recherchait pour l'arrêter quand la tragédie de Deptford lui épargna sans doute le bûcher qui dévora son ami Ket.

Toutefois la mort du principal incriminé ne met point fin aux poursuites. Une commission spéciale est nommée pour examiner les charges pesant contre les autres accusés. Cholmley fut mis en prison, mais Raleigh parvint à se disculper.

Siècle étrange, siècle exubérant! Quelles que soient les convictions et

même les écarts, les faiblesses, ou ce que d'autres appelleront les crimes de Christophe Marlowe, ils n'entamèrent en rien la loyauté de son caractère, et à en juger par les témoignages écrits de ses plus illustres contemporains, ils ne lui aliénèrent ni l'admiration ni les sympathies des poètes, ses frères et ses rivaux.

Dans son ineffable comédie *Comme il vous plaira*, Shakespeare commente un vers de la traduction d'*Hero et Léandre* par Marlowe, et achevée par Georges Chapman, avec une sorte de regret affectueux, de tribut payé à la mémoire de son précurseur :

Dead shepherd! Now I find thy saw of might,
« Who ever lov'd that lov'd not at first sights. »
(Berger défunt! A présent je rends hommage à ta puissante clairvoyance :
« Il n'a jamais aimé, celui qui n'aima dès le premier regard! »)

Georges Peele l'apostrophe en ces termes : « Malheureux dans ta fin... le favori des muses, digne de raconter les passions des âmes occultes » (*unhappy in thy end... the muses darling... fit to write passions for the souls below*).

Drayton et Chapman expriment tout leur enthousiasme pour ses ouvrages; et, bien des années après sa mort, Heywood trace ce distique empli de ferveur et de camaraderie :

Marlo renowned for his rare art and wit
Could ne'er attain beyond the name of Kit.
(Marlowe renommé pour son art et son esprit d'élite,
Ne se fit jamais un plus grand nom que celui de Kit.)

Le bon Kit Marlowe! *Kind Kit Marlowe!* Ces trois mots le portraicturent à grands traits pour la postérité Ils évoquent le poète fougueux mais sincère, mais sublime, l'homme païen et libre, le superbe révolté, l'impulsif d'une renaissance si brillante, mais si courte qui allait être suivie d'une révolution protestante et hypocrite et d'une restauration pourrie, contre lesquelles la *Joyeuse Angleterre* d'autrefois, *Merry England*, n'a point encore prévalu !

II

Tamerlan, la première pièce de Marlowe attribuée erronément à une collaboration avec Nash, fut représenté en 1588 ou à la fin de 1587. Tout emphatique et boursouflée qu'elle était, à raison de son vrai souffle dramatique, de son élévation sincèrement poétique, de ce je ne sais quoi qui révélait un pur génie, cette tragédie révolutionna la scène anglaise. J'ai dit comment le populaire déserta les combats d'animaux des *Parish Gardens* (1) pour venir applaudir *Tamerlan*, le pâtre du pays des Scythes, devenu le conquérant de l'Asie et faisant traîner son char de triomphe par des rois enchaînés.

Cette œuvre jouée en deux journées, une bilogie qui ne comporte pas

(1) Voir *Au Siècle de Shakespeare*.

moins de dix actes, est la première composition dramatique vraiment digne de ce nom représentée en Angleterre. Vingt ans auparavant les comédiens de l'*Inner Temple* avaient joué à Whitehall, devant la reine, une tragédie intitulée *Gorboduc*, œuvre de Thomas Sackville qui fut plus tard comte de Dorset. Cet essai, en dépit d'une intrigue forcée et languissante, d'un dialogue passé à la filière, n'était point dépourvu de mérites. Le principal consistait dans l'adoption du vers blanc et la suppression des rimes. Jusqu'alors les entraves de la rime avaient paralysé les efforts de tous les prédécesseurs de Sackville, triviaux ou pédants rimeurs de mystères et de soties comme on en rencontre au seuil de toutes les littératures dramatiques, en Allemagne comme en Flandre, en France comme en Italie et en Espagne. Avec *Gorboduc* les liens qui captivaient le drame anglais s'étaient relâchés, mais ce n'est que lorsque Marlowe eût montré le parti à tirer du mètre nouveau et eût prouvé la puissance, la variété, la vie qu'il apportait au dialogue scénique, que les dernières chaînes furent brisées et que le vers blanc fut définitivement adopté, tant par les contemporains que par les héritiers de l'initiateur, comme le plus noble véhicule de la composition dramatique.

Dans le prologue de *Tamerlan*, le jeune novateur s'exprime dédaigneusement sur la condition du théâtre tel qu'il existait avant lui, et surtout sur l'abus des scurrilités et des clowneries :

From jigging veine of rhyming mother wits
And such conceits as clownage keeps in pay.

Tamerlan, nouvel Attila, ébloui par ses victoires, s'imagine être l'instrument des vengeances de Dieu. Ses discours ronflent, bourrés d'imprécations et de gageures titanesques; c'est bien le lyrisme grandiloquent d'un soldat de fortune, d'un aventurier ébloui par la réalisation de son rêve, son triomphe s'arrondissant de victoire en victoire comme l'avalanche entassant les neiges éternelles et dévalant avec le fracas du tonnerre. En ses perspectives de carnage et de dévastation, Tamerlan évoque des lacs de sang qu'il traverse à la nage ou sur lesquels il jette des ponts qui sont d'immenses charniers. La mort hagarde qui étreint le cœur sanglant des rois de ses serres rapides et comme une harpie se gorge de leurs jours, n'est plus qu'un faucon docile à son geste et à son commandement.

Les beaux esprits, les aristarques de l'époque, le fameux Gabriel Harvey à leur tête, se gaussèrent longtemps de la pittoresque apostrophe du conquérant aux coursiers humains attelés à son char : « Holà, vous haridelles maquignonnées d'Asie! Comment ne pouvez-vous franchir que vingt milles par jour? »

A côté de force clinquant et déclamation, des passages admirables se rencontrent déjà dans cette œuvre de jeunesse. Que de vers mélodieux, que d'images neuves et trouvées!

Swinburne admire beaucoup ce *Tamerlan* aux barbares opulences; il vante « cette truculence titanesque qui chasse comme un simoun à travers l'arène sonore de ses dix actes féroces ».

En dépit du pathos et du phébus qui règnent trop souvent dans le style de l'œuvre, le tout accuse une telle virilité, une telle hardiesse de concep-

tion, la beauté de l'idée et de l'expression consomment de si harmonieux mariages, que *Tamerlan* annonce déjà le génie débordant de passion et de juvénile énergie qui signera *Faust* et *Edouard II*.

En feuilletant au hasard ce conquérant poème qui symbolise pour ainsi dire la prise de possession des tréteaux histrioniques d'un art caduc et béat par un Tamerlan de lettres, nous tombons sur des vers d'une concision évocatrice toute moderne; tel, cet adieu du roi de Perse à son général : « Va, fier Théridamas, tes paroles sont des épées! »

Et cette éblouissante déclaration d'amour du fruste Tamerlan à Zénocrate, dans laquelle il lui promet des chars d'ivoire traînés par des cerfs blancs comme le lait pur, pour lui faire traverser les étangs de glace et escalader les montagnes dont sa chaude beauté fera fondre les couronnes neigeuses!

Et encore cette parole si bellement fanfaronne, cette gasconnade poétique, serais-je tenté de dire, du conquérant au général ennemi qu'il veut rallier à sa cause: « Vois comme Jupiter fait s'écrouler les nuages en monceaux d'or, comme s'il entendait se charger désormais de la paie de mes soldats (1) ».

Tamerlan jouit d'une longue popularité. Le rôle principal était rempli par ce célèbre acteur Alleyn, qui incarna tous les personnages principaux de Marlowe. Et lorsqu'il apparaissait en sa tunique à galons dorés et en ses bragues de velours cramoisi, tenant les rênes de son attelage de rois captifs, les *groundlings* trémoussaient de jubilation.

(1) See how he (Jove) rains down heaps of gold in showers,
As if he meant to give my soldiers pay!

Faust, écrit peu de temps après *Tamerlan* et inspiré à Marlowe par une légende déjà populaire à cette époque, présente comme arrangement beaucoup de ressemblance avec les mystères, surtout avec ceux racontant l'éternelle lutte du bien contre le mal. Le ton général tient aussi du poème épique. Les alternatives de repentir et de rechute qui s'emparent de l'âme de *Faust* sont décrites d'une façon poignante. Peut-être Marlowe s'est-il mis lui-même en scène et son héros ne fait-il que trahir cette fièvre d'indépendance et cette curiosité de la science défendue qui le tiraillaient et qui faillirent le conduire au bûcher. *Faust* est un type éternel, mais il personnifie particulièrement le conflit entre les croyances dogmatiques et la soif de science, de vérité et de justice, cette soif qui est la principale caractéristique de l'époque de Marlowe comme elle altère encore plus ardemment la nôtre.

La sombre mélancolie et le désespoir contenu du Méphistophélès de Marlowe sont peut-être plus impressionnants que la verve caustique et malicieuse de l'esprit du mal dans le *Faust* de Gœthe. Quel désespoir infini, quelle conception sublime et grandiose de l'enfer, du dam éternel dans cette plainte de l'ange déchu : « L'enfer, dis-tu ? L'enfer est ici même. Moi qui vis la face de Dieu et qui goûtai aux éternelles joies du Paradis, crois-tu que je ne sois point tourmenté par dix mille enfers, en étant dépouillé de la grâce éternelle (1). » Pareils accents sont bien au-dessus de la moyenne poétique

(1) Why this is hell, nor am I out of it.
Thinkst thou that I, who saw the face of God,
And tasted the eternal joys of heaven.
Am not tormented with ten thousand hells
In being deprived of everlasting bless !

de l'époque et de l'idée chrétienne de la damnation. Milton devait se les rappeler en mettant ces paroles dans la bouche de Satan : « L'enfer est partout où me portent mes ailes, je suis moi-même l'enfer ! »

Gœthe lui-même entretenait une profonde admiration pour cette œuvre. Les affres, les angoisses, l'agonie de Faust n'a jamais été rendue d'une façon si dramatique :

« O mon Dieu, je voudrais pleurer, mais le démon retient mes larmes ; oui, ma vie et mon âme ! Oh ! il arrête ma langue ! Je voudrais bien lever les mains, mais voyez, ils les retiennent, Lucifer et Méphistophélès les retiennent... Plus qu'une heure, une pauvre heure à vivre. L'horloge va sonner, le démon va venir, Faust sera damné. Oh je veux sauter jusqu'à mon Dieu ! Qui est-ce qui me tire en arrière ? Regardez, regardez là-haut, où le sang du Christ coule à flots sur le firmament !... Une goutte sauverait mon âme, une demi-goutte. Ah ! mon Christ ! — Ah ne déchire pas mon cœur pour avoir nommé mon Christ ! — Si, si, je l'appellerai. Oh, il y a une demi-heure de passée ; toute l'heure sera bientôt passée. Oh Dieu ! Que Faust vive en enfer, mille années, cent mille années, mais qu'à la fin il soit sauvé !... Oh, l'heure sonne, l'heure sonne. Ah ! que mon âme n'est-elle changée en petites gouttes d'eau pour tomber dans l'océan, et qu'on ne la retrouve jamais ! »

Voilà, comme l'a remarqué Taine, l'homme vivant, agissant, naturel, personnel, non pas le symbole philosophique qu'a fait Gœthe, mais l'homme primitif et vrai, l'homme emporté, enflammé, esclave de sa fougue et jouet de ses rêves, tout entier à l'instant présent, pétri de convoitises, de

contradictions et de folies, qui, avec des éclats et des tressaillements, avec des cris de volupté et d'angoisse, roule, le sachant, le voulant, sur la pente et les pointes de son précipice.

Ainsi que Gœthe, Marlowe tira son drame de la légende populaire, en Allemagne, dont la version la plus célèbre, celle de Vidmann, fut traduite au XVI[e] siècle en français par Palma Cayet. Mais combien il a passionné, magnifié, pathétisé la donnée primitive. Il faut lire encore, pour s'en convaincre, la déclaration d'amour du docteur à Hélène : « Est-ce là le visage qui fit appareiller des milliers de vaisseaux et consuma les incommensurables tours d'Ilion? — Douce Hélène, que ton baiser me rende immortel! — Tes lèvres aspirent mon âme; voyez-la s'envoler! Viens Hélène, viens, rends-moi mon âme. Ici je veux demeurer, car le ciel réside en ces lèvres, et tout est vanité qui n'est pas Hélène. Je serai Pâris et par amour pour toi, au lieu de Troie, sera saccagé Wittenberg, et je combattrai le faible Ménélas, et j'arborerai tes couleurs au panache de mon casque... Oui, je blesserai Achille au talon et reviendrai alors demander un baiser à Hélène... O tu es plus belle que l'air du soir paré de la beauté de mille étoiles; plus radieuse es-tu que le flamboyant Jupiter lorsqu'il apparut à Sémélé sans défense, plus adorable que le monarque des cieux bercé dans les bras d'azur de la voluptueuse Aréthuse; et toi seule seras ma bien-aimée! »

Soit dit à l'honneur de la foule, malgré les beautés un peu austères et en quelque sorte philosophiques du poème, *Faust* n'obtint pas un succès moindre que *Tamerlan*. Il est vrai que, comme toutes les pièces de l'époque, Marlowe avait dû y sacrifier malgré lui aux scurrilités et aux

clowneries. Le spectacle devait aussi séduire la masse par ses diableries et ses prestiges fantastiques. Le protagoniste de cette œuvre était encore l'acteur Alleyn. Un couplet d'une chanson contemporaine, *The Knave of Clubs*, nous apprend même que son costume consistait en un surplis avec une croix sur la poitrine (1).

Le *Juif de Malte*, quoique inférieur à *Faust* et à *Edouard II*, contient toutefois des scènes remarquables, des passages d'une beauté sinistre et véhémente, atroces jusqu'à la frénésie, où hurle, écumant, épileptique, tout le préjugé populaire contre la race d'Israël. Il est même curieux que Marlowe, l'athée et le païen, le blasphémateur de la Trinité, semble épouser dans cette œuvre l'instinctive et fatidique exécration des chrétiens pour les enfants des déicides. L'atmosphère de ce drame fait songer aux cuves d'huile bouillante, aux autodafés, aux caroches et aux san-benito soufrés! La figure, la température grimaçante et bestialement convulsive du juif Barrabas est loin d'avoir la vérité, la puissance du Shylock de Shakespeare. Le *Juif de Malte* flatte les impulsions de la masse, il en caresse les penchants carnassiers, tandis que le juif du *Marchand de Venise*, s'il se montre odieux, cupide et implacable, demeure au moins imposant, logique dans son astuce, terrible mais jamais abominable. Comme je l'ai dit ailleurs, un siècle ou deux auparavant le *Juif de Malte*

The gull gets on a surplis
With a cross upon his breast,
Like Alleyn playing Faustus
In that manner he was dreast.

aurait pu être représenté « par ordre » aux Londoniens pour les préparer au pillage et au massacre des juifs. « Malgré le dessein féroce qu'il poursuit, Shylock reste un homme », a dit Charles Lamb, « ses mobiles, ses sentiments, sa rancune conservent quelque chose d'humain. Sa vengeance semble légitime ou du moins explicable. »

Barrabas est une sorte de bête féroce, ensauvagée par les persécutions des chrétiens ; il ne vit plus que pour les représailles ; « il a purgé son cœur de la compassion et de l'amour ».

Sa fille Abigaïl a deux prétendants chrétiens et au moyen de lettres supposées il les fait tuer l'un par l'autre. De désespoir elle se fait religieuse et pour se venger il empoisonne sa fille et tout le moustier. Il finit par plonger dans une chaudière rougie où il espérait faire tomber ses ennemis et il meurt hurlant, blasphémant, son seul regret étant de n'avoir pas fait assez de mal.

Le vers du *Juif de Malte* se recommande par une énergie incendiaire, par une force d'expression presque corrosive. Parmi les très belles pages de ce drame, je recommanderai la scène de séduction d'Ithamore, le domestique de Barrabas, par la courtisane Bellarima. Il faudrait la traduire tout entière. Savourons ces lyriques protestations d'amour du mâle déjà conquis, déjà réduit à la merci de l'enchanteresse : « Oui, nous nous marierons; mais pour fuir alors ce pays sordide; nous nous embarquerons pour la Grèce, vers l'adorable Grèce, — je serai ton Jason, toi, ma toison d'or, — où des tapis bariolés sont jetés sur les prairies, et où les vignobles de Bacchus recouvrent toute la terre, où les forêts et les bois demeurent

toujours parés d'agréable verdure; — je serai ton Adonis, toi, la reine d'amour; — prairies, vergers et jardins de primevères, au lieu de roseaux et de joncs, produisent des cannes à sucre; par le maître des Dieux, tu vivras avec moi dans ces bocages et tu seras mes seules amours ! » Mais il faudrait la musique, le rythme, la cadence du vers anglais pour rendre tout le charme de cette citation.

Malgré ses défauts, peut-être même à cause de ceux-ci, l'outrance et l'accumulation de l'odieux et du grotesque n'étant point pour déplaire au rude public du *Rideau*, la pièce jouit d'une vogue sans pareille. Et l'acteur Alleyn mettait le comble à la jubilation et à l'ébaudissement du parterre, en affublant Barrabas d'un accoutrement d'infamie et en l'affligeant d'un immense faux-nez rouge.

Après *Edouard II*, sa pièce la plus dramatique, Marlowe écrivit une adaptation à la scène d'un épisode de l'*Enéide : Didon, reine de Carthage*. Nous y retrouvons surtout le Marlowe lyrique, au verbe imagé et exalté. Il semble que Marlowe et les trois ou quatre poètes Greene, Peele, Lodge et Nash, précurseurs, avec lui, du grand Will, éprouvent d'abord le ravissement d'une jeunesse géniale, souvent candide jusqu'à la maladresse. Ils se complaisent en une extase lyrique; ils se soucient peu de créer et d'approfondir des caractères, de relier des événements; tout leur est prétexte à poétiques métaphores, à épanchements, à enthousiasmes. Ils chantent, pour le plaisir de chanter. Eblouis, sur le seuil d'un éden païen ils aspirent la vie, leur poitrine se dilate et ils se préparent à l'action par des odes exaltées. Marlowe goûte aussi la joie de l'inventeur. Comme je l'ai dit déjà, le

premier il a introduit le vers blanc dans la poésie, et cette forme offre tant de ressources à un génie de sa nature, qu'il se livre à une véritable débauche d'amplifications inspirées et fougueuses; qu'il s'enivre de la musique du merveilleux instrument sur lequel il ne cesse d'improviser ses chants.

Comme *Tamerlan*, et même comme *Faust*, la tragédie de *Didon, reine de Carthage*, est bien plutôt un poème épique, ou un mystère dialogué, qu'une véritable tragédie comme l'est son *Edouard II* ou *Edouard I*er de George Peele.

Ne prenons, par exemple, que la première scène, entre Jupiter et Ganymède :

JUPITER. Viens, gentil Ganymède, viens jouer avec moi; je t'aime à la folie, n'en déplaise à Junon.

GANYMÈDE. Votre amour si précieux ne parvient pourtant pas à me défendre contre ses emportements. Aujourd'hui encore, tandis que je remplissais vos coupes, ayant eu le malheur de répandre du nectar sur la nappe sacrée, elle me porta un tel coup que le sang coula de mes oreilles.

JUPITER. Comment? Ose-t-elle frapper le favori de mes pensées? Par l'âme de Saturne et cette chevelure, épouvante de la terre, qu'il me suffit de secouer trois fois pour ébranler les monuments de la nature, s'il lui arrive encore de t'affliger, ne fût-ce que par un regard sourcilleux, je jure de la suspendre comme un météore entre le ciel et la terre et de lui attacher les pieds et les mains avec des entraves d'or comme elle fut punie autrefois pour le mal fait à Hercule!

GANYMÈDE. Ah s'il m'était donné d'assister à ce joli spectacle! Combien

je rirais avec le frère d'Hélène, et exciterais aussi les autres dieux à prendre leur part de ce divertissement! Tendre Jupiter, si jamais je plus à tes regards, ou si je te parus beau, emmuré dans tes ailes d'aigle (1), accorde cette faveur à ma beauté immortelle et je veux passer toute ma vie dans tes bras divins!

JUPITER. Que pourrais-je refuser à ta jeunesse, ô mon doux lutin dont le visage procure tant de plaisir à mes yeux que souvent, exalté par les ardents rayons de ta beauté, j'ai fait reculer les chevaux de la nuit qui s'avisaient de te soustraire à mes regards. Assieds-toi sur mes genoux, et commande, prononce sur toute chose, je soumets l'orgueilleux Destin à ton contrôle; à toi de couper même le fil des temps : car tous les dieux ne sont-ils pas à tes ordres, et la terre et les cieux, les esclaves de tes délices? Vulcain dansera, pour exciter ton rire; et mes neuf filles chanteront quand tu seras triste; je veux ravir à l'oiseau de Junon son plumage ocellé pour t'en faire des éventails qui rafraîchiront ton visage, et les cygnes de Vénus répandront leur duvet argenté sur ta couche pour en adoucir encore les songes; Hermès ne portera plus son vol aux quatre coins du monde, si ta fantaisie convoite ses ailes agiles, et tu n'aurais qu'à dire « Leur couleur me plaît » pour que je lui arrache toutes ses plumes, comme je lui arrache celle-ci. (*Il enlève une plume aux ailes d'Hermès.*) Regarde ceci, mon petit amour, ces joyaux étincelants que ma Junon portait le jour de son mariage, accroche-les à

(1) « Wall'd in thine eagle's wings! » Quelle image énergique et saisissante. Se rappeler le Titien de la National Gallery : *L'Enlèvement de Ganymède*.

ton col, mon doux amant, et pare tes bras et tes épaules des trésors dérobés pour toi. »

Il paraîtrait que Thomas Nash acheva la pièce interrompue par la mort tragique de Marlowe. Des critiques se sont ingéniés à faire dans cette œuvre la part de ce qui revient à Marlowe et à son collaborateur, mais la communion du génie, la similitude du talent est grande en ces esprits fougueux, débridés et parfois si délicieusement extatiques, si grande même qu'il est difficile de démêler dans leurs écrits ce qui leur appartient en propre et ce qui leur fut fourni par collaboration. Ainsi la trilogie de *Henri VI*, qui, avec la série antérieure composée de *Richard II*, *Henri IV*, *Henri V* et avec *Richard III*, fait partie de l'œuvre de Shakespeare, aurait été écrite par Robert Greene et Christophe Marlowe.

Swinburne estime comme presque certain que la majeure partie des scènes capitales appartient à Marlowe et qu'il est le principal auteur des deuxième et troisième parties publiées d'abord sous ce titre : « La Querelle entre les deux fameuses maisons d'York et de Lancaster. »

Plus nous lisons *Edouard II*, plus nous inclinons à partager la conviction de Swinburne et à nous expliquer les récriminations de Robert Greene, à la fin du *Groatsworth of Wit*, *bought with a million of repentance*, dans une sorte de confession et de testament littéraire qu'il adresse à ses amis Marlowe, Lodge et Peele et où il appelle Shakespeare « une corneille parée des plumes du paon, un factotum, un accapareur de la scène ». A *Shake Scene*, écrit-il en commettant ce que nous appellerions aujourd'hui un calembour par à peu près. Et, dans le même ouvrage, il parodie, pour le

tourner contre Shakespeare, un vers de la troisième partie de *Henri VI* (scène I V):

> O tiger's heart wrapped in a players hyde.
> (O cœur de tigre enveloppé dans la peau d'un comédien.)

De toutes les pièces de Marlowe *Edouard II* est peut-être la plus parfaite. Elle soutient même brillamment la comparaison avec les chefs-d'œuvre de Shakespeare. L'abdication forcée d'Edouard II est bien plus pathétique que celle de Richard II, dans le drame shakespearien de ce nom. Et dans tout le théâtre il n'y a rien d'analogue à la poignante agonie d'Edouard. D'ailleurs, la pièce est construite et ordonnée avec un art remarquable. L'action, très intéressante, progresse de scène en scène depuis l'insubordination des feudataires du roi au retour de Gaveston, son favori, jusqu'aux conflits de la fin et jusqu'à la mort d'Edouard qui, je le répète, l'emporte en pathétisme, en émotion terrifiante sur n'importe quelle scène de toute la littérature dramatique.

Analysons rapidement cette tragédie : « Mon père est mort. Viens, Gaveston, et partage le royaume avec ton plus cher ami. » Gaveston exulte en lisant le billet d'Edouard II qui le rappelle à la cour d'où l'ont exilé les intrigues et les pudeurs des hauts barons : « Oh! s'écrie-t-il, paroles qui me font succomber de délices! Quelle bénédiction plus grande peut échoir à Gaveston que de vivre le favori d'un roi! Doux prince, j'accours, ces lignes, ces lignes de ta main, ces lignes amoureuses m'auraient déterminé à nager depuis la France jusqu'ici... A mes yeux exilés la vue de Londres

sera l'Elysée pour une ombre nouvellement venue. Non point que j'aime cette ville ou ses habitants, mais parce qu'elle abrite celui qui m'est si cher. Pourvu que le roi m'ouvre son giron, je puis braver l'inimitié de l'univers entier. Pourquoi les peuples arctiques chériraient-ils la clarté des étoiles, eux que le soleil éclaire jour et nuit? Barons ou manants, je ne me soucie pas plus de leurs personnes que du souffle qui passe sur mes lèvres et se dissipe! »

Et voici les plaisirs, les distractions qu'il rêve pour captiver et détenir la faveur royale : « J'aurai de voluptueux poètes, d'aimables esprits, des musiciens qui n'auront qu'à toucher une certaine corde pour faire passer le roi docile par toutes mes volontés; la musique et la poésie font ses délices. Aussi le soir j'organiserai des masques à l'italienne, de tendres discours, des comédies et de vivants tableaux; et le jour, lorsqu'il se perdra dans ses jardins, mes pages déguisés en nymphes et en sylphides, mes hommes en satyres paissant l'herbe des pelouses, danseront avec leurs pieds fourchus quelque ronde antique; parfois un aimable enfant sous les traits de Diane, aux cheveux dorant les ondes dans lesquels ils se reflètent (1), ses bras nus adornés de bracelets de perles, des branches d'olivier à la main, baignera dans l'eau d'une fontaine ses formes dont les mortels se délectent les yeux; et non loin de là, un autre, figurant Actéon, dissimulé derrière les ombrages, sera transformé en cerf par la déesse irritée et, chassé par une meute de chiens aboyants, semblera mourir sous leurs morsures. »

(1) Comment traduire en français ces vers exquis :

Sometime a lovely boy in Dian's shape
With hair that gilds the water as it glides.

A la scène suivante nous assistons à la rentrée de Gaveston chez son roi entouré des farouches et bouillants feudataires. C'est Kent, Lancastre, les deux Mortimer, Warwick et Pembroke. A l'apparition du favori, le jeune Mortimer reproche amèrement au souverain d'avoir manqué à sa promesse solennelle : « En présence de mon oncle, de ce comte ici présent et de moi-même, vous avez juré et nous avons juré à votre père agonisant que celui-ci ne rentrerait jamais dans ce royaume; et apprenez, Mylord, qu'avant de rompre mon serment, je condamnerais plutôt mon glaive trempé pour la confusion de vos ennemis, à dormir dans son fourreau et cela malgré votre détresse; marche alors qui voudra sous vos bannières; quant à Mortimer, il accrochera ses armes à la muraille! » Le roi menace le récalcitrant et s'opiniâtre dans son attachement pour le favori. Il bravera, il mettra au défi tous les seigneurs de son royaume, il tiendra tête à son peuple, à son Église, à sa reine. Il n'a d'attachement que pour celui que tous abhorrent et méprisent, il verse devant lui son trésor, jette à ses pieds les dignités, lui donne son sceau, se donne lui-même; et sur une menace de l'évêque de Coventry, crie tout d'un coup : « Jetez bas sa mitre d'or, déchirez son étole, baptisez-le à nouveau dans le ruisseau. » — Arrête, mon frère, intervient le comte de Kent, ne porte pas une main violente sur lui, il se plaindra au saint-siège ! — Et il irait même se plaindre au siège de l'Enfer, que je serais vengé sur lui de mon exil ! s'exclame Gaveston pour attiser la fureur du roi. Édouard livre le prélat à sa merci. On le dépouille de tous ses biens et dignités au profit de Gaveston et on l'enferme à la Tour. Puis, quand la reine négligée et délaissée par son époux, le supplie de se rendre

à la raison, aux sages conseils, et de répudier l'ennemi public, son mauvais génie : « Pas de cajoleries, catin française, va-t'en d'ici ; Gaveston, ne lui parle pas, qu'elle sèche et crève ! » La conjuration des mécontents est plus puissante que le roi. Malgré ses protestations, on arrête sous ses yeux, on lui arrache le spoliateur. Il lui faut même signer, la main forcée, son ordre de bannissement. Éperdu d'amour, désespéré, il éclate en imprécations contre l'archevêque de Canterbury, le représentant du pape et, avec Mortimer, l'âme de cette opposition victorieuse à son royal vouloir. Et les adieux déchirants qu'il fait à sa créature : « Toi, loin de ce pays, moi-même en suis exilé ! » Inconsolable de son absence, il endort les défiances des lords, il les cajole, il les apprivoise, tout cela pour qu'ils consentent au rappel de leur ennemi. Le pays est menacé, les possessions anglaises sur le continent sont envahies, le roi de France conquiert la Normandie : « Bagatelles, s'écrie Edouard, nous l'en délogerons quand il nous plaira ! » Il ne se préoccupe que de l'arrivée de son favori. Comment se passera la traversée ? A-t-il eu un vent favorable ?

Les dissentiments qui couvent toujours éclatent à nouveau avec une recrudescence terrible, à peine le puissant protégé du roi a-t-il remis le pied sur le sol anglais. Les haines s'entre-choquent comme des cavaliers dans une bataille. Le duc de Lancastre tire son épée devant le roi pour tuer Gaveston, Mortimer blesse le mignon exécré. La reine, longtemps fidèle à la foi conjugale malgré la froideur et les dédains de son époux, s'est rendue à l'amour de Mortimer.

La guerre civile se déchaîne. Jamais les barons ne souffriront qu'un chien

accapare leur prince et les dépossède de leur rang : « Pour voir sa charogne naufragée sur la côte il n'y a pas un de nous qui ne crevât son cheval. » « Nous le traînerons par les oreilles jusqu'au billot ! »

Les partisans de Mortimer et de la reine triomphent. Gaveston est tombé en leur pouvoir ; ils l'ont saisi, ils vont le pendre à une branche, ils refusent de le laisser parler une seule minute au roi qui a dépêché vers eux, pour le réclamer, le comte d'Arundel. En vain le prisonnier les supplie ; quand à la fin ils ont consenti ils se repentent ; on dirait de félins jouant avec leur proie et ne la laissant échapper que pour la rejoindre d'un bond et la vautrer sous leurs pattes. Quand le jeu a suffisamment duré, Warwick le reprend de force à ceux qui allaient le conduire au roi et lui tranche la tête dans un fossé.

Il faut lire ces alternatives de feinte soumission et de révolte manifeste, il faut entendre hurler et gémir la passion du roi, il faut assister à ces efforts des impulsives et fougueuses natures pour se contraindre, il faut les voir s'effréner, se débrider l'instant d'après. Ah quel théâtre d'art pur, échappé au contrôle des politiques et des moralistes, nous restituerait cette œuvre prodigieuse !

Écoutez les serments et les imprécations du roi apprenant le massacre de son favori. D'abord il s'agenouille : « Par la terre, notre mère commune, par le ciel et les orbes qui l'animent, par ma dextre et le glaive de mon père, et tous les honneurs attachés à la couronne, il me faut pour venger sa tête autant de têtes et de vies que je possède de manoirs, de châteaux, de villes et de tours ! » Puis, se relevant : « Traître, Warwick ! O traître Mor-

timer, si je suis roi d'Angleterre je traînerai vos troncs mutilés dans des lacs de sang afin que vous puissiez désaltérer votre soif; j'y tremperai aussi mon étendard royal pour que sa couleur cruelle proclame à jamais la vengeance que j'ai tirée des assassins de mon Gaveston. »

Après une courte victoire sur les factieux qui lui permet d'immoler quelques-uns des assassins, le roi est battu et fait prisonnier avec les Spenser, par Mortimer et la reine. Ils le forcent d'abdiquer au profit de son fils.

Les scènes de la captivité du roi au château de Berkeley, nous montrant l'infortuné souillé de boue et d'immondices, ce calvaire, finissant par l'horrible spectacle du trop voluptueux monarque, écrasé, étouffé sous une table par les suppôts de Mortimer, ont été écrites, dirait-on, par le généreux poète pour que la victime se magnifie et s'auréole des sublimes lumières du martyre. Les situations analogues dans Shakespeare n'offrent point semblable *crescendo* de torture physique et de détresse morale. Remarquons encore que jusqu'à la fin Edouard confesse glorieusement ses amours subversives.

Mortimer, assassin d'Edouard II, de complicité avec Isabelle, mené au billot par ordre du jeune Edouard III, dit avec un sourire :

« Il y a un point dans la roue de la fortune, où les hommes n'atteignent que pour rouler la tête en bas la première. Ce point je l'ai touché. Et maintenant qu'il n'y a plus d'échelon pour monter plus haut, pourquoi est-ce que je m'affligerais de ma chute? Adieu, noble reine, ne pleure pas Mortimer, qui méprise le monde, et comme un voyageur s'en va pour découvrir des contrées inconnues. »

Pesez bien ces douloureuses paroles, c'est le cri du cœur et la confession intime de Marlowe, comme aussi celle de Byron et on pourrait dire de toute la poésie anglaise, cette déesse païenne, sortie des océans du Nord comme une Vénus tragique formée par l'écume des tempêtes et des rafales!

Le personnage d'Edouard II a été traité par le poète avec une élévation et une charité admirables, sans déclamation, sans sermonnage, prouvant encore combien était tolérant, généreux et large ce souffle de renouveau païen au XVI[e] siècle, combien, tout particulièrement, l'esprit de Marlowe s'impatientait des entraves et des préjugés de la masse; combien ce hardi et vibrant poète parvenait à magnifier les transgressions et les écarts condamnés par les morales religieuses et les règles générales! La passion anormale d'Edouard II est si sincère et si impérieuse, tellement dévorante que nous en arrivons à l'excuser et à prendre même son parti et celui de Gaveston contre la reine et les barons, surtout que le coupable expie ses faiblesses par une longue agonie d'humiliations suivie d'un supplice épouvantable. On songe, tant cet amour le consume et l'empoisonne, à la tunique de Nessus enveloppant Hercule.

La Fatalité, l'inéluctable Loi, celle qui se rit des lois, plane, comme dans le théâtre antique, au-dessus de ce drame généreux, le plus hardi sorti de la plume de Marlowe et que ce rebelle, cet outrancier piétineur de dogmes et de veules conformités devait nécessairement écrire.

Gaveston mort, Edouard II fidèle à son instinct reporte son affection défendue sur le jeune Spenser, ou plutôt il ne donne un successeur à l'assassiné que pour jeter un défi à la meute de ses ennemis. Sommé par

les barons de répudier ce nouveau favori, il les brave, il les nargue : « Partez! Partez au plus vite... Mais non, voyez d'abord comment je divorce avec Spenser. » Et il l'embrasse orgueilleusement.

Et quand celui-ci a été massacré comme l'autre, le roi n'aspire qu'à le rejoindre. La mort le frappe, horrible mais logique, mais expiatoire, et, quoique atrocement prolongée, sans doute plus bénigne que le supplice que lui firent endurer ses amours interdites?

N'était-il point, au sein des cruelles voluptés, son propre justicier et son propre bourreau? Alors, à quoi bon les censeurs, les juges, les exécuteurs, les vertueux professionnels?

Noble et tragique théâtre que n'apprécieront jamais les consciences pharisiennes! Théâtre de vie, théâtre de révolte, théâtre de Prométhées rompant toutes les entraves et ravissant tous les Feux, préférant peut-être les caresses lacérantes du vautour aux lècheries des amours domestiques et contrôlées! La soif de disposer complètement de soi-même!

Et après ces aspirations, ces essors, ces apothéoses, quelles humiliantes rentrées dans le monde et dans la vie! Et aussi après les gestes épiques, les funèbres repliements de l'être. Après des exploits splendides comme des rêves vécus, les ascétiques rentrées en soi-même, les auscultations morales, les cœurs qui scrutent leurs propres battements, les âmes qui se contractent, — ô combien compatissantes pour l'homme, combien éplorées sur lui! — dans presque toutes ces pièces d'une époque qui faillit nous arracher aux moisissures, à la crasse et aux asphyxies du moyen-âge couard et cagot.

On put croire, un moment, possible la rentrée au paradis terrestre! Mais la tristesse, la peur sont invétérées : l'habitude de l'effroi gothique. Déjà le sombre protestantisme guette les mortels émancipés pour les replonger dans des géhennes plus étroites, plus déprimantes encore. Les prostrations succèdent aux frénésies, aux vertiges et aux orgiastiques assouvissements.

Jamais on ne vécut si largement et si profondément qu'à ce déclin du christianisme, mais aussi, jamais dramaturges ne poussèrent plus loin la sonde dans la détresse humaine, jamais on ne chérit, on n'exalta l'homme dans sa chair plastique et dans son âme indomptable, avec une telle intensité et une telle nostalgie de la jeunesse du monde.

GEORGES EEKHOUD

Edouard II

Tragédie de CHRISTOPHE MARLOWE

Adaptation de Georges EEKHOUD

(Le règne troublé et la mort lamentable d'Édouard II, roi d'Angleterre, avec la chute tragique du superbe Mortimer, et aussi la vie et la mort de Peirs Gaveston, le grand comte de Cornouailles et puissant favori du roi Edouard II, tels que furent représentés publiquement par les serviteurs du très honorable comte de Pembroke, écrits par Christophe Marlowe et imprimés à Londres par Richard Bradocke, pour William Jones, établi près de « Holbourne Conduit » à l'enseigne du Canon, 1598.)

Les deux éditions suivantes datent de 1612 et de 1622.

Édouard II fut représenté aussi par les serviteurs de Sa Majesté la feue Reine, au théâtre du Taureau-Rouge, dans la rue Saint-Jean.

PERSONNAGES

LE ROI ÉDOUARD II.

LE PRINCE ÉDOUARD, son fils, plus tard le roi Édouard III.

KENT, frère du roi Édouard II.

GAVESTON.

L'ARCHEVÊQUE DE CANTERBURY.

L'ÉVÊQUE DE COVENTRY.

L'ÉVÊQUE DE WINCHESTER.

WARWICK.

LANCASTRE.

PEMBROKE.

ARUNDEL.

LEICESTER.

BERKELEY.

MORTIMER, l'aîné.

MORTIMER, le jeune, son neveu.

SPENSER, l'aîné.

SPENSER, le jeune, son fils.

BALDOCK.

BEAUMONT.

TRUSSEL.

GURNEY.

MATREVIS.

LIGHTBORN.

Sire JEAN DE HAINAUT.

LEVUNE.

RICE AP HOWELL.

L'ABBÉ.

MOINES, HÉRAUTS, LORDS, PAUVRES

JAMES.

UN FAUCHEUR.

LE CHAMPION D'ANGLETERRE.

MESSAGERS, SOLDATS.

LA REINE ISABELLE, femme du roi Édouard II.

LA NIÈCE du roi Édouard II, fille du duc de Gloucester.

DAMES.

PREMIÈRE PARTIE[1]

GAVESTON ET LES BARONS

Une rue à Londres.

(*Entre* GAVESTON *lisant une lettre.*)

GAVESTON. — « Mon père est décédé. Viens, Gaveston, partager le trône avec ton meilleur ami. »

Ah mots qui m'enivrent de délices ! Quelle plus grande félicité pour Gaveston que de vivre le favori d'un roi ! Doux prince, j'accours. Ces lignes, ces lignes de ta main, ces lignes amoureuses m'auraient déterminé à nager depuis la France jusqu'à cette grève, et comme Léandre, haletant sur la plage à

(1) Respectant autant que possible l'original, nous n'avons divisé la pièce ni en actes ni en scènes. Toutefois, il nous a semblé qu'elle présentait trois parties assez tranchées que nous intitulons : *Gaveston et les Barons*, *La Guerre civile* et *Le Martyre d'Édouard*.

Le texte anglais n'indique même pas le décor. Nous renseignons celui-ci d'après le révérend Alexandre Dyce, annotateur des œuvres de Marlowe. G. E.

l'approche de son amante, à mon arrivée radieuse tu m'eus pressé dans tes bras.

A mes yeux exilés la vue de Londres est comme l'Élysée pour une ombre nouvelle venue. Non point que j'aime cette ville ou ses habitants, mais parce qu'elle abrite celui qui m'est si cher, — le roi! Que m'importe la haine de l'univers entier pourvu que je puisse reposer sur son cœur! Pourquoi les peuples arctiques s'inquiéteraient-ils de la lueur des étoiles, eux que réjouit jour et nuit l'éclat du soleil? Assez de plates courbettes devant les pairs arrogants! Je ne fléchirai plus le genou que pour le roi! Et foin de la multitude, ce monceau de cendres où couvent quelques rares étincelles! Rechercher la popularité? Autant retenir le souffle qui s'évanouit dans l'espace, à peine a-t-il frôlé ma lèvre?

(*Entrent trois* PAUVRES.)

Mais holà! Qui sont ces gens?

LES PAUVRES. — De ceux qui désireraient servir Votre Excellence...

GAVESTON. — Dis-moi tes talents?

PREMIER PAUVRE. — Je sais monter à cheval.

GAVESTON. — Mais je n'ai pas de cheval. — Et toi?

DEUXIÈME PAUVRE. — Un voyageur.

GAVESTON. — Voyons. Tu me conviendrais bien en qualité de parasite. Tu me conterais ton odyssée durant le dîner. Et tes propos me feraient supporter ta personne. A un autre?

TROISIÈME PAUVRE. — Moi je suis un soldat qui fit la guerre en Écosse.

GAVESTON. — Les hôpitaux ont été fondés pour ceux de ton espèce. La guerre n'est pas mon fait. Aussi fais-moi le plaisir de passer ton chemin.

TROISIÈME PAUVRE. — Adieu, et puisses-tu périr de la main d'un soldat, toi qui ne leur réserves que l'hôpital pour récompense!

GAVESTON. — Lanlaire! Cette imprécation me touche autant que si une oie s'avisait de contrefaire le porc-épic et hérissait son plumage en se flattant de m'en percer la poitrine. Toutefois, il n'en coûte point de parler honnêtement au prochain; flattons ceux-ci afin qu'ils vivent d'espoir... — Vous saurez que je débarque à peine de France. Aussi n'ai-je pas encore salué mon seigneur, le roi. Si je prospère, je vous régalerai tous.

TOUS. — Nous remercions Votre Seigneurie.

GAVESTON. — Mais une affaire me réclame. Laissez-moi.

TOUS. — Nous vous attendrons aux environs de la cour.

GAVESTON. — A votre aise.

(*Exeunt les* PAUVRES.)

Ceux-là ne sont pas à ma convenance. Il me faut des poètes voluptueux, de beaux esprits, des musiciens, qui n'auront qu'à pincer une certaine fibre pour soumettre le roi à toutes mes fantaisies. La musique et la poésie font ses délices. Aussi le soir je lui offrirai des masques à l'italienne, de tendres

discours, des comédies, de vivants tableaux. Et le jour, lorsqu'il se perdra dans ses jardins, mes pages déguisés en nymphes et en sylphides viendront le lutiner, et mes hommes métamorphosés en satyres paissant le gazon des pelouses, accorderont leurs pieds fourchus en une ronde antique. D'aventure un aimable enfant, sous les traits de Diane, dorant l'onde furtive aux reflets de sa blonde chevelure; les bras nus adornés de bracelets de perles, des branches d'olivier à la main, exposera aux larmes discrètes d'une fontaine ses formes dont nul mortel n'est admis à se délecter les yeux; tandis que non loin de là un autre éphèbe figurant Actéon, épiant la baigneuse à travers le feuillage, sera transformé en cerf par la déesse irritée et, livré à une meute de chiens dévorants, agonira lentement sous leurs morsures. Tels sont les délassements favoris de Sa Majesté. — Mais voici que mon seigneur et mon roi, accompagné des nobles, sort de la séance du Parlement. Je me tiendrai à l'écart. (*Il se retire.*)

(*Entrent le* ROI ÉDOUARD, KENT, LANCASTRE, MORTIMER l'aîné, MORTIMER, le jeune, WARWICK, PEMBROKE *et leurs* SUIVANTS.)

LE ROI. — Lancastre!

LANCASTRE. — Mylord!

GAVESTON (*sur le côté de la scène*). — Ce comte de Lancastre, je l'abhorre...

LE ROI. — Ne m'accorderez-vous point ce que je vous demande? —

(*A part.*) Ah, en dépit de leur résistance, j'en ferai à ma volonté. Quant à ces deux Mortimer, ils sauront ce qu'il en coûte de me contrarier!

MORTIMER, l'aîné. — Si vous nous chérissez, Sire, haïssez Gaveston pour l'amour de nous.

GAVESTON (*à part*). — Ce misérable Mortimer! J'aurai sa peau!

MORTIMER, le jeune. — Sire, mon oncle, ce noble comte et moi-même avons juré au lit de mort de votre père que Gaveston ne rentrerait jamais dans ce royaume. Apprenez, Sire, qu'avant de rompre mon serment, je condamnerais plutôt mon glaive, trempé pour la confusion de vos ennemis, à dormir dans son fourreau. Marche alors qui voudra sous vos bannières. Quant à Mortimer, il accrochera ses armes à la muraille!

GAVESTON (*à part*). — *Mort-Dieu!*

LE ROI. — Vrai, Mortimer, tu te repentiras de ces paroles! Il te sied bien de contrecarrer ton roi! — Cela te fait sourciller, je crois, présomptueux Lancastre? Prends garde que le glaive n'aplanisse les plis de ton front et ne tranche ces genoux devenus trop raides pour fléchir devant moi! Je veux Gaveston; et vous apprendrez le danger que l'on court à s'opposer à mon royal vouloir.

GAVESTON (*à part*). — A la bonne heure, mon Edouard mignon!

LANCASTRE. — Mylord, vous ne mécontenterez point vos pairs qui vous

aiment et vous honorent, pour plaire à cet obscur et vil Gaveston? Outre celui de Lancastre, je possède quatre comtés : Derby, Salisbury, Lincoln et Leicester; eh bien, je vendrai ces domaines pour lever une armée et payer mes soldats, avant que ce Gaveston ne mette le pied sur le territoire de ce royaume. Donc, s'il débarque ici, expulsez-le promptement.

KENT. — Barons et comtes, votre superbe m'a privé un moment de l'usage de la parole. Mais à présent je veux parler pour vous confondre! Je me souviens que sous le règne de mon père, il arriva que lord Percy de North, emporté par la colère, s'oublia jusqu'à provoquer son contradicteur Mowbray en la présence du roi. Cette atteinte à la majesté souveraine eût certes coûté la tête au téméraire, si le roi ne l'eut porté dans son cœur. D'ailleurs, il avait suffi d'un regard du roi pour dompter le courroux de Percy; et lui et Mowbray furent réconciliés séance tenante. Or, plus effrontés encore, comment osez-vous braver le roi lui-même! — Vengez-vous, mon noble frère, et que leurs têtes plantées sur des piquets expient le sacrilège de leurs langues!

WARWICK. — Nos têtes! Comme vous y allez!

LE ROI. — Oui, vos têtes! Aussi je vous conseille de céder...

WARWICK. — Réfrène ta colère, mon gentil Mortimer.

MORTIMER, le cadet. — Je ne le puis ni ne le veux; il me faut parler. — Mon beau cousin, nos mains garderont nos têtes et feront plutôt tomber

celle qui vous fait nous menacer! — Venez, mon oncle, abandonnons ce roi dont la raison s'égare, et désormais cédons la parole à nos épées nues...

MORTIMER, l'aîné. — La comté de Wilt possède assez d'hommes pour empêcher qu'on arrive jusqu'à nos têtes.

WARWICK. — Toute la comté de Warwick abandonnera la cause du roi pour la mienne.

LANCASTRE. — Au nord, Lancastre compte de nombreux amis. — Adieu, mylord; hâtez-vous d'entendre raison si vous ne voulez que le trône sur lequel vous êtes assis, chavire sur une mer de sang et que l'on vous jette au visage la tête infâme de votre mignon!

(*Exeunt tous, excepté le* ROI EDOUARD, KENT, GAVESTON *et* SUIVANTS.)

LE ROI. — J'en ai trop entendu. Suis-je le roi pour me laisser affronter ainsi? — Frère, que mes étendards se déploient dans la campagne. C'est une guerre à outrance que j'engage contre ces barons et ces comtes. Ou bien je mourrai ou bien je vivrai avec Gaveston.

GAVESTON. — Je ne puis me dérober plus longtemps à mon maître. (*Il se porte vers le* ROI.)

LE ROI. — Toi, Gaveston! O sois le bienvenu! Ne me baise point la main; embrasse-moi, Gaveston, comme je t'embrasse. Pourquoi t'agenouiller? Ne sais-tu pas qui je suis? Ton ami, toi-même, un autre Gaveston.

Hercule ne regretta pas plus cruellement la présence de Hylas que moi la tienne durant ton long exil.

GAVESTON. — Et depuis que je m'éloignai d'ici, aucune âme damnée n'endura tortures comparables à celles du pauvre Gaveston.

LE ROI. — Comment te décrire les miennes? — Frère, souhaite donc la bienvenue à mon ami. — Que ces traîtres Mortimer et ce violent Lancastre conspirent à leur aise; j'ai retrouvé tout ce que je souhaite, je te vois, je te tiens. Et la mer submergera plutôt mon royaume que de porter un navire qui t'éloignerait de moi! Je te crée d'emblée Lord grand chancelier, secrétaire général de l'État et de ma personne, comte de Cornouailles, seigneur et roi de l'île de Man.

GAVESTON. — Mylord, ces titres dépassent de beaucoup mes mérites.

KENT. — Frère, le moindre de ces titres suffirait à un titulaire d'une bien plus noble naissance que Gaveston.

LE ROI. — Paix, mon frère. Je ne puis tolérer ces paroles. — Ton mérite, doux ami, dépasse au contraire, et de loin, mes présents. Aussi je jette encore mon cœur dans la balance. Prends-le tout entier. Si les dignités dont je te revêts excitent les envieux, je te conférerai d'autres honneurs encore; je te prodiguerai toutes les faveurs royales. Car Edouard ne consent à régner que pour t'exalter au-dessus des autres mortels. Si tu crains d'être attaqué, je te donnerai une garde. As-tu besoin d'or? Puise dans mes coffres. Désires-tu inspirer la gratitude ou la crainte? Dispose de mon sceau

royal. Absous ou condamne à ta guise. Ordonne en mon nom tout ce qu'il te plaira d'ordonner et n'obéis toi-même qu'à ta propre fantaisie.

GAVESTON. — Il me suffira de jouir de votre amour. Tant que je posséderai mon Edouard je me croirai aussi grand que César parcourant les rues de Rome, des rois captifs attelés à son char triomphal.

(*Entre l'*ÉVÊQUE DE COVENTRY.)

LE ROI. — Où se rend en telle hâte Mgr de Coventry?

L'ÉVÊQUE. — Je vais célébrer les obsèques de votre père. Mais ce Gaveston néfaste est-il donc de retour?

LE ROI. — Comme tu le vois, prêtre. Il va même pouvoir se venger de toi qui fus la seule cause de son exil.

GAVESTON. — En effet; et n'était le respect que je dois à ta robe, tes pieds cesseraient de fouler ce pavé.

L'ÉVÊQUE. — Je ne fis que remplir mon devoir. Et sache, Gaveston, que si tu ne changes de conduite et ne t'amendes, je t'accuserai devant le Parlement comme je le fis autrefois pour te faire renvoyer en France.

GAVESTON. — Que Votre Révérence me pardonne la liberté grande... (*Il porte brutalement la main sur l'*ÉVÊQUE.)

LE ROI. — Jette bas sa mitre d'or, déchire son étole, et qu'on le baptise à nouveau dans le ruisseau.

KENT. — Ah, frère, ne mettez pas une main violente sur lui, car il ira se plaindre au saint-siège de Rome.

GAVESTON. — Il irait même se plaindre au saint-siège de l'enfer que je me vengerais sur lui de mon exil...

LE ROI. — Non, épargne sa vie; mais empare-toi de ses biens. Sois évêque à sa place. A toi de toucher ses rentes. A lui de te servir de chapelain. Je te le livre; voici, fais-en ce que tu voudras.

GAVESTON. — Il ira en prison pour y pourrir dans les fers.

LE ROI. — C'est entendu. A la Tour, à la Flotte, où tu voudras.

L'ÉVÊQUE. — Dieu te maudisse pour cet attentat...

LE ROI. — Holà! Quelqu'un!

(*Un* GARDE *se présente.*)

Conduisez ce prêtre à la Tour!

L'ÉVÊQUE. — Tremblez, sacrilèges. Dieu me vengera!

(*On l'emmène.*)

LE ROI. — Ne tarde pas, Gaveston, cours et prends possession de son palais et de ses biens. Viens, suis-moi; ma garde te prêtera main forte et te ramènera ensuite sain et sauf au palais.

GAVESTON. — Un prêtre qu'a-t-il besoin d'une si opulente demeure! Une prison, oui, voilà qui convient à son humilité chrétienne!

(*Exeunt.*)

Un autre coin de Londres.

(*Entrent d'un côté les deux* MORTIMER, *de l'autre* WARWICK *et* LANCASTRE.)

WARWICK. — C'est la vérité. L'évêque est à la Tour et ses biens et sa personne ont été donnés à Gaveston.

LANCASTRE. — Quoi ! Leur tyrannie s'en prendra-t-elle à l'Eglise ! Ah, mauvais roi, maudit Gaveston ! Ce sol, corrompu par leurs pas, deviendra leur sépulcre ou le mien.

MORTIMER, le jeune. — Cet odieux Français fera bien de se garder avec précaution. A moins que sa poitrine ne soit invulnérable, il mourra.

MORTIMER, l'aîné. — Eh bien? Pourquoi cet abattement, comte de Lancastre?

MORTIMER, le jeune. — Pourquoi Guy de Warwick montre-t-il ce visage allongé?

LANCASTRE. — Ce vil Gaveston a été créé comte.

MORTIMER, le jeune. — Comte, dites-vous ?

WARWICK. — Oui et, de plus, Lord chancelier du royaume et secrétaire général, et encore seigneur de l'île de Man.

MORTIMER, l'aîné. — Souffririons-nous cette indignité?

MORTIMER, le jeune. — Pourquoi ne nous rendrions-nous pas sur-le-champ dans nos comtés pour y lever des troupes?

LANCASTRE. — « Mylord de Cornouailles », des mylords long comme le bras, des mylords à chaque parole. Heureux le passant qui le salue jusqu'à terre et auquel il daigne accorder un regard protecteur. Le roi et lui se promènent bras-dessus bras-dessous. Non, pour comble, la garde même du roi n'escorte plus que le favori. Et déjà la cour entière se confond en adulations devant le nouveau Lord chancelier.

WARWICK. — D'autres fois, appuyé mollement sur l'épaule du roi, il se pavane et minaude, il sourit à ses complaisants et nargue ouvertement les plus nobles pairs de ce royaume.

MORTIMER, le jeune. — Quoi, personne ne tient tête à cet esclave?

LANCASTRE. — Tous l'ont en abomination, mais aucun n'ose protester.

MORTIMER, le jeune. — Ah, voilà qui atteste leur couardise, Lancastre! Si tous les comtes et barons étaient de mon avis, nous l'arracherions des bras du roi et nous pendrions haut et court, à la porte même du palais, ce paysan, ce maraud qui, gonflé du venin de l'ambition, causera la ruine de ce royaume et la nôtre.

WARWICK. — Voici Sa Grâce Mgr de Canterbury...

LANCASTRE. — Sa contenance trahit son indignation.

(*Entre l'*ARCHEVÊQUE DE CANTERBURY *avec un* SUIVANT.)

L'ARCHEVÊQUE (*au* SUIVANT). — Prends bien note de ceci. D'abord les ornements sacrés furent déchirés et arrachés de son corps. Ensuite on porta des mains violentes sur lui. Puis il fut emprisonné. Enfin on confisqua ses biens. Dis au pape que c'est là l'exacte vérité. Et à présent, vite, à cheval!

(*Exit le* SUIVANT.)

LANCASTRE. — Mylord, seriez-vous disposé à prendre les armes contre le roi?

L'ARCHEVÊQUE. — A quoi bon? Puisque Dieu lui-même se soulève quand on attaque son Église?

MORTIMER, le jeune. — Joignez-vous donc à nous, qui nous armons pour lui, et qui voulons exiler ou décapiter ce Gaveston!

L'ARCHEVÊQUE. — De grand cœur, mylords; car la chose me touche de près. Le misérable ne détient-il pas déjà l'évêché de Coventry? Dieu sait qui de nous l'enrichira encore de ses dépouilles!

(*Entre la* REINE ISABELLE.)

MORTIMER, le jeune. — Madame, où Votre Majesté se rend-elle de ce pas si hâtif?

LA REINE. — Vers la forêt, mon gentil Mortimer, afin d'y vivre dans les larmes et la solitude. Car mon seigneur le roi a cessé de m'aimer

pour s'engouer éperdument de Gaveston; il lui tapote les joues et se suspend à son cou, il lui prodigue les sourires et les œillades et lui chuchote constamment de tendres propos aux oreilles. A mon approche il fronce les sourcils et toute sa physionomie semble me dire : « Débarrasse-moi de ta présence, maintenant que je possède mon Gaveston! »

MORTIMER, l'aîné. — Comment le roi a-t-il pu être ensorcelé à ce point?

MORTIMER, le jeune. — Madame, retournez à la cour et prenez confiance. Ou bien nous exilerons ce Français cauteleux et insinuant, ou bien le roi perdra sa couronne, car nous sommes assez forts et assez courageux pour faire triompher notre bon droit.

L'ARCHEVÊQUE. — Toutefois, ne tournez pas vos armes contre le roi...

LANCASTRE. — Il le faudra, si le roi refuse de se détourner de Gaveston.

WARWICK. — Vous verrez qu'il faudra l'y contraindre par la guerre. Il n'entend plus raison.

LA REINE. — Alors que ce Gaveston demeure auprès de lui. Plutôt que d'exposer mon seigneur aux horreurs de la guerre civile, j'endurerai une vie mélancolique et le laisserai se divertir avec son mignon.

L'ARCHEVÊQUE. — Mylords, pour mettre fin à ce scandale, voici ce que je propose : Nous et ses autres conseillers, les pairs du royaume, réunissons-nous en assemblée et confirmons solennellement en le scellant de nos armes, le décret de bannissement du favori.

LANCASTRE. — Le roi cassera nos décrets.

MORTIMER, le jeune. — Alors, en toute justice, nous pouvons nous révolter contre lui.

WARWICK. — Mylord, où tiendrons-nous cette assemblée?

L'ARCHEVÊQUE. — Au Nouveau Temple.

MORTIMER, le jeune. — C'est convenu.

L'ARCHEVÊQUE. — Entre-temps je vous conseillerai de passera vec moi à Lambeth, de l'autre côté de la rivière.

LANCASTRE. — Partons alors.

LA REINE. — Adieu, doux Mortimer, et pour l'amour de moi abstiens-toi de tourner tes armes contre le roi.

MORTIMER, le jeune. — Oui, s'il consent à nous écouter; sinon, je devrai m'insurger avec les autres. (*Exeunt.*)

Une salle dans le Nouveau Temple.

(*Entrent* LANCASTRE, WARWICK, PEMBROKE, *les deux* MORTIMER, *l'*ARCHEVÊQUE DE CANTERBURY *et* SUIVANTS.)

LANCASTRE.—Voici l'arrêt d'exil de Gaveston. Plairait-il à Vos Seigneuries d'y apposer vos signatures?

L'ARCHEVÊQUE. — Passez-moi cette pièce. (*Il signe; les autres en font autant après lui.*)

LANCASTRE. — Vite, vite, mylord ; il me tarde d'écrire mon nom.

WARWICK. — Mais il me tarde encore plus de le savoir banni.

MORTIMER, le jeune. — Le nom de Mortimer effrayera le roi ou mes armes le détacheront de ce vil paysan.

(*Entrent le* ROI EDOUARD, GAVESTON *et* KENT.)

LE ROI. — Quoi, il vous déplaît que Gaveston siège ici? Tel est pourtant notre bon plaisir; notre formel vouloir...

LANCASTRE. — Votre Grâce a raison de le placer à sa droite, nulle part ailleurs le comte ne se trouverait en sécurité. *Quam male convenicent!* — Voyez donc, de quel œil dédaigneux nous toise ce paysan !

PEMBROKE. — Comment le lion royal peut-il s'amouracher d'une fourmi rampante !

WARWICK. — L'infime vassal ! N'aspire-t-il point, nouveau Phaéton, à conduire le char du soleil !

MORTIMER, le jeune. — Leur chute est imminente, leurs forces les trahiront. Nous ne tolérerons pas qu'on nous nargue et qu'on nous supplante ainsi.

LE ROI. — Qu'on arrête ce traître Mortimer !

MORTIMER, l'aîné. — Qu'on arrête ce traître Gaveston!

KENT. — Est-ce là le respect que vous devez à votre roi?

WARWICK. — Nous connaissons nos devoirs. Qu'il apprenne aussi à connaître ses pairs.

(*Des* SUIVANTS, *des* SEIGNEURS *font mine d'entraîner* GAVESTON.)

LE ROI. — Où le conduisez-vous? Demeurez, si vous tenez à la vie.

MORTIMER, l'aîné. — Nous ne sommes point des traîtres. Cesse donc de menacer.

GAVESTON. — Non, ne menacez point, Mylord, mais frappez-les sur-le-champ. Si j'étais le roi...

MORTIMER, le jeune. — Toi, vilain! Que nous parles-tu de roi, toi qui es à peine un gentilhomme de naissance!

LE ROI. — Fût-il même un paysan, mon amour en a fait mon égal, je forcerai les plus orgueilleux à se courber devant lui.

LANCASTRE. — C'est mal à vous, Mylord, de nous ravaler ainsi. Holà, vous autres, m'avez-vous entendu? Qu'on chasse cet odieux Gaveston!

MORTIMER, le jeune. — Et, avec lui, le comte de Kent qui le protège.

(*On entraîne* GAVESTON *et* KENT.)

LE ROI. — Ah, c'est ainsi! Alors autant frapper votre roi. Viens ici,

Mortimer, assieds-toi sur le trône d'Edouard; Warwick et Lancastre, partagez-vous ma couronne. A votre aise... Me faudra-t-il crier merci?

LANCASTRE. — Apprends donc à nous gouverner plus dignement, nous et ce royaume.

MORTIMER, le jeune. — Ce que nous venons de faire, le sang de nos cœurs le maintiendra.

WARWICK. — T'imagines-tu que nous endurerons l'arrogance de ce parvenu?

LE ROI. — Ah la fureur me suffoque!

L'ARCHEVÊQUE. — Pourquoi vous exciter ainsi, Mylord? Soyez calme. Vous plairait-il de prendre connaissance de ce que nous, vos conseillers, avons décidé en votre nom?

MORTIMER, le jeune. — Mylords, c'est le moment de tenir bon. Ou bien nous lui imposerons notre volonté, ou bien nous y laisserons la vie.

LE ROI. — C'est donc pour de pareils exploits que vous vous êtes conjurés, vassaux présomptueux et téméraires? Avant que mon doux Gaveston se détachera de moi, cette île aura rongé les entraves qui la condamnent à l'immobilité, et flottera à la dérive sur l'océan jusqu'aux rivages déserts de l'Inde.

L'ARCHEVÊQUE. — N'oubliez pas que je suis légat du pape et que vous

avez juré obéissance au saint-siège. Souscrivez donc, ainsi que nous l'avons fait, à l'exil de cet homme.

MORTIMER, le jeune. — Excommuniez-le, s'il refuse! Nous aurons le droit de le déposer et d'élire un autre roi.

LE ROI. — Ah, je vois où vous voulez en venir. Mais tout beau, je ne céderai jamais. Mettez-moi au ban de l'Eglise, déposez-moi, faites-moi tout le mal possible!

LANCASTRE. — N'hésitez pas, Mylord. Lancez-lui l'anathème!

L'ARCHEVÊQUE. — Rappelle-toi le traitement que tu fis subir à l'évêque. Si tu ne bannis la cause de ce crime, je relèverai tes pairs et tes vassaux ici présents de leur serment d'allégeance.

LE ROI (*à part*). — Toutes menaces seraient vaines. Essayons plutôt de les amadouer. Le légat du pape veut être obéi. — Mylord, vous serez chevalier de ce royaume; toi, Lancastre, grand amiral de notre flotte, le jeune Mortimer et son oncle seront faits comtes; à vous, lord Warwick, la présidence de North, à toi celle de Galles... Et si cela ne vous suffit pas, divisez mon empire en autant de royaumes qu'il vous plaira; partagez-vous ce territoire, j'y consens; pourvu que vous me laissiez quelque coin pour m'y réjouir avec mon bien-aimé Gaveston.

L'ARCHEVÊQUE. — Rien ne nous fera changer d'avis. Notre résolution est arrêtée.

LANCASTRE. — Allons, allons, signez!

MORTIMER, le jeune. — Pourquoi aimeriez-vous celui que l'univers entier exècre à ce point?

LE ROI. — Parce qu'il me chérit plus que tout l'univers. Je comprends que des brutes grossières et sauvages poursuivent la ruine de mon Gaveston, mais vous, des hommes de noble naissance, vous devriez avoir pitié de lui!

WARWICK. — Non, vous-même, vous qui êtes de naissance royale, vous devriez le rejeter loin de vous. Fi donc! Signez, et que ce drôle aille au diable!

MORTIMER, le jeune. — Insistez, Mylord.

L'ARCHEVÊQUE. — Consentez-vous à le bannir de ce royaume?

LE ROI. — Il me faut bien y consentir. Au lieu d'encre j'écrirai avec mes larmes. (*Il signe.*)

MORTIMER, le jeune. — Le roi se meurt d'amour pour son mignon!

LE ROI. — C'est fait. Ah, main maudite, que je voudrais t'amputer!

LANCASTRE. — Donnez-moi le décret. Je le ferai publier dans les rues. (*Exit.*)

MORTIMER, le jeune. — Je cours présider à l'embarquement du proscrit. (*Exit.*)

L'ARCHEVÊQUE. — Mon cœur est soulagé d'un grand poids.

WARWICK. — Le mien aussi!

PEMBROKE. — Voilà une bonne nouvelle pour le populaire.

MORTIMER, l'aîné. — Qu'il prenne la chose en bien ou en mal! Gaveston ne fera plus un long séjour ici!

(*Exeunt tous, excepté le* ROI EDOUARD.)

LE ROI. — Comme ils s'empressent de bannir celui que j'aime! Ils ne bougeraient pas s'il s'agissait de m'être agréable! Faut-il qu'un roi soit le vassal d'un prêtre? Orgueilleuse Rome à qui les empereurs servent de valets, je convertirai les cierges illuminant tes basiliques en autant de torches incendiaires que je promènerai à travers tes splendeurs. Je forcerai tes tours papales à baiser le sol impur. Je ferai un tel massacre de tes prêtres, que le Tibre ensanglanté sortira de son lit et que des monceaux de cadavres exhausseront ses digues impuissantes! Et quant à ces barons qui se liguent avec le clergé, si je suis roi, aucun d'eux ne portera plus la tête sur ses épaules!

(*Entre* GAVESTON.)

GAVESTON. — Mylord, en croirai-je la rumeur publique? Je serais exilé et forcé de quitter le pays ce jour même.

LE ROI. — C'est la vérité, mon doux Gaveston. Ah que n'est-elle fausse, cette atroce nouvelle!... Le légat du pape l'exige. Tu dois partir ou je serai déposé. Mais je veux régner pour la vengeance. C'est pourquoi, doux aimé, ne désespère point. Choisis le séjour le plus hospitalier, je t'y

enverrai tout l'or que tu souhaiteras. D'ailleurs, ton absence ne sera pas longue ou, si notre séparation se prolongeait, j'irais te retrouver là-bas. Mon amour ne tarira jamais.

GAVESTON. — Mon espoir a sombré dans un enfer de détresse!

LE ROI. — Tes paroles trop navrantes me déchirent le cœur. Si tu es banni de ce pays, ne suis-je pas exilé de moi-même?

GAVESTON. — S'en aller d'ici n'afflige point le pauvre Gaveston, mais ce qui le désespère, c'est de vous abandonner. Tout le bonheur de Gaveston rayonnait dans tes gracieux regards. Nulle part ailleurs il ne rencontrera la félicité.

LE ROI. — O rage impuissante! Que je le veuille ou non, il te faut partir... Sois gouverneur de l'Irlande ; ou mieux, règne à ma place sur ce pays en attendant que la fortune secourable te rappelle auprès de moi. Voici, prends mon portrait et donne-moi le tien. (*Ils échangent leurs portraits.*) O que ne puis-je te garder toujours ainsi, sur mon cœur! Je serais aussi heureux que je suis misérable à présent.

GAVESTON. — L'amour d'un roi compense bien des épreuves!

LE ROI. — Non, tu ne partiras pas. Je te cacherai quelque part, Gaveston.

GAVESTON. — Ils me trouveront et ma peine sera plus grande encore.

LE ROI. — Ces paroles aimantes, ces mutuelles protestations d'amour aggravent notre détresse. Mieux vaut nous séparer après une dernière et muette étreinte... Demeure, Gaveston. Je ne puis te quitter ainsi...

GAVESTON. — Chacun de tes regards m'arrache une larme de sang. Puisqu'il me faut partir; ne ravive point ma douleur.

LE ROI. — Rapides sont les instants que tu passeras encore ici. Voilà pourquoi, permets à mes yeux de se repaître avidement de ta vue. Viens, mon doux ami, je ferai un bout de chemin avec toi.

GAVESTON. — Ne crains-tu point d'augmenter le ressentiment des factieux.

LE ROI. — Je me moque bien de leur humeur. Viens, partons !... Que ne puis-je déjà célébrer ton retour !

(*Entre la* REINE ISABELLE.)

LA REINE. — Pourquoi mon seigneur se dérobe-t-il ainsi à ma sollicitude ?

LE ROI. — Pas de cajoleries, catin française, va-t'en d'ici !

LA REINE. — A qui réserverai-je mes caresses, sinon à mon époux ?...

GAVESTON. — A Mortimer ; pour qui, reine volage... — je n'ajoute pas un mot, — Mylord, à vous de conclure...

LA REINE. — En parlant ainsi tu me calomnies, Gaveston... Ne te

suffit-il pas de débaucher mon seigneur et de te faire son proxénète, mais te faut-il encore mettre mon honneur en question ?

GAVESTON. — Loin de moi cette intention. Votre Grâce me pardonnera.

LE ROI. — Tu es trop familière avec ce Mortimer. Et c'est par toi que Gaveston est exilé. Mais si tu m'en crois, tu t'efforceras de réconcilier les barons avec Gaveston, ou je ne me réconcilierai jamais avec toi.

LA REINE. — Votre Grâce sait bien que cela n'est pas en mon pouvoir...

LE ROI. — Va-t'en alors ! Ne me touche pas. — Viens, Gaveston !

LA REINE. — Misérable qui m'a ravi mon seigneur !

GAVESTON. — Madame, c'est vous qui m'arrachez mon seigneur.

LE ROI. — Gaveston, ne lui parle pas ; qu'elle sèche et crève.

LA REINE. — Seigneur, ai-je mérité ces injures ? Vois ces larmes, vois ce cœur qui soupire et qui bat à se briser ; tout cela ne prouve-t-il pas combien mon seigneur est cher à la pauvre Isabelle !

LE ROI. — Tiens, voilà le cas que je fais de ton amour ! Oui pleure, tu fais bien. Car avant que mon Gaveston ne soit rappelé, je te défends de reparaître en ma présence.

(*Exeunt le* ROI *et* GAVESTON.)

LA REINE. — O reine misérable que je suis. Pourquoi, lorque je

m'embarquai pour quitter le joli pays de France, la mer miséricordieuse ne m'a-t-elle pas englouti dans son sein. Ou le jour de mes noces, pourquoi la coupe d'hyménée n'était-elle pas remplie d'un poison mortel. Ah je regrette que ces bras qui m'entouraient si amoureusement le cou ne m'ont pas étranglé alors, pour m'épargner la douleur d'être abandonnée par mon seigneur le roi ! A l'exemple de la véhémente Junon, je remplirai le monde des funèbres échos de mes plaintes et de mes soupirs, car jamais Jupiter ne s'amouracha aussi passionnément de Ganymède que mon époux de ce dépravé Gascon. Hélas, mes lamentations exaspéreraient encore sa fureur. Il faut que je me résigne, au contraire; et pour lui prouver ma tendresse, j'userai de mon influence afin de faire rappeler Gaveston. Mais ce sacrifice le détachera-t-il de cet infâme? Et ne suis-je pas condamnée pour toujours au désespoir !

(*Entrent* LANCASTRE, WARWICK, PEMBROKE *et les deux* MORTIMER.)

LANCASTRE. — Regardez, dans quelle affliction est plongée la sœur du roi de France. Elle se tord les mains et se frappe la poitrine !

WARWICK. — Je crains que le roi ne l'ait maltraitée.

PEMBROKE. — Il faut avoir un cœur de pierre pour offenser pareille sainte.

MORTIMER, le jeune. — Gageons qu'elle pleure à cause de Gaveston.

MORTIMER, l'aîné. — Pourquoi? Puisqu'il est parti.

MORTIMER, le jeune. — Madame, comment se porte Votre Grâce...

LA REINE. — Ah! Mortimer, l'aversion du roi éclate au grand jour. Il vient de me confesser qu'il ne m'aime plus.

MORTIMER, le jeune. — Imitez-le alors, Madame, et cessez de l'aimer à votre tour.

LA REINE. — Non, plutôt endurer mille morts. Et pourtant je l'aime en vain, il ne m'aimera jamais.

LANCASTRE. — Consolez-vous, Madame. A présent que son mignon est parti, il ne tardera pas à revenir de son erreur.

LA REINE. — O, jamais, Lancastre! Savez-vous ce que mon seigneur attend de moi, sous peine d'être à jamais bannie de sa présence? Il exige que moi-même je vous supplie de rappeler Gaveston.

LANCASTRE. — Rappeler Gaveston, Madame! Jamais il ne remettra le pied en Angleterre, à moins que la mer ne nous le rejette à l'état de cadavre.

WARWICK. — Et pour jouir du spectacle de sa charogne naufragée il n'est pas un de nous qui ne crève son cheval.

MORTIMER, le jeune. — Madame, est-ce sérieusement que vous voudriez nous le faire rappeler?

LA REINE. — Oui, Mortimer; car jusqu'à ce que son Gaveston lui ait été rendu, le roi m'a bannie de la cour. Voilà pourquoi, si je vous suis chère, soyez mon avocat auprès de vos féaux.

MORTIMER, le jeune. — Comment? Vous voudriez me voir plaider pour Gaveston?

MORTIMER, l'aîné. — Plaide qui voudra pour ce misérable! Je suis bien résolu à ne rien entendre.

LANCASTRE. — Et moi de même, Mylord. Dissuadez donc la reine de ce projet.

LA REINE. — O Lancastre, vos amis et vous, entreprenez plutôt d'en dissuader le roi. Car c'est contre mon gré que Gaveston reviendrait ici.

WARWICK. — Alors, pourquoi servir sa cause? Ne nous occupons plus de ce vilain.

LA REINE. — Ce n'est pas pour lui que j'intercède; c'est pour moi-même.

PEMBROKE. — Aucun discours ne prévaudra contre notre résolution. N'insistez donc plus.

MORTIMER, le jeune. — Gracieuse reine, gardez-vous de vouloir retirer de l'eau un poisson maudit qui foudroie celui qui le pêche. Je veux parler de cette immonde torpille de Gaveston. En ce moment il cingle vers l'Irlande. Tant mieux pour nous tous.

LA REINE. — Mon gentil Mortimer, assieds-toi un instant près de moi et je t'exposerai des raisons d'une telle éloquence que tu souscriras aussitôt à son rappel...

MORTIMER, le jeune. — Impossible! Toutefois, je consens à vous écouter.

LA REINE. — Rapproche-toi alors; ainsi. Nul autre ne doit nous entendre. (*Elle l'entretient à voix basse.*)

LANCASTRE. — Mylord, si la reine circonvenait Mortimer, persisteriez-vous dans votre résolution et tiendriez-vous avec moi?

MORTIMER, l'aîné. — Moi, je ne pourrais prendre parti contre mon neveu.

PEMBROKE. — Ne craignez rien. La reine en sera pour ses frais de séduction.

WARWICK. — Heu heu! Voyez avec quelle chaleur elle l'entreprend!

LANCASTRE. — Et voyez avec quelle mollesse il repousse ses instances!

WARWICK. — Elle sourit. Ma parole, je gage qu'elle arrive à ses fins.

LANCASTRE. — Plutôt perdre sa faveur que de revenir sur le fait accompli.

MORTIMER, le jeune. — Eh bien, qu'il soit fait selon votre désir. — Mylord, vous ne doutez pas de ma haine pour Gaveston. Donc, si je vous propose de le rappeler, ce n'est pas dans son intérêt, mais bien dans le nôtre, dans celui du royaume et du roi.

LANCASTRE. — Fi, Mortimer! Ne te déshonore pas! Parles-tu sincèrement? Tout à l'heure le bien public exigeait son exil? A présent le même

bien public veut qu'il soit rappelé? Autant prétendre que blanc et noir sont la même couleur et que la nuit et le jour ne font qu'un.

MORTIMER, le jeune. — Mylord de Lancastre, prenez en considération...

LANCASTRE. — Il n'est pas de considération qui me fasse confondre le mensonge et la vérité!

LA REINE. — Je vous en prie, mon bon seigneur, permettez qu'i s'explique...

WARWICK. — Ce seraient propos superflus. Nous nous en tenons à notre première décision.

MORTIMER, le jeune. — Ne souhaiteriez-vous pas que Gaveston fût mort?

PEMBROKE. — Parbleu, si je le souhaite!

MORTIMER, le jeune. — Eh bien, en ce cas, laissez-moi parler.

MORTIMER, l'aîné. — Surtout, mon neveu, ne faites pas le sophiste!

MORTIMER, le jeune. — Ce que je vous propose m'est inspiré par mon ardent désir de guérir le roi et de servir notre pays. Vous n'ignorez pas que Gaveston possède d'énormes richesses à l'aide desquelles il pourra recruter des partisans et lever une armée capable de tenir en échec toutes nos forces réunies? Et là-bas où il vivra entouré d'amis nous aurons de la peine à consommer sa ruine.

WARWICK. — Notez cela, Mylord de Lancastre.

MORTIMER, le jeune. — Tandis que si nous le tenions ici, détesté comme il l'est, nous trouverions facilement quelque ruffian qui consente à expédier sa seigneurie d'un bon coup de poignard. Personne ne s'aviserait même de blâmer le meurtrier, mais tous, au contraire, le loueraient pour son courageux attentat et les chroniques enregistreraient son nom comme celui d'un paladin ayant purgé sa patrie d'un abominable fléau!

PEMBROKE. — Il dit la vérité!

LANCASTRE. — Oui, mais pourquoi ne pas avoir agi tout d'abord en ce sens?

MORTIMER, le jeune. — L'idée ne nous en est venue que plus tard. — Ecoutez encore, Mylord. S'il constate que nous avons le pouvoir de l'exiler et de le rappeler, peut-être se montrera-t-il plus humble et plus circonspect et y regardera-t-il à deux fois avant d'offenser le moindre des nôtres.

MORTIMER, l'aîné. — Mais s'il ne se corrige pas, neveu?

MORTIMER, le jeune. — Alors il sera toujours temps de recourir aux armes. Les communes sont fidèles au roi par reconnaissance envers son père; toutefois, elles ne supporteront pas qu'un insolent parvenu, qu'un étranger, une sorte de gros champignon poussé dans une nuit, comme ce Lord de Cornouailles, supplante l'ancienne noblesse anglaise dans les conseils de la couronne et le gouvernement de ce royaume! Et si les communes et

la noblesse se liguent contre le favori, le roi lui-même ne pourrait lui servir d'égide. Oui, nous délogerions le traître de son plus redoutable bastion. Mylords, si je ne fais pas comme je le dis, je consens à passer pour un drôle aussi méprisable que Gaveston.

LANCASTRE. — Dans ces conditions, Lancastre consent à ce que tu lui demandes.

WARWICK. — Pembroke et moi, nous y consentons aussi.

MORTIMER, l'aîné. — Et moi, de même.

MORTIMER, le jeune. — Je me réjouis de votre adhésion à mes projets. Aussi disposez de moi en toute occasion ; je vous suis entièrement acquis.

LA REINE. — Et si j'oublie jamais l'immense service que vous me rendez, puissé-je vivre abandonnée de tout le monde ! Mais voyez, mon seigneur, le roi qui a conduit le comte de Cornouailles jusqu'à son navire, revient juste au bon moment. Cette nouvelle le transportera de joie ! Ah peut-être me rend-elle aussi heureuse que lui ! Car je l'aime encore plus qu'il ne peut aimer ce Gaveston. S'il ne m'accordait que la moitié de l'affection qu'il porte à son favori, je m'estimerais déjà béatifiée sur la terre !

(*Entre le* ROI *vêtu de deuil.*)

LE ROI. — Il est parti et je porte le deuil de l'absent. Ah jamais chagrin ne me rongea si profondément le cœur que le désir, le besoin de mon doux Gaveston ! Avec quel bonheur j'abandonnerais tous les trésors de la cou-

ronne à nos ennemis pour abréger notre séparation et payer la rançon de nos amours !

LA REINE. — Ecoutez, comme il divague à propos de son mignon.

LE ROI. — Mon cœur est comme une enclume sous le chagrin qui le frappe aussi lourdement que les marteaux du Cyclope. Le vacarme m'étourdit, et mon amour pour Gaveston s'exalte jusqu'à la frénésie. Ah ! pourquoi quelque pâle Furie n'a-t-elle point surgi du fond de l'enfer pour m'assommer avec mon propre sceptre, au moment où je me détachais de mon Gaveston.

LANCASTRE. — Diable ! Quel nom donner à semblables passions !

LA REINE. — Mon gracieux seigneur, je vous apporte des nouvelles...

LE ROI — Tu conféras sans doute avec ton Mortimer...

LA REINE. — Gaveston sera rappelé, Mylord !

LE ROI. — Rappelé ! Non, la nouvelle est trop douce pour être exacte.

LA REINE. — M'aimerez-vous un peu si je dis vrai ?

LE ROI. — Si tu as dit vrai ! Il n'est rien qu'Edouard ne fasse pour toi !

LA REINE. — Pour Gaveston, mais non pour Isabelle.

LE ROI. — Pour toi, charmante reine, s'il est vrai que tu m'aies rendu

Gaveston. Et pour commencer, je suspendrai à ton collier royal une langue d'or, emblème de ton éloquence.

La Reine. — Non, Isabelle ne désire plus d'autres bijoux, plus d'autre collier que l'étreinte affectueuse de vos bras, mon seigneur. Impossible de lui prodiguer joyaux plus enviables que ceux qu'elle puise ainsi dans cet écrin. O combien un baiser ravive la pauvre Isabelle!

Le Roi. — Accepte une seconde fois ma main, et célébrons un nouveau mariage.

La Reine. — Puisse-t-il être plus heureux que le premier! Mon gentil seigneur, ne parlerez-vous pas à ces nobles barons et comtes qui guettent un gracieux regard de vos yeux et qui brûlent de vous témoigner leur dévouement.

Le Roi. — Courageux Lancastre, embrasse ton roi. Ainsi que les vapeurs épaisses se dissipent au soleil, toute inimitié s'évanouit au sourire de ton souverain. Vis avec moi comme mon compagnon.

Lancastre. — Cet accueil me comble de joie.

Le Roi. — Warwick, tu seras mon principal conseiller. Ces cheveux d'argent orneront mieux ma cour que des soieries somptueuses et d'éblouissantes tentures. Gronde-moi, mon digne Warwick, si je marche de travers.

Warwick. — Immolez-moi, Mylord, si jamais j'offense Votre Grâce.

LE ROI. — Dans les triomphes et les assemblées solennelles, c'est Pembroke qui portera le glaive devant le roi.

PEMBROKE. — Et avec ce glaive Pembroke prévaudra contre tous vos ennemis.

LE ROI. — Mais pourquoi le jeune Mortimer se tient-il à l'écart? A toi le commandement de notre flotte royale; ou, si ce poste te semble trop infime, je te crée Lord maréchal de toutes nos armées de terre et de mer.

MORTIMER, le jeune. — Mylord, je commanderai vos armées de manière à vous assurer la paix et la gloire, à vous et à l'Angleterre.

LE ROI. — Et quant à toi, lord Mortimer de Chirke, dont les éclatantes prouesses durant notre guerre sur le continent méritent mieux qu'un éloge banal et une récompense ordinaire, sois le général des troupes destinées à pacifier l'Écosse.

MORTIMER, l'aîné. — Votre Grâce ne pouvait mieux m'honorer, car la guerre est ma seconde nature.

LA REINE. — A présent le roi d'Angleterre est plus riche et plus puissant que jamais, grâce à l'amour de ses preux.

LE ROI. — Oui, Isabelle, jamais je ne me sentis le cœur plus léger. Clerc de la couronne, envoie sitôt son ordre de rappel à Gaveston, en Irlande!

(*Entre* BEAUMONT *avec la pièce demandée.*)

Beaumont, vole aussi rapidement qu'Isis ou que Mercure.

BEAUMONT. — Je ferai diligence, mon gracieux maître.

LE ROI. — Lord Mortimer, nous vous invitons à inaugurer royalement votre nouvelle dignité. Lorsque notre ami le comte de Cornouailles fera son entrée dans notre bonne ville de Londres, nous convoquerons la fleur de notre chevalerie en tournoi solennel. Ensuite nous célébrerons le mariage du comte de Cornouailles. Car vous saurez que je l'ai fiancé à notre belle cousine, l'héritière du comte de Gloucester.

LANCASTRE. — C'est le premier mot que nous en apprenons, Mylord.

LE ROI. — Pour l'amour de lui autant que pour m'être agréable, ne regardez pas à la dépense et célébrez avec largesse le vainqueur du tournoi et les noces du comte de Cornouailles.

WARWICK. — En ceci et en toutes choses, il sera fait selon le vœu de Votre Majesté.

LE ROI. — Merci, mon digne Warwick. Viens, entrons et prenons place à la table du festin.

(*Exeunt tous*, *à l'exception des deux* MORTIMER.)

MORTIMER, l'aîné. — Neveu, je me rends en Écosse. Toi tu demeures ici. Cesse à présent de regimber contre le roi. Comme tu le vois, il est doux et affable. Et puisque son cœur est épris à ce point de ce Gaveston, qu'il s'abandonne sans contrôle à sa passion. Les plus puissants rois ont eu leurs mignons. Le grand Alexandre chérissait Héphaestion, Hercule l'in-

domptable pleura amoureusement son Hylas et le farouche Achille subissait le joug voluptueux de Patrocle. Et il n'y eut pas que des rois épris de cette façon; des sages leur donnèrent l'exemple. Le Romain Tullius adorait Octave, le grave Socrate, le volage Alcibiade. Edouard est jeune, de caractère flexible; il nous promet tout ce que nous souhaitons. Qu'il s'amuse donc à sa guise avec cet efféminé. L'âge mûr le détournera de si frivoles jouets!

MORTIMER, le jeune. — Ce n'est point le dévergondage du roi qui me gêne. Mais ce qui m'exaspère, c'est de voir un individu de si basse extraction que ce Gaveston devenir, grâce à la faveur souveraine, le plus puissant et le plus arrogant des satrapes, nous écraser de son luxe, gaspiller en débauches et en orgies les trésors de ce royaume, alors que les soldats se mutinent pour réclamer les arriérés de leur paie. Les habits qu'il porte sur le dos représentent les revenus du plus riche des nôtres. Et, semblable à Midas, il se pavane en cet équipage, traînant à ses talons une bande de vils ribauds étrangers dont les livrées prétentieusement fantastiques arborent un tel carnaval de couleurs qu'on s'imaginerait l'escorte de Protée, le dieu multiforme. Il n'existe point barbillon plus frétillant. Il porte un court manteau capuchonné à l'italienne, tout parsemé de perles fines, et dans son bonnet toscan scintille un joyau plus précieux que la couronne. Tandis que d'autres se morfondent dans la cour, d'une fenêtre du palais, le roi et lui se gobergent de ceux de notre espèce, et raillent notre suite, et ridiculisent notre accoutrement. Voilà, mon oncle, ce qui m'enrage.

MORTIMER, l'aîné. — Mais tu l'as constaté toi-même, un changement s'est produit chez le Roi.

MORTIMER, le jeune. — Alors, je changerai aussi, et vivrai pour le servir loyalement; ce qui n'empêche que tant que je posséderai une poigne, une épée et un cœur, jamais je ne me soumettrai à semblable parvenu. Voilà ma pensée nette. Venez, rejoignons le roi! (*Exeunt.*)

Un hall dans le manoir du duc de Gloucester.

(*Entrent* SPENSER, *le jeune, et* BALDOCK.)

BALDOCK. — Spenser, notre maître, le comte de Gloucester, étant décédé, au service de quel noble te proposes-tu d'entrer?

SPENSER, le jeune. — Pas à celui de Mortimer ni à celui de n'importe quel seigneur de son bord. Car le roi et lui sont ennemis. Apprends ceci de moi, Baldock ; un lord factieux fera difficilement sa fortune; ses partisans plus péniblement encore. Mais celui qui jouit de la faveur d'un roi peut, d'un seul mot, nous porter au faîte des grandeurs. Le généreux comte de Cornouailles, voilà l'homme sur qui Spenser fonde ses espérances.

BALDOCK. — Quoi, vous consentiriez à n'être que son suivant?

SPENSER, le jeune. — Mieux que ça, mon bon Baldock. Son compagnon intime. Car il m'aime bien! Il m'aurait même préféré au roi!

BALDOCK. — Mais il est exilé. Son étoile pâlit!

SPENSER, le jeune. — Oui, pour l'instant, mais attendons la fin, Baldock. D'après les confidences d'un mien ami il serait déjà rappelé et le roi l'aurait même envoyé chercher. Et pour confirmer cette nouvelle, un messager de la cour vient d'apporter des lettres du roi à notre grâcieuse maîtresse. En les lisant, son visage s'illuminait; ce qui me donne à supposer qu'il y était question de son amant Gaveston.

BALDOCK. — Probablement. Car depuis l'exil du comte de Cornouailles, elle ne sortit plus de ses appartements et elle bouda la lumière du jour. Toutefois, je supposais que le projet d'hymen eût été rompu et que la disgrâce de son fiancé eût donné un autre cours aux sentiments de la comtesse.

SPENSER, le jeune. — Tu la calomnies. Notre maîtresse est restée fidèle à son premier amour. Je parie ma vie contre la tienne qu'elle ne veut pas d'autre époux que Gaveston.

BALDOCK. — Alors, par son entremise, j'espère arriver aussi à la cour. Je fus le lecteur et le précepteur de la comtesse depuis son enfance.

SPENSER, le jeune. — En ce cas, mon bon Baldock, il faudra t'émanciper, dépouiller ta timidité de clerc, apprendre à piaffer comme un gentilhomme. Ce n'est pas ton habit noir à petit collet, ton caban de velours doublé de serge; cette façon de respirer tout le jour le parfum d'un bouquet ou de te promener un grimoire sous le bras, ou de réciter les grâces au

bout de la table, ou de faire mille courbettes aux gens titrés, ou de pencher la tête vers le sol, et de murmurer, les paupières mi-closes : « En vérité, s'il plaît à Votre Honneur » ; ce n'est pas tout cela, camarade, qui t'assurera la faveur des grands. Non, il s'agit de se montrer orgueilleux, hardi, animé et résolu. Et, flamberge au vent, ferrailler si l'occasion se présente.

BALDOCK. — Spenser, apprends que ces dehors cuistreux me répugnent ; j'y recourus par pure hypocrisie. Mon ancien maître était l'austérité et le formalisme mêmes. Il s'inquiétait des moindres détails de ma personne ; allant jusqu'à m'imposer la forme des boutons de mon pourpoint. S'ils dépassaient la grosseur d'une tête d'épingle, il criait à l'abomination de la désolation ! Voilà comment, par les dehors, je ressemblai à un curé, alors qu'au fond je suis licencieux à l'excès et propre à toute espèce de paillardise. Détrompe-toi, je ne suis pas de ces pédants vulgaires, moi, qui ne parlent pas sans *propterea quod*.

SPENSER, le jeune. — Mais plutôt un de ceux qui disent *quando quidem*....

BALDOCK. — Trêve de plaisanteries. Voici notre maîtresse.

(*Entre la* NIÈCE DU ROI, *une lettre à la main.*)

LA NIÈCE. — Ma douleur, à la nouvelle de son exil, fut à peine plus intense que ma joie à son retour. Cette lettre vient de mon doux Gaveston. Tu n'avais pas besoin de t'excuser, mon amour. Je sais bien que tu ne pou-

vais retarder ton débarquement à Londres en passant par ici. (*Elle lit.*) « Dût-il m'en coûter la vie, je ne pourrais me résigner à demeurer loin de toi. » Tout l'amour de mon seigneur brûle dans cette phrase. (*Elle lit.*) « Et si jamais je t'abandonne, que la mort glace mon cœur! » O lignes enivrantes, venez ici, à la place où reposera mon Gaveston. (*Elle glisse la lettre dans son corsage.*) Et, à présent, voyons la lettre de notre seigneur le roi. Il me mande sans retard à sa cour, afin que je m'y rencontre avec Gaveston. Pourquoi suis-je encore ici lorsque, là-bas, le roi s'occupe lui-même des préparatifs de mon mariage! Holà, quelqu'un! Baldock! veille à ce que mon carrosse soit prêt. Nous partons sur-le-champ.

BALDOCK. — Je cours exécuter vos ordres, Madame.

LA NIÈCE. — Tu m'attendras ensuite à la sortie du parc.

(*Exit* BALDOCK.)

Toi, Spenser, demeure et tiens-moi compagnie, car j'ai de réjouissantes nouvelles à te commuuiquer. Mylord de Cornouailles navigue vers Londres et il arrivera à la cour en même temps que nous.

SPENSER, le jeune. — Je savais bien que le roi le rappellerait.

LA NIÈCE. — Si les événements tournent comme je l'espère, je songerai à toi, Spenser, dans ma situation nouvelle.

SPENSER, le jeune. — Je remercie humblement Votre Seigneurie.

LA NIÈCE. — Viens, conduis-moi; il me tarde d'arriver là-bas.

DEUXIÈME PARTIE

LA GUERRE CIVILE

Devant le château de Tynmouth.

(*Entrent le* ROI ÉDOUARD, *la* REINE, KENT, LANCASTRE, MORTIMER, *le jeune*, WARWICK, PEMBROKE, *et des* SUIVANTS.)

LE ROI. — Le vent est favorable. Où reste-t-il si longtemps ? Je crains qu'il ne lui soit arrivé malheur sur les flots.

LA REINE. — Voyez, Lancastre, dans quel état d'exaltation se trouve le roi. Sa pensée ne se détache pas de son mignon.

LANCASTRE. — Mylord !

LE ROI. — Eh bien ! Quelles nouvelles. Gaveston est-il arrivé ?

MORTIMER, le jeune. — Toujours ce Gaveston ! Rien que Gaveston. A quoi Votre Grâce veut-elle en venir ? Vous avez à songer à des matières d'une bien autre importance. Le roi de France vient d'envahir la Normandie...

LE ROI. — Une bagatelle ! Nous l'en expulserons quand il nous plaira. Mais dis-moi, Mortimer, quelle devise as-tu adoptée à l'occasion de l'entrée triomphale qui se prépare ?

MORTIMER, le jeune, — Peuh ! Une devise tout intime, Mylord, qui ne vaut pas la peine d'en parler.

LE ROI. — Dis-la moi tout de même, je t'en prie.

MORTIMER, le jeune. — Puisque vous le désirez, la voici : Un cèdre majestueux et luxuriant dont les branches faîtières servent de perchoir aux aigles. Mais le long de l'écorce grimpe en se traînant un scorpion qui finit par se jucher sur la plus haute branche de toutes. La devise : *Æque tandem.*

LE ROI. — Et la vôtre, mylord de Lancastre ?

LANCASTRE. — Mylord, la mienne est plus obscure que celle de Mortimer. Pline rapporte l'existence d'un poisson volant que détestent mortellement tous les autres poissons. Poursuivi par leur banc, et sur le point d'être saisi, il s'enlève dans les airs. Mais à peine émerge-t-il des vagues, qu'un

oiseau de mer le happe. C'est ce poisson que porte mon écu, avec cette légende : *Undique mors est.*

LE ROI. — Orgueilleux Mortimer, discourtois Lancastre. Est-ce là l'amour que vous portez à votre souverain ? Sont-ce là les fruits que devaient produire les fleurs si radieusess de notre réconciliation ? Comment pouvez-vous vous livrer à des démonstrations d'amitié en paroles, et distiller sournoisement dans vos armoiries la fielleuse rancune de vos âmes ? Comment qualifierez-vous ceci, sinon de libelle à l'adresse de mon frère le comte de Cornouailles !

LA REINE. — Cher époux, ne vous irritez pas; tous ici vous respectent et vous aiment.

LE ROI. — Ils ne m'aiment pas ceux qui haïssent mon Gaveston. Je suis ce cèdre, sur votre écusson, Mortimer. Ne me secouez pas trop fortement ! Et vous, les aigles, il n'est point d'altitude si vertigineuse dans l'éther où mes faucons ne puissent vous rejoindre pour vous ramener captifs sur le sol. Et ce scorpion criera : *Æque tandem !* à la barbe du plus superbe pair de la Bretagne. Et bien que vous le compariez encore à un poisson volant et le menaciez de mort quoi qu'il fasse, s'il s'avise de descendre, tout comme s'il aspire à monter, ce n'est pas le plus redoutable monstre de l'océan ni la plus féroce harpie des airs qui parviendra à l'avaler, je vous le jure !

MORTIMER, le jeune. — S'il se passionne tellement pour lui en son

absence, à quelles extravagances se livrera-t-il lorsque le favori sera présent?

LANCASTRE. — Attendons-nous à tout. Voici déjà Sa Seigneurie.

(*Entre* GAVESTON.)

LE ROI. — Mon Gaveston! sois le bienvenu à Tynmouth! Dans les bras de ton ami! Ton absence me consumait comme une fièvre maligne. Pendant que la désirable Danaé était enfermée dans la tour d'airain, ses soupirants haletaient encore plus éperdument après elle; tel fut mon sort durant ton exil. Mais te voilà! Et ta vue m'est plus balsamique que me fut cruel le supplice de ton départ...

GAVESTON. — Doux seigneur et roi, vos paroles me navrent si délicieusement qu'il me reste à peine la force de vous répondre. L'humble berger exposé aux persécutions et aux tortures du vieil hiver ne voit pas s'avancer avec plus de félicité le jeune printemps radieux et cordial, que je n'exulte à l'apparition de Votre Majesté.

LE ROI. — Aucun de vous ne saluera-t-il mon Gaveston!

LANCASTRE. — Le saluer! Volontiers. — La bienvenue, Lord chambellan.

MORTIMER, le jeune. — La bienvenue au bon comte de Cornouailles.

WARWICK. — La bienvenue au Lord gouverneur de l'île de Man.

PEMBROKE. — La bienvenue au Secrétaire général!

KENT. — Frère, vous les entendez?

LE ROI. — Ces comtes et barons me braveront-ils toujours ainsi !

GAVESTON. — Mylord, je ne supporterai pas ces sarcasmes.

LA REINE (*à part.*) — Ah ! pauvre moi ! C'en est fait de mon rêve de félicité, si ceux-ci recommencent leurs querelles.

LE ROI. — Gaveston ! Fais-leur rentrer leurs injures dans la gorge ! Je serai ta caution !

GAVESTON. — O vous, seigneurs balourds et grossiers, qui vous enorgueillissez de votre naissance; hâtez-vous de quitter cette cour trop délicate pour vos instincts sauvages. Retournez dans vos tanières enfumées et disputez à des rustres à peine plus vulgaires que leurs maîtres, les lourdes viandes, régal des carnassiers. Là-bas vous serez mieux à votre place et dans votre rôle qu'ici où vous vous épuisez en rages impuissantes contre Gaveston, dont les pensées altières dédaignent s'abaisser jusqu'à vous.

LANCASTRE. — Mais tes dédains ne m'empêchent pas de t'atteindre. (*Il tire l'épée et menace de frapper* GAVESTON.)

LE ROI. — Trahison ! Trahison ! Où est le traître ?

PEMBROKE. — Ici ! Ici ! (*Désignant* GAVESTON.)

LE ROI. — De grâce, qui m'aime entraîne Gaveston; ils me le tueront !

GAVESTON (*l'épée à la main, attaque* LANCASTRE.) — Ta vie pour expier cette infâme trahison!

MORTIMER (*le fer au poing*). — Ta vie plutôt, vilain, à moins que je ne manque mon but. (*Il blesse* GAVESTON.)

LA REINE. — Ah, trop irascible Mortimer, qu'as-tu fait?

MORTIMER. — Rien dont je ne suis prêt à répondre. Que ne l'ai-je pas expédié!

(*Exit* GAVESTON *avec des* SUIVANTS.)

LE ROI. — C'en est trop. Ah tous, tous vous expierez rudement cet attentat régicide. Hors de ma vue! N'approchez plus de la cour!

MORTIMER. — Je ne tolérerai pas qu'on me chasse de la cour pour un Gaveston.

LANCASTRE. — Nous le traînerons par les oreilles jusqu'au billot.

LE ROI. — Gardez bien vos propres têtes ; je réponds de la sienne.

WARWICK. — Gardez bien votre propre couronne, si vous le patronnez ainsi.

KENT. — Warwick, ces paroles sont indignes de vos années!

LE ROI. — Tous conspirent donc contre moi! Mais, sur ma vie, je foulerai à mes pieds ces têtes rebelles qui se flattaient de me faire courber

la mienne. Viens, Edmond, et gagnons la campagne pour y lever des troupes. La guerre seule abattra l'orgueil de ces barons.

(*Exeunt le* ROI, *la* REINE *et* KENT.)

WARWICK. — Courons nous retrancher dans nos châteaux, à l'abri de la colère royale.

MORTIMER. — Puisse-t-il crever de fureur!

LANCASTRE. — Cousin, ce serait peine perdue que de débattre quoi que ce soit avec lui en ce moment. Il se flatte de nous soumettre par la force des armes. Prenons les devants et unissons-nous pour faire condamner ce Gaveston à mort.

MORTIMER. — Par le ciel, cet abject coquin ne verra pas un jour de plus.

WARWICK. — Je boirai son sang ou je mourrai de soif.

PEMBROKE. — Et Pembroke fait le même serment.

LANCASTRE. — Et Lancastre aussi. Envoyons sur le champ nos hérauts pour défier le roi et engageons le peuple à le déposer.

(*Entre un* MESSAGER.)

MORTIMER. — Des lettres! D'où cela?

LE MESSAGER. — D'Écosse, Mylord.

(*Il tend les lettres à* MORTIMER.)

LANCASTRE. — Eh bien, cousin, quelles nouvelles de nos amis ?

MORTIMER. — Mon oncle est prisonnier des Écossais.

LANCASTRE. — Nous paierons sa rançon, mon homme. Sois rassuré.

MORTIMER. — Ils portent sa rançon à cinq mille livres. Il a été fait prisonnier en combattant pour le roi. C'est donc à celui-ci de le racheter. Je verrai le roi.

LANCASTRE. — Rien de plus légitime. Je t'accompagne.

WARWICK. — Entre-temps mylord de Pembroke et moi nous nous rendrons à Newcastle pour rassembler des hommes.

MORTIMER. — En route, alors. Nous vous rejoindrons.

LANCASTRE. — Agissez résolûment mais en taisant encore notre projet.

WARWICK. — Reposez-vous sur moi.

(*Exit avec* PEMBROKE).

MORTIMER. — Cousin, s'il refuse de payer la rançon de Mortimer, je ferai éclater à ses oreilles un tonnerre comme jamais roi n'en aura encore entendu.

LANCASTRE. — A merveille. Et je jouerai ma partie dans ce concert. — Holà, quelqu'un ! (*Entre un* GARDE.)

MORTIMER. — Par exemple, voilà des gardes bien efficaces !

LANCASTRE. — Allons, conduis-nous.

LE GARDE. — Où Vos Seigneuries désirent-elles se rendre ?

MORTIMER. — Où cela, sinon chez le roi ?

LE GARDE. — Sa Majesté veut être seule.

LANCASTRE. — Ne lui en déplaise, nous avons à lui parler.

LE GARDE. — Vous n'entrerez pas, Mylord.

MORTIMER. — C'est ce que nous allons voir.

(*Les deux seigneurs bousculent le garde. — La scène change.*)

L'Intérieur du château de Tynmouth.

(*Entrent le* ROI ÉDOUARD *et* KENT.)

LE ROI. — Alerte ! Qui cause ce tapage ? Qui vive ? Comment ?... Vous !

(*Entrent* MORTIMER *et* LANCASTRE. *Le* ROI *veut se retirer.*)

MORTIMER. — Non, demeurez, Mylord ; je vous apporte de graves nouvelles : mon oncle a été fait prisonnier par les Écossais.

LE ROI. — Payez sa rançon.

LANCASTRE. — Mais c'est dans vos guerres qu'il a été pris ; c'est donc à vous de payer sa rançon.

MORTIMER. — Et vous vous exécuterez, ou sinon. .

KENT. — Quoi, Mortimer ! Des menaces au roi !

LE ROI. — Rassurez-vous... Je vous ferai remettre le sceau royal avec lequel il vous sera permis de faire la collecte à travers tout le royaume.

LANCASTRE. — C'est sans doute votre mignon Gaveston qui vous a instigué.

MORTIMER. — Mylord, la famille des Mortimer n'est pas encore assez dénuée pour consentir à cette humiliation. Apprenez même qu'elle retirerait de la vente de ses domaines de quoi lever une armée capable de vous causer quelque ennui, Sire ! Nous ne mendions jamais et nous ne recourons qu'à ces prières-ci. (*Il porte la main à l'épée.*)

LE ROI. — Quoi, serai-je toujours hanté par ces furieux?

MORTIMER. — Tout beau. A présent que vous êtes seul, je vous dirai toute ma pensée.

LANCASTRE. — Vous m'entendrez aussi. Puis, Mylord, nous prendrons congé pour toujours.

MORTIMER. — Les triomphes, les masques, les spectacles obscènes, les cadeaux extravagants que vous avez prodigués à Gaveston ont épuisé votre trésor et tari l'affection de votre peuple. Les communes pressurées, murmurent et crient famine.

LANCASTRE. — La révolte gronde. Attendez-vous à être détrôné. Vos garnisons sont honteusement chassées de France et décimées par les armes et la faim ; elles agonisent aux portes de vos forteresses démantelées. Le féroce O'Neil, a la tête de ses bandes de rustres irlandais, se vautre sans être inquiété sur les fertiles contrées de l'Angleterre. Les Ecossais s'avancent en conquérants jusque sous les murs d'York et emportent un riche butin sans rencontrer de résistance.

MORTIMER. — Le Danois farouche terrorise les mers anglaises tandis que tes navires dorment, dégréés, dans tes ports.

LANCASTRE. — Quel prince étranger t'envoie des ambassades ?

MORTIMER. — Qui t'aime, à part un essaim de flatteurs ?

LANCASTRE. — Ta gracieuse reine, la sœur unique du roi de France, se plaint de ton abandon.

MORTIMER. — Ta cour est déserte ; privée de ceux qui proclament la gloire d'un roi devant l'univers, je veux parler de ces pairs, que tu aurais dû chérir tendrement ; des libelles courent dans les rues contre toi ; des ballades et des complaintes prédisent ta chute...

LANCASTRE. — Les riverains des frontières du nord, au spectacle de leurs maisons incendiées, de leurs femmes et de leurs enfants égorgés, errent comme des spectres en maudissant ton nom et celui de Gaveston.

MORTIMER. — Quand t'es-tu montré sur le champ de la guerre, devant

ta bannière déployée? Une seule fois. Mais tes soldats s'avançaient comme des baladins, parés de justaucorps pimpants au lieu d'armures; et toi-même, plus doré qu'une châsse, tu chevauchais, souriant à tes semblables, inclinant et balançant le cimier de ton casque constellé de pierreries et auquel des rubans de femmes flottaient comme des enseignes.

LANCASTRE. — Ce qui fournit aux Ecossais railleurs l'occasion de rimer des ballades satiriques pour la plus grande confusion de l'Angleterre.

MORTIMER. — Wigmore, Wigmore se lèvera comme un seul homme pour remettre mon oncle en liberté.

LANCASTRE. — Et si ces braves se font tuer, les éclairs de nos épées attireront de nouvelles légions à notre suite! Vous reste-t-il du cœur, Sire? Il sera temps de le montrer. Quant à nous, vous ne nous reverrez plus devant vous, que sous les plis de nos étendards de guerre!

(*Exeunt* LANCASTRE *et* MORTIMER.)

LE ROI. — La rage me suffoque. Mon cœur va éclater! Combien de fois n'ai-je pas été harcelé ainsi par ces barons, sans oser me venger, intimidé par leur jactance! Mais les coassements de ces cochets continueront-ils à alarmer le lion? Edouard, déploie tes griffes et que leur sang abreuve ta furie. Ah je me sens devenir cruel et tyrannique! Qu'ils ne s'en prennent qu'à eux-mêmes de ma métamorphose. C'est eux qui l'auront voulu. Ils le regretteront trop tard.

KENT. — Mylord, je prévois que votre amour pour Gaveston causera la

ruine du royaume et la vôtre. Comment feras-tu face au soulèvement de tous tes vassaux? Crois-moi, mieux vaudrait éloigner le comte de Cornouailles...

LE ROI. — Es-tu un ennemi de mon Gaveston?

KENT. — Oui, et je me repens même de l'avoir soutenu si longtemps.

LE ROI. — Va-t'en, traître! Ligue-toi avec Mortimer.

KENT. — Certes, plutôt qu'avec Gaveston.

LE ROI. — Retire-toi de mes yeux! Ta présence m'est odieuse.

KENT. — Comment s'étonner du mépris en lequel tu tiens tes meilleurs conseillers, si moi, ton propre frère, je suis rebuté ainsi.

LE ROI. — Va-t'en. (*Exit* KENT.)
Pauvre Gaveston! Qui n'a plus d'autre ami que moi! Qu'ils fassent ce qu'ils voudront! Nous vivrons à deux ici à Tynmouth, oublieux du reste de la terre et narguant derrière ces murailles l'assaut de tous ces barbares! Ah! la voici, la détestable cause de ces rébellions.

(*Entrent* ISABELLE, *la* NIÈCE DU ROI, *deux* DAMES, GAVESTON, BALDOCK *et* SPENSER, *le jeune*.)

LA REINE. — Mylord, il paraît que les comtes se sont révoltés.

LE ROI. — Oui, et il me paraît aussi que vous les appuyez.

LA REINE. — Ainsi vous me soupçonnez toujours sans motif.

LA NIÈCE. — Cher oncle, parlez donc plus affectueusement à la reine.

GAVESTON (*à part, au* ROI). — Mylord, il convient de dissimuler vos sentiments. Soyez aimable avec elle.

LE ROI. — Pardonne-moi, chère. Je m'oubliais.

LA REINE. — Et le pardon ne coûte aucun effort à Isabelle.

LE ROI. — Le jeune Mortimer a poussé l'audace jusqu'à me menacer de la guerre civile.

GAVESTON. — Pourquoi ne pas l'enfermer à la Tour?

LE ROI. — Je n'ose. Le peuple l'affectionne.

GAVESTON. — En ce cas, nous nous en débarrasserons secrètement.

LE ROI. — Ah pourquoi Lancastre et lui ne se sont-ils pas portés des santés en vidant des coupes empoisonnées! Mais ne nous occupons plus d'eux. Dites-moi quels sont ces jeunes gens?

LA NIÈCE. — Tous deux étaient attachés au service de feu mon père. Plairait-il à votre grâce de les adopter à son tour?

LE ROI. — Approche, toi. Où es-tu né et quels sont tes titres?

BALDOCK. — Je me nomme Baldock, j'ai conquis mes titres à Oxford et non dans les joutes chevaleresques...

LE ROI. — Tu ne m'en conviens que mieux, Baldock. Je t'attache à ma personne et me charge désormais de toi.

BALDOCK. — Je remercie humblement Votre Majesté.

LE ROI. — Et l'autre. Le connais-tu, Gaveston?

GAVESTON. — Oui, Mylord; il s'appelle Spenser; il est de bonne maison. Faites-moi le plaisir de le retenir aussi auprès de vous; jamais vous ne rencontrerez suivant plus dévoué et plus fidèle.

LE ROI. — C'est entendu, Spenser, reste avec moi pour l'amour de lui. D'ici peu j'espère te conférer une dignité plus grande.

SPENSER. — Je ne souhaite pas de plus nobles titres que la faveur de Votre Majesté.

LE ROI. — Cousine, nous célébrerons votre mariage aujourd'hui. — Vois, Gaveston, à quel point je t'aime, pour te marier à notre nièce, l'unique héritière du duc de Gloucester décédé.

GAVESTON. — Voilà encore qui en fera crever beaucoup de jalousie. Mais je m'inquiète aussi peu de leur haine que de leur amour.

LE ROI. — Et ce ne sont point ces mauvaises têtes de barons qui m'imposeront leur loi. Celui qu'il m'a plu de distinguer, je l'élèverai

au-dessus de tous. Viens, hâtons-nous de consommer votre hymen ; et réduisons ensuite ces rebelles à l'obéissance.

(*Exeunt.*)

Près du château de Tynmouth.

(*Entrent* KENT, LANCASTRE, MORTIMER, *le jeune*, WARWICK, PEMBROKE *et d'autres.*)

KENT. — Mylords, par amour pour notre patrie je viens me joindre à vous, j'abandonne le roi, et je serai le premier à risquer ma vie pour le triomphe de votre cause et le bien du royaume.

LANCASTRE. — Je crains que vous n'ayez été envoyé ici pour nous espionner en nous leurrant d'un semblant d'amitié.

WARWICK. — Le roi est votre frère. C'est pourquoi nous sommes en droit de supposer le pire et de douter de votre sympathie pour notre cause.

KENT. — Mon honneur vous est garant de ma sincérité. Si cela ne vous suffit pas, adieu, Mylords.

MORTIMER. — Reste, Edmond. Jamais Plantagenet n'a trahi sa parole. C'est pourquoi nous nous fierons à toi.

PEMBROKE. — Mais pourquoi l'as-tu quitté présicément aujourd'hui?

KENT. — J'ai confié mes raisons au comte de Lancastre.

LANCASTRE. — Et cela suffit. A présent, Mylords, apprenez que Gaveston est arrivé secrètement ici à Tynmouth où avec le roi il se livre aux pires saturnales. Escaladons les murailles avec une poignée d'hommes et surprenons-les à l'improviste.

MORTIMER. — Je donnerai l'assaut.

WARWICK. — Et je te suivrai.

MORTIMER. — Cette oriflamme déchiquetée, ces glorieux haillons, héritage de nos ancêtres, qui balayèrent les rives maudites de la mer Morte, d'où nous rapportâmes le nom de Mortimer, je la planterai comme le feu du ciel sur les murailles de ce nouveau château de Sodome! — Tambours, battez l'alarme, arrachons-les à leurs stupres, et proclamons la chute de Gaveston.

LANCASTRE. — Que nul ne touche à la personne du roi, mais n'épargnons ni Gaveston ni ses amis.

(*Exeunt*.)

Dans le château de Tynmouth.

(*Entrent le* ROI *et* SPENSER, *le jeune*.)

LE ROI. — Oh! dis-moi, Spenser, où est Gaveston?

SPENSER. — Je crains qu'il soit tué, mon gracieux maître.

LE ROI. — Non, le voici. A présent qu'ils fassent un aussi grand carnage qu'ils voudront !

(*Entrent la* REINE ISABELLE, *la* NIÈCE DU ROI, GAVESTON *et quelques* GENTILSHOMMES.)

Fuyez, fuyez, Mylords ! Les barons sont maîtres de la place. Vite, mettez une chaloupe à la mer et cinglez vers Scarborough. Spenser et moi, nous prendrons la route de terre.

GAVESTON. — Ah ! demeurez, Mylord. Ils n'oseront s'en prendre à vous.

LE ROI. — Non, je ne m'y fierai pas. Gaveston, hâte-toi de fuir !

GAVESTON. — Adieu, Mylord.

LE ROI. — Adieu, Madame.

LA NIÈCE DU ROI. — Adieu, cher oncle, jusqu'à notre prochaine rencontre.

LE ROI. — Adieu, mon aimé Gaveston ; et adieu ma nièce.

LA REINE. — Et pas un mot d'adieu pour ta pauvre Isabelle, ta reine ?

LE ROI. — Oui, oui, pour l'amour de Mortimer, ton amant.

LA REINE. — Le ciel m'est témoin que je n'aimai nul autre que vous !

(*Exeunt tous, excepté la* REINE.)

Ainsi il s'arrache à mes étreintes ! Pourquoi mes bras ne s'étendent-ils pas jusqu'aux extrémités de cette île. Ils pourraient alors le relancer partout

et le ramener sur mon cœur ! Ah si les larmes qui ruissellent de mes yeux avaient la vertu d'amollir son cœur de pierre, pour que, réunis, plus rien ne vînt nous séparer !

(*Entrent* LANCASTRE, WARWICK, MORTIMER, *le jeune et d'autres. — Des fanfares sonnent au dehors.*)

LANCASTRE. — Je me demande par où il a pu s'échapper.

MORTIMER. — Qui retrouvons-nous ici ! La reine !

LA REINE. — Oui, Mortimer, la misérable reine, dont les soupirs contenus ont incendié le cœur endolori et dont le corps est voué à un abandon éternel. Ces mains se sont épuisées à vouloir détacher mon époux de Gaveston, du misérable Gaveston ! Vains efforts ! J'ai beau lui parler avec douceur, il se détourne pour sourire à son mignon.

MORTIMER. — Trêve de lamentations... Dites-nous plutôt où est le roi ?

LA REINE. — Pourquoi le roi ? Est-ce à lui que vous vous en prendrez ?

LANCASTRE. — Non, Madame ; mais à ce maudit Gaveston. Loin de Lancastre la pensée de faire violence à son souverain. Nous nous bornerons à débarrasser le pays de cette vermine ! Dites-nous où elle se cache, pour que nous l'écrasions...

LA REINE. — Gaveston s'est rendu par eau à Scarborough. Si vous vous hâtez, vous le rattraperez encore. Le roi l'a abandonné et son escorte est faible.

WARWICK. — Ne perdons point de temps, mon bon Lancastre. En route !

MORTIMER. — Comment se fait-il que le roi et lui se soient séparés ?

LA REINE. — Pour que vos forces se divisent aussi et qu'avec les troupes qu'il rassemble en ce moment il puisse vous battre les uns après les autres. Vous voilà prévenus.

MORTIMER. — Justement une hourque flamande est amarrée au pied du château. Rendons-nous à bord et levons prestement l'ancre.

LANCASTRE. — Le même vent qui le pousse vers Scarborough enflera notre voile. Allons à bord. Nous n'en aurons que pour une heure de navigation.

MORTIMER. — Demeurez-vous dans ce château, Madame ?

LA REINE. — Non, Mortimer, je me rendrai auprès de mon seigneur, le roi.

MORTIMER. — Un bon conseil. Embarquez-vous plutôt avec nous pour Scarborough.

LA REINE. — Vous savez combien le roi est soupçonneux. S'il apprend seulement que je vous ai parlé il doutera de ma vertu. Laissez-moi donc, gentil Mortimer.

MORTIMER. — Madame, le temps presse trop pour que j'insiste. Mais vous apprendrez à vous reposer sur moi.

(*Exeunt tous, excepté la* REINE.)

LA REINE. — Non seulement je me reposerais sur toi, gentil Mortimer, mais je passerais toute ma vie avec toi. En vain j'ai demandé de l'amour à Édouard, il n'a de caresses et de regards que pour ce Gaveston! Toutefois, je veux lui adresser une suprême prière. S'il me rebute et demeure inflexible, je passerai en France avec mon fils et je raconterai au roi mon frère comment Gaveston m'a volé l'amour de mon époux. Mais j'espère encore en la fin de mes tortures. Un pressentiment m'avertit qu'aujourd'hui même, jour béni, mon spoliateur sera massacré.

Un coin de campagne.

(*Entre* GAVESTON, *fuyant, essoufflé.*)

GAVESTON. — Oui dà, mes beaux sires, j'ai pu m'échapper à vos pattes. Je me moque bien de vos imprécations, de vos flèches et de votre poursuite enragée.

Et quoique loin des regards du roi Edouard, Pierre de Gaveston respire encore et il respire dans l'espoir de revoir bientôt son bien-aimé seigneur et maître contre lequel se sont ligués tous ces sauvages.

(*Entrent* WARWICK, LANCASTRE, PEMBROKE, MORTIMER, *le jeune, des* SOLDATS, JAMES *et d'autres* SUIVANTS *de* PEMBROKE.)

WARWICK. — Sus au traître, soldats ! Haro sur lui ! Désarmez-le.

MORTIMER. — Exécrable perturbateur de la paix de ce pays; corrupteur de ton roi ; brandon de toutes ces discordes ; vil parasite, rends-toi ! Et si je ne craignais d'entacher mon honneur et ma probité de soldat, je t'aurais déjà passé au fil de mon épée et baigné dans ton sang.

LANCASTRE. — Monstre parmi les hommes ! Toi, qui semblable à la catin grecque arma et entraîna dans des guerres sanglantes tant de vaillants chevaliers, ne te flatte pas de rencontrer un autre sort que le trépas ! Le roi Edouard n'est plus ici pour te couvrir de sa poitrine !

WARWICK. — Lancastre, pourquoi parler à cet esclave ? Allez, soldats, emmenez-le ; car, par cette épée, nous abattrons sa tête ! — Gaveston, ta cause est jugée depuis longtemps et nous n'attendions que l'occasion d'exécuter la sentence. C'est tout le pays qui te juge et te condamne. C'est par lui que tu vas périr. Allons, qu'on le pende !

GAVESTON. — Mylord !

WARWICK. — Soldats, une corde et dépêchons. Halte, pourtant ! — Le roi t'ayant honoré de sa faveur, par égard pour lui et quoi qu'il ait bien mal placé ses complaisances, nous t'épargnerons la hart et nous nous contenterons de te trancher la tête.

GAVESTON. — Je vous remercie tous, Mylords; mais la corde, le glaive, c'est tout un qui s'appelle la mort... (*Entre* ARUNDEL.)

LANCASTRE. — Eh bien, mylord d'Arundel?

ARUNDEL. — Mylords, le roi Edouard vous salue tous par ma bouche.

WARWICK. — Arundel, dis-nous ta mission?

ARUNDEL. — Ayant entendu que vous aviez pris Gaveston, le roi vous supplie par ma bouche de lui permettre de voir une dernière fois son favori avant que celui-ci ne soit tué, — car, m'a-t-il prié d'ajouter, il sait bien que vous mettrez le prisonnier à mort. Si vous vous rendez au désir du roi, Sa Majesté tiendra compte de votre complaisance.

WARWICK. — Eh bien, que décidons-nous?

GAVESTON. — O mon royal Edouard! Ton nom suffit pour ranimer Gaveston.

WARWICK. — Non, ceci n'est pas de jeu, Arundel. Nous voudrions obliger le roi de n'importe quelle autre façon, mais il nous pardonnera de ne pas lui avoir donné satisfaction sur ce point. Soldats, faites votre devoir.

GAVESTON. — Quoi, mylord de Warwick, craignez-vous que ce court délai vous frustre de votre vengeance et me rende quelque espoir de salut? Je le sais, Mylords, il vous faut absolument ma vie. Soit, prenez-la, elle est à vous! Mais du moins accordez cette dernière consolation au roi Edouard!

MORTIMER. — Est-ce toi qui nous dira ce qu'il nous faut accorder? —

Soldats, au large! — Voici comment nous serons agréables au roi Arundel, tu lui porteras sa tête. Qu'il l'arrose de larmes car c'est tout ce qu'il recevra encore de son Gaveston, sa tête ou son tronc inanimé.

ARUNDEL. — Mylords, je vous réitère la requête du roi. Il vous jure sur sa couronne de n'avoir qu'un dernier entretien avec lui et de vous le renvoyer ensuite.

WARWICK. — Quand cela, le sais-tu? Non, Arundel, nous sommes convaincus que celui qui compromet à ce point l'intérêt de son royaume et pousse ses pairs à ces violentes extrémités, s'il était réuni un seul moment à ce Gaveston, violerait les serments les plus sacrés pour ne plus se séparer de lui!

ARUNDEL. — Eh bien, si la parole du roi ne vous suffit pas, moi-même resterai ici en otage jusqu'à son retour.

MORTIMER. — C'est généreux à toi de te porter caution pour ce drôle. Mais précisément, parce que nous estimons ton caractère et que nous te tenons pour un gentilhomme accompli, nous ne pouvons tolérer qu'un honnête homme s'engage pour un voleur.

GAVESTON. — Mortimer, que veux-tu dire? Ah c'est lâche cela.

MORTIMER. — Tais-toi, vil laquais! larron de l'honneur d'un roi! Adresse-toi aux ruffians de ta trempe.

PEMBROKE. — Mylord Mortimer, et vous tous, Mylords, écoutez-moi.

Par égard pour le vœu de notre seigneur et puisqu'il souhaite si vivement de voir Gaveston avant sa mort, sur mon honneur j'entreprendrai de conduire le drôle auprès du roi et de vous le ramener, à condition que vous, mylord d'Arundel, m'accompagniez...

WARWICK. — Pembroke, que vas-tu faire? Causer encore une plus grande effusion de sang? Cela valait bien la peine de le capturer, si c'est pour le relâcher aussitôt et lui permettre de se venger de nous.

PEMBROKE. — Mylords, faites-en à votre guise; mais je vous le répète, si vous confiez le prisonnier à Pembroke, je vous jure de le ramener ici.

ARUNDEL. — Mylord de Lancastre, que dites-vous?

LANCASTRE. — Eh bien, je dis de le laisser aller avec Pembroke.

PEMBROKE. — Et vous, lord Mortimer?

MORTIMER. — Votre avis, mylord de Warwick?

WARWICK. — Faites comme vous voudrez. Moi je sais bien comment tout cela finira.

PEMBROKE. — Allons, livrez-moi notre homme.

GAVESTON. — O mon doux souverain, malgré tout il me sera encore donné de te voir avant de mourir!

WARWICK (*à part*). — Heu, heu! Rien n'est moins certain; du moins si ma tactique et mes projets l'emportent.

MORTIMER. — Mylord de Pembroke, nous le remettons donc en vos mains ; vous nous en répondez sur votre honneur. Allons, houste, qu'on détale !

(*Exeunt tous, excepté* PEMBROKE, ARUNDEL, GAVESTON, JAMES *et autres* SUIVANTS *de* PEMBROKE.)

PEMBROKE. — Mylord, vous viendrez avec moi. Ma maison n'est pas loin d'ici ; un peu à l'écart de la route. Mais nos hommes poursuivront leur chemin. Nous qui avons donné de jolies caméristes à nos femmes, nous ne pouvons décemment passer ainsi dans leur voisinage sans éprouver la fraîcheur de leurs lèvres...

ARUNDEL. — Voilà qui s'appelle parler d'or, mylord de Pembroke. J'accepte volontiers votre hospitalité.

PEMBROKE. — A la bonne heure. Holà, James ; je te confie la garde de Gaveston ; sois son geôlier cette nuit. Demain matin nous te relèverons de ta garde. En route !

GAVESTON. — Infortuné Gaveston ! Où te conduit ton destin à présent ?

(*Exit avec* JAMES *et les autres* GENS *de* PEMBROKE.)

UN ÉCUYER. — Mylord, nous serons bientôt arrivés à Cobham.

(*Exeunt.*)

Un autre coin de la campagne.

(*Entrent* GAVESTON, *habillé de deuil*; JAMES *et d'autres* SUIVANTS *de* PEMBROKE.)

GAVESTON. — O traître Warwick, te jouer ainsi de l'honneur d'un ami !

JAMES. — Je crois que c'est à votre vie qu'ils en ont !

GAVESTON. — Quoi ! tomber désarmé et chargé d'entraves ! Ce jour sera donc le période culminant de ma vie ! Que n'es-tu là, foyer de toutes mes bénédictions ! Si vous êtes des hommes, faisons diligence pour arriver jusqu'au roi...

(*Entrent* WARWICK *et des* SOLDATS.)

WARWICK. — Hohé, vous, les hommes de mylord de Pembroke. Inutile de résister. Il me faut ce Gaveston !

JAMES. — Votre Seigneurie fait injure à son propre caractère en trahissant ainsi notre maître, votre noble ami.

WARWICK. — Laisse, James; je sers la cause de mon pays. Allons, saisissez le misérable. Soldats, en avant ! Nous expédierons la besogne. — Saluez votre maître de ma part, l'ami, et dites lui que j'ai fait de mon mieux. Il le fallait ! — Viens, toi, le moment est venu. C'est ton ombre qui s'entretiendra avec le roi Edouard.

GAVESTON. — O comte félon, ne verrai-je pas le roi?

WARWICK. — Le roi des cieux, peut-être ; mais quant au roi d'Angleterre, jamais! Arrive!

(*Exeunt* WARWICK *et les* SOLDATS *qui entraînent* GAVESTON.)

JAMES. — Allons, camarades, il ne nous avancerait guère de lutter. Hâtons-nous de rapporter ce qui s'est passé à notre maître.

(*Exeunt.*)

Un site dans le comté d'York.

(*Entrent le* ROI EDOUARD, SPENSER, *le jeune*, BALDOCK, *des* SEIGNEURS *du parti royal et des* SOLDATS *avec tambours et fifres.*)

LE ROI EDOUARD. — Il me tarde de recevoir une réponse des barons au sujet de mon ami, de mon bien-aimé Gaveston. Ah Spenser, toutes les richesses de mon royaume ne suffiraient à le racheter! Hélas, il est marqué pour la mort. Je ne connais que trop la férocité du jeune Mortimer ; je sais combien Warwick est dur et Lancastre inexorable!... Quelque chose me dit que je ne reverrai jamais mon aimable Pierre de Gaveston! Ces barons cruels ne le frapperont que pour mieux atteindre leur roi. Or, sa vie m'est plus chère que la mienne!

SPENSER. — Si j'étais le roi Edouard, souverain d'Angleterre, fils de l'aimable Eléonore d'Espagne, descendant du grand Edouard Longshank, je ne subirais pas ces affronts et ces attentats, j'empêcherais bien ces barons de me braver dans mon propre royaume et jusque dans mon palais? Mylord, pardonnez-moi ce discours. Mais si vous aviez hérité de la grandeur d'âme de votre père, si vous étiez jaloux de l'honneur de votre nom, vous ne souffririez pas que Votre Majesté fût bafouée ainsi par votre noblesse. Abattez leurs têtes, Sire, et qu'elles prèchent la révolte du haut des créneaux de la Tour sur lesquels vous les planterez. Leur mort serve d'exemple et apprenne à ceux qui seraient tentés de les imiter ce qu'il en coûte de désobéir à leur roi.

LE ROI. — Tu as raison, mon gentil Spenser, nous avons été trop doux et trop clément, et s'ils ne me rendent pas mon Gaveston, je ferai une hécatombe de ces barbares; ils serviront d'escorte sanglante à mon aimé.

BALDOCK. — A la bonne heure. Cette fière résolution sied à Votre Majesté. Montrez-leur bien que vous n'êtes plus un écolier que l'on menace des verges et de la férule.

(*Entre* SPENSER, *l'aîné*, *armé d'une masse d'armes*, *accompagné de* SOLDATS.)

SPENSER, l'aîné. — Longue vie à mon souverain, le noble Edouard; triomphant dans la paix, fortuné à la guerre!

LE ROI. — Sois le bienvenu, vieillard! Accours-tu pour nous servir? Dis alors à ton prince qui tu es et d'où tu viens?

SPENSER, le vieux. — Avec une bande d'archers et de piquiers, de porte-haches et de porte-targettes, en tout quatre cents, ayant juré de défendre la cause du roi Edouard, je me rends auprès de Votre Majesté, moi, Spenser, le père de Hugues Spenser, ici présent, — attaché éternellement à Votre Grâce pour la faveur témoignée à toute notre race, en sa personne.

LE ROI. — Ton père, Spenser?

SPENSER, le jeune. — Oui, mon père, et pour peu que Votre Grâce le désire, prêt à jeter sa vie à vos pieds en échange de toutes les bontés répandues sur son fils.

LE ROI. — Je le répète, sois dix mille fois le bienvenu, vieillard! Spenser, cette bonté, cet amour pour ton roi attestent la noblesse et la loyauté de ton caractère. Spenser, je te crée comte de Wiltshire. Chaque jour je t'enrichirai de ma faveur royale qui se répandra comme l'éclat du soleil sur ta personne. J'apprends que Lord Bruce a décidé de vendre ses domaines et que les Mortimer les convoitent. Eh bien, pour te donner une autre marque de ma tendresse, mes coffres te sont ouverts, tu y puiseras autant de couronnes qu'il te faudra pour acquérir les possessions de Lord Bruce. As-tu compris, Spenser, ne crains point d'enchérir. — Soldats, je vous fais largesse; soyez triplement les bienvenus!

SPENSER, le jeune. — Mylord, voici la reine!

(*Entrent la* REINE ISABELLE, *le* PRINCE EDOUARD *et* LEVUNE.)

LE ROI. — Madame, quelles nouvelles?

LA REINE. — Rien que des nouvelles mortifiantes, Mylord. Levune, que voici, notre ami fidèle et sûr, nous informe que Charles de Valois, le roi de France notre frère, s'est emparé de la Normandie, Votre Majesté ayant tardé à lui rendre hommage. Voici les lettres et voici le messager.

LE ROI. — Sois le bienvenu, Levune. — Rassure-toi, Sib, s'il n'y a pas d'autre cause de différend entre ton frère et moi, nous serons bientôt réconciliés! — Mais, la pensée de mon Gaveston me cause un bien autre souci! O cher aimé, ne me sera-t-il plus donné de te voir? — Madame, nous vous emploierons, vous et votre jeune fils, à régler cette affaire; vous vous rendrez tous deux en ambassade auprès du roi de France. — Mais toi, mon garçon, veille à te comporter bravement devant le roi et délivre-lui ton message avec toute la majesté possible...

LE PRINCE EDOUARD. — Ne confiez pas à ma tendre jeunesse des objets de plus de poids qu'elle ne pourrait supporter et soyez assuré alors, mon seigneur et mon père, que les voûtes immenses du ciel ne reposeraient pas plus fermement sur l'épaule d'Atlas, que sur la mienne la charge commise à ma garde.

LA REINE. — Ah, garçon, cette intelligence inspire à ta mère la crainte que tu ne sois pas marqué pour vivre de longs jours!

LE ROI. — Madame, notre volonté est que vous vous embarquiez promptement avec notre prince. Levune vous suivra de près. Choisissez, pour vous accompagner, les plus nobles de nos vassaux. Et que la paix vous accompagne là-bas, tandis que la guerre ravage nos foyers.

LA REINE. — O guerres impies où les sujets bravent leur roi ! Dieu puisse-t-il y mettre fin sur-le-champ ! Mylord, je prends congé de vous pour me préparer à cingler vers la France.

(*Exit avec le* PRINCE EDOUARD. — *Entre* ARUNDEL.)

LE ROI. — Quoi, lord Arundel, tu reviens seul ?

ARUNDEL. — Oui, mon bon seigneur, car Gaveston est mort.

LE ROI. — Ah les traîtres ! Ont-ils bien osé massacrer mon ami ! Dis-moi, Arundel, était-il mort avant ton arrivée ou l'ont-ils tué sous tes yeux ?

ARUNDEL. — Ni l'un ni l'autre, Sire. Quand je me présentai, ses ennemis lui faisaient une ceinture de leurs épées. Je leur délivrai mon message ; je leur demandai Gaveston, je les suppliai plutôt de me le confier en ajoutant que je m'engageais sur l'honneur à le leur ramener après l'avoir conduit auprès de Votre Majesté...

LE ROI. — Tu ne veux pas dire que les rebelles refusèrent ?...

SPENSER, le jeune. — Ah les orgueilleux scélérats !

LE ROI. — Oui, Spenser, autant de traîtres !

ARUNDEL. — D'abord ils se montrèrent inexorables. Le comte de Warwick ne voulait rien entendre; Mortimer aussi faisait la sourde oreille; les moins farouches étaient Pembroke et Lancastre. Et lorsque les plus nombreux eurent brutalement refusé même de me garder comme otage, le comte de Pembroke leur parla en ces termes raisonnables : « Mylords, par égard pour le vœu de notre souverain, sur mon honneur j'entreprendrai de conduire Gaveston auprès du roi et de le ramener ensuite jusqu'ici. »

LE ROI. — J'allais donc le revoir...

SPENSER, le jeune. — La trahison s'en sera mêlé, je présume.

ARUNDEL. — Le comte de Warwick le reprit en route. Pembroke avait poussé jusqu'à son château, croyant le prisonnier en sûreté sous la garde de ses hommes. Mais avant le retour de Pembroke, Warwick, qui s'était tenu en embuscade avec une troupe de soldats, s'empara de Gaveston et lui trancha la tête dans un fossé. Puis il retourna auprès des rebelles...

SPENSER, le jeune. — O l'inique attentat ! Quel massacre nous ferons de ces bourreaux !

LE ROI. — O, me faut-il parler... ou bien soupirer et mourir !

SPENSER, le jeune. — Mylord, confiez à nos épées le soin de vous venger de ces barons... Allons, exhortez vos troupes ! Ne permettez pas que des brigands assassinent ainsi vos amis ! Déployez votre étendard, Edouard, et sus aux traîtres ! Nous les brûlerons dans leurs tanières comme des dogues enragés !

LE ROI (*s'agenouillant*). — Par la terre, notre mère commune, par le ciel et les astres qui l'animent, par ma dextre et le glaive de mes aïeux, et par tous les prestiges attachés à ma couronne, je veux immoler à mon Gaveston autant de têtes et de vies que je possède de manoirs, de castels, de cités et de bastilles! (*Il se relève.*)

Traître Warwick! Félon Mortimer, je consens à ne plus être roi d'Angleterre si je ne traîne vos voiries mutilées dans des lacs de sang où vous pourrez étancher votre soif, et grenouiller dans la sève humaine; je veux y perdre mon royaume et mon nom si je ne trempe mon étendard royal dans ces carnages pour que la couleur sanglante en proclame à jamais, devant votre exécrable postérité, la vengeance que j'ai tirée de vous, ô les misérables, qui avez assassiné mon Gaveston! — Et à la place de ce modèle d'honneur et de fidélité, je t'adopte, je t'élis, Spenser, mon doux Spenser. Et afin de te témoigner notre amour en dépit des temps contraires et des haines rugissantes, nous te créons comte de Gloucester et Lord chambellan!

UN ÉCUYER. — Mylord, c'est un messager des barons qui demande audience à Votre Majesté.

LE ROI. — Qu'il approche.

(*Entre un* HÉRAUT *avec sa cotte d'armes.*)

LE HÉRAUT. — Longue vie au roi Edouard, légitime seigneur de l'Angleterre...

LE ROI. — Tel n'est pas le vœu, je gage, de ceux qui t'envoient ici. Tu

viens de la part de ce Mortimer et de ses complices. Jamais n'existèrent plus insignes bandits. Parle, qui t'amène?

LE HÉRAUT. — Par ma voix les barons, sous les armes, souhaitent à Votre Majesté une vie longue et prospère. De plus, ils me chargent de signifier à Votre Grâce que si vous désirez mettre fin à ce conflit, sans autre effusion de sang, il vous suffira d'éloigner de votre personne ce Spenser comme une branche empoisonnée qui contamine la vigne royale, cette vigne dont les feuilles d'or couronnent votre front souverain... Bien filialement ils engagent Votre Grâce à chérir la vraie vertu et la véritable noblesse, à rendre votre faveur et votre haute estime à des serviteurs éprouvés, à répudier cet essaim de vils et hypocrites flatteurs. A cette condition, ils sont prêts à consacrer leurs biens et leur existence au service de Votre Majesté!

SPENSER, le jeune. — Ah traîtres! Combien de temps leur orgueil nous bravera-t-il encore!

LE ROI. — Hors de ma vue! N'attends pas de réponse de moi, va-t'en! — Les rebelles qui se flattent d'imposer à leur souverain ses plaisirs, ses amours et ses favoris! — Demeure. Avant de t'éloigner, tiens, regarde comme je divorce avec Spenser. (*Il embrasse* SPENSER.)
Et à présent, va-t'en dire à tes maîtres que je m'apprête à les châtier pour l'assassinat de Gaveston. Allons, décampe! Avec le fer et le feu, Edouard marche sur tes talons!

(*Exit le* HÉRAUT.)

Mais regarde là bas, leur armée grossit à vue d'œil! — Ne leur donnons pas le temps de se compter. Courage, vous autres, mes soldats! Haut les cœurs! Et défendez les droits de votre souverain! Nous allons sur-le-champ les réduire à l'obéissance. En avant!

(*Exeunt. — Fanfares d'alarme, allées et venues de partisans respectifs du roi et des barons, escarmouches, puis un combat général. — Enfin la retraite sonne.*)

(*Rentrent le* ROI, *les deux* SPENSER, BALDOCK *et d'autres* PARTISANS *du roi.*)

LE ROI. — Pourquoi sonner la retraite? Sus aux traîtres, Mylords! Donnons-leur la poursuite! Ah! jour de vengeance où je pourrai fouiller les entrailles de nos ennemis d'un glaive plus inexorable que le bec des vautours!

SPENSER, le jeune. — Oui, le droit divin l'emporte sur ces félons. La journée est à nous.

SPENSER, le vieux. — Croyez-m'en, Seigneur, une courte trêve s'impose. Nos hommes, couverts de sueur et de poussière, ont besoin de respirer quelques instants à l'abri des rayons dévorants du soleil. Arrêtons-nous sous ces ombrages.

SPENSER, le jeune. — Alerte, voici les rebelles!

(*Entrent* MORTIMER, *le jeune*, LANCASTRE, PEMBROKE, WARWICK *et d'autres.*)

MORTIMER, le jeune. — Vois donc, Lancastre; n'est-ce pas Edouard, là-bas, entouré de ses mignons.

LANCASTRE. — Qu'il se hâte de jouir de leur compagnie; car la séparation approche...

WARWICK. — Mon épée s'impatiente dans ma main. Saint Georges pour l'Angleterre et les droits des barons!

LE ROI. — Saint Georges pour l'Angleterre et le roi!

(*Fanfares. — Exeunt les deux partis.*)

Une autre partie du champ de bataille.

(*Entrent le* ROI *et ses* SEIGNEURS, *suivis des* BARONS *et de* KENT, *prisonniers.*)

LE ROI. — Ah! ah! mes maîtres, il me semble que l'on baisse piteusement la tête. Mais attendez, je vous la redresserai pour de bon. Ah, l'heure a sonné de tirer une terrible vengeance du meurtre de mon meilleur ami. Vous saviez pourtant, ah vous le saviez trop, combien mon âme était enchaînée à la sienne! Las, mon noble Pierre de Gaveston, mon doux favori! Ah, misérables assassins, je vous tiens donc en mon pouvoir... C'est vous qui me l'avez tué, hein?

KENT. — Frère, c'est dans ton intérêt et celui de ton royaume qu'ils purgèrent les marches du trône de la présence de ce flatteur!

LE ROI. — Est-ce vous qui venez de parler? Va-t'en. Tu n'es plus mon frère.

(*Exit* KENT.)

Alors, c'est pour l'amour de moi que vous m'avez arraché le cœur, misérables! C'est pour me témoigner ton affection, Warwick, que lorsque Pembroke allait m'amener mon bien-aimé Gaveston, tu te rendis de nouveau maître du prisonnier, par un coup de surprise, et tu le massacras, lui, mon pauvre Pierre, en le frappant au cœur même de ton roi! O divinités de la haine, inspirez-moi! Warwick, puisque tu surpassas tous ces fauves par ta rage homicide, je planterai aussi ta tête plus haut que la leur, sur les créneaux de la Tour!

WARWICK. — Tyran, je me ris de tes menaces et de tes épouvantails! Tu ne peux m'infliger qu'une peine temporelle!

LANCASTRE. — Le pire que nous ayons à craindre de toi, c'est la mort! Or, mieux vaut mille fois mourir que de vivre dans l'infamie sous un roi pareil.

LE ROI. — Mylord de Winchester, à vous d'expédier prestement ces deux orgueilleux rebelles, Warwick et Lancastre! Bas leurs têtes! A l'œuvre, Winchester.

WARWICK. — Adieu, terre dérisoire!

LANCASTRE. — Doux Mortimer, adieu !

MORTIMER, le jeune. — Ingrate Angleterre, qui te laisses ainsi amputer de ta noblesse ! Ah, pleure, pleure sur toi !

LE ROI. — Vous autres, conduisez cet audacieux Mortimer à la Tour. Veillez à ce qu'il y soit traité selon ses mérites, en attendant que nous ayons imaginé son supplice. Et quant aux autres, qu'on en finisse promptement ! Allez !

MORTIMER, le jeune. — Quoi, Mortimer, sera-t-il dit que des murailles revêches enfermeront ton âme aspirant à monter au ciel ? Non, Édouard, toi l'opprobre de l'Angleterre, ne te flatte pas encore de me réduire au néant. L'espoir de Mortimer survit à sa fortune.

(*Les* BARONS *captifs sont emmenés.*)

LE ROI. — A moi les hommages des tambours et les vivats des trompettes ! En avant, mes amis. Edouard s'est couronné une seconde fois aujourd'hui.

(*Exeunt tous, excepté* SPENSER, *le jeune* LEVUNE, *et* BALDOCK.)

SPENSER, le jeune. — Levune, de la mission de confiance dont je te charge, dépend la tranquillité du royaume d'Edouard. Il s'agit de te rendre en toute hâte en France et de répandre prodigalement l'or parmi les conseillers de Charles le Bel, afin que l'aide du roi soit refusée à Isabelle qui se flatte de repasser la mer avec des troupes françaises et de faire entrer son fils dans la ligne des révoltés.

LEVUNE. — En effet, tel fut de tout temps le projet des barons et de l'astucieuse reine.

BALDOCK. — Oui, mais les choses n'ont pas tout à fait tourné à la satisfaction des conspirateurs. Le bourreau est en train de les frustrer de leurs perspectives de puissance! Pas mal de ces téméraires ont déjà baisé le billot!

LEVUNE. — Comptez sur moi, Mylords, pour que l'or anglais corrompe à ce point les courtisans du Valois, que les plaintes de la triste Isabelle demeureront sans écho et que ses pleurs inonderont vainement les rivages de France!

SPENSER, le jeune. — A la bonne heure, Levune! Mais ne tarde point! Et n'oublie point là-bas de proclamer les victoires et la justice du roi Edouard!

A Londres. Près de la Tour.

(*Entre* KENT.)

Les vents favoriseront ma traversée jusqu'en France! O soufflez, brises secourables, jusqu'à ce qu'Edmond ait débarqué pour le bien de l'Angleterre! Nature, consens à servir en ceci la cause de ma patrie! Un frère? Non, un bourreau de ses amis. Aveugle Edouard! Tu m'as donc proscrit de ta présence? Mais je me rendrai en France, j'y consolerai la reine délaissée, je

l'aiderai de mes conseils et de mon influence pour reconquérir son époux ou sinon son royaume! O l'indigne monarque qui fait périr ses pairs, les piliers de son trône, pour s'abandonner aux cajoleries de ses flatteurs! Mortimer, je favoriserai ton évasion... O nuit, épaissis tes voiles, prolonge ton règne, pour le salut de Mortimer...

(*Entre* MORTIMER, *le jeune*, *déguisé.*)

MORTIMER, le jeune. — Holà! Qui vive? Est-ce vous, Mylord?

KENT. — Moi-même, Mortimer. Le narcotique a-t-il opéré si rapidement?

MORTIMER, le jeune. — Comme vous le voyez. Les gardiens sont endormis. J'ai pu franchir toutes les portes sans être inquiété. Mais vous même, ne vous embarquez-vous pas pour la France?

KENT. — Sur-le-champ, Mylord.

(*Exeunt.*)

A Paris.

(*Entrent la* REINE ISABELLE *et le* PRINCE EDOUARD.)

LA REINE. — Ah! mon fils, tous nos amis de France nous font défection. Les seigneurs nous narguent et le roi nous repousse. A quoi nous décider?

LE PRINCE. — A retourner en Angleterre, Madame, et à donner satisfac-

tion au roi, mon père. Et fort de son attachement, je me moque bien de l'amitié de mon oncle, le roi de France! Je me rendrai bientôt maître du cœur de mon père. Edouard tiendra plus à moi qu'à tous les Spensers du monde.

LA REINE. — Ah! mon garçon, tu te trompes, du moins en ce dernier point. Et pour ce qui me concerne, je ne crois plus qu'on puisse encore nous réconcilier, ton père et moi... Non, non, trop de circonstances nous séparent. — Inhumain Valois, malheureuse Isabelle. Si la France te repousse, vers quelle plage dirigeras-tu tes pas?

(*Entre* SIRE JEAN DE HAINAUT.)

SIRE JEAN. — Madame, quelles bonnes nouvelles?

LA REINE. — Ah! bon Sire Jean de Hainaut, jamais nouvelles n'ont été si décourageantes, au contraire; jamais je ne connus détresse si profonde...

SIRE JEAN. — J'ai appris, chère dame, la cruauté du roi. Mais ne vous découragez pas. Les âmes de forte trempe méprisent le désespoir. Votre Grâce consent-elle à m'accompagner en Hainaut, et à y attendre, avec votre fils, des temps plus favorables? — Que vous en semble, Mylord, consentez-vous à suivre vos amis, et à partager leur bonne ou mauvaise fortune?

LE PRINCE. — Si ce projet sourit à la reine, ma mère, il me plaît aussi. Ni le roi d'Angleterre ni la cour de France ne m'arracheront aux côtés de ma mère, jusqu'à ce que je sois assez fort pour rompre une lance, et alors je ferai mordre la poussière au plus orgueilleux de ces Spenser!

SIRE JEAN. — Voilà qui s'appelle parler, Mylord!

LA REINE. — O mon cher petit, que je ressens au plus profond de moi-même le mal que l'on te fait! Mais l'instant d'après, j'exulte à l'idée de la revanche qui nous attend! — Allons, bon Sire Jean, nous sommes prêts à nous rendre où tu voudras, le Hainaut fût-il situé aux extrêmes confins de l'Europe; montre-nous le chemin. Le marquis est un loyal et courtois chevalier. Il nous fera un accueil hospitalier, je présume? — Mais qui vient là?

(*Entrent* KENT *et* MORTIMER, *le jeune.*)

KENT. — Madame, puissiez-vous vivre longtemps et plus heureuse que vos amis d'Angleterre!

LA REINE. — Lord Edmond et lord Mortimer, vivants! Soyez les bienvenus en France! Le bruit de votre trépas avait déjà couru ici, ou du moins on vous disait très près de la mort.

MORTIMER. — C'est cette dernière version qui était la vraie, Madame. Mais Mortimer, réservé pour un meilleur sort, a pu franchir le seuil de la Tour, et il vivra pour lever victorieusement votre étendard, Sire?

LE PRINCE. — Sire, dites-vous! Alors que le roi, mon noble père, vit encore. Non, mylord Mortimer, ce titre n'est pas le mien.

LA REINE. — Et pourquoi pas, mon fils? Plût à Dieu qu'on ne te saluât jamais autrement. — Mylords, vous saurez sans doute que nos efforts ont échoué ici.

MORTIMER. — Monsieur Le Grand, un de vos meilleurs amis, nous a appris toutes les nouvelles à notre arrivée. Nous savons déjà combien les nobles se sont montrés cruels et le roi égoïste. Mais, Madame, ne vous découragez pas. Quoiqu'en Angleterre beaucoup de vos amis aient succombé, tels Warwick, Lancastre et d'autres non moins fidèles, il en reste encore assez qui battraient des mains et lanceraient leurs bonnets en l'air s'ils nous voyaient débarquer en nombre et armés pour nous mesurer de nouveau avec nos ennemis.

KENT. — Surtout si nous nous présentions en pacificateurs, en nous réclamant même du roi contre ses indignes favoris, et en invoquant l'honneur, la paix et la prospérité de l'Angleterre...

MORTIMER. — Mais nous n'arriverons à cette pacification qu'en recourant d'abord à la force. Jamais le roi ne consentira de gaieté de cœur à se séparer de ses familiers.

SIRE JEAN. — Mylords, puisque ce discourtois monarque de France refuse d'accorder l'aide de ses armes à cette reine infortunée, sa propre sœur, rendez-vous avec elle dans le Hainaut. Ne doutez point que nous n'y trouvions avant peu les secours nécessaires en hommes et en argent pour tenter à nouveau la fortune des armes. — Eh bien, jeune prince, que penses-tu de notre projet?

LE PRINCE. — Je crois que le roi Edouard l'emportera sur nous tous.

La Reine. — Fi, mon fils! C'est mal à toi de décourager des amis si portés pour ta cause.

Kent. — Sire Jean de Hainaut, la sollicitude que vous témoignez à notre malheureuse reine nous rend tous vos humbles et dévoués débiteurs.

La Reine — Bien dit, mon aimable frère. — Puisse le Dieu du ciel seconder vos généreux efforts, digne Sire Jean.

Mortimer. — C'est ce noble seigneur que la providence aura désigné pour être le champion et le libérateur de la reine d'Angleterre et de ses féaux.

Sire Jean. — Trève de louanges! Madame, suivez-moi, et vous aussi, Mylords! Puisse la terre de Hainaut accueillir au plus tôt les pairs et la souveraine d'Angleterre. (*Exeunt.*)

A Londres. Un appartement dans le palais du Roi.

(*Entrent le* Roi Edouard, Arundel, *les deux* Spenser *et d'autres.*)

Le Roi. — Ainsi, après d'incessantes menacesd'une guerre exterminatoire, Edouard d'Angleterre triomphe presque sans coup férir, et il pourra désormais régner sans contrôle et pour le bien de ses amis. — Mylord Gloucester, savez-vous la nouvelle?

SPENSER, le jeune. — Quelle nouvelle, Mylord?

LE ROI. — Comment, mon féal, tu l'ignores encore! Il paraît qu'on s'est livré à de sanglantes représailles par tout le royaume. — Mylord d'Arundel, vous avez reçu la liste des suppliciés, n'est-ce pas?

ARUNDEL. — Je la tiens du gouverneur même de la Tour.

LE ROI. — Montrez ..., de grâce. (*Il prend la liste.*) Qui avons-nous parmi ces patients? Veux-tu lire, Spenser.

(*Il passe la liste au jeune* SPENSER *qui donne lecture des noms.*)

Oui-dà! Aboyaient-ils en assez touchant unisson, il y a un mois à peine! A présent, sur mon âme, ils n'aboyeront ni ne mordront plus. — Et quelles nouvelles de France? Je gage, Gloucester, que les seigneurs de France sont si friands des livres anglaises que la pauvre Isabelle en sera pour ses intrigues et ses cajoleries. Reste-t-il encore à prendre une décision urgente? A propos, Mylord, a-t-on promis une récompense à qui livrera Mortimer?

SPENSER, le jeune. — C'est fait, Mylord. S'il se cache en Angleterre, il ne tardera pas à être pris.

LE ROI. — S'il se cache en Angleterre, dis-tu? Spenser, je donnerais ma dextre à couper qu'il n'a pas quitté le territoire anglais. Nos capitaines de port ne l'auraient pas laissé échapper!

(*Entre un* MESSAGER.)

Holà! Quelles nouvelles m'apportes-tu?

LE MESSAGER. — Des lettres et des nouvelles de France, Mylord. — Elles sont adressées par Levune à Mylord de Gloucester. (*Il remet les lettres à* SPENSER.)

LE ROI. — Lis !

SPENSER (*lisant*). — « Mes humbles respects à Votre Honneur... Selon vos instructions j'ai si bien manœuvré auprès du roi et à la cour de France que la reine, découragée et rebutée, est partie pour les Flandres, avec Sire Jean de Hainaut, frère du marquis. Ils sont accompagnés de lord Edmond et de lord Mortimer ainsi que de plusieurs autres seigneurs anglais. Si j'en crois une rumeur très accréditée, ils ont l'intention de tenter une descente en Angleterre et de livrer bataille au roi Édouard avant qu'il ait eu le temps de se préparer. Voilà toutes les nouvelles importantes.

Le serviteur très humble de Votre Seigneurie,

LEVUNE. »

LE ROI. — Ah, les coquins ! Ce Mortimer est donc parvenu à s'échapper ! Et mon frère Edmond qui se ligue avec lui ! Et c'est ce Sire Jean de Hainaut qui conduit l'expédition ? Les bienvenus serez-vous, Madame, avec votre fils ! Par la mort-Dieu, l'Angleterre vous prépare une réception enthousiaste à vous et à toute votre séquelle. Radieux Phœbus, galope dans les champs du ciel et toi, Nuit ténébreuse, presse aussi l'allure de ton char de deuil, afin de hâter l'aurore du jour tant désiré où nous rencontrerons ces traîtres en rase campagne ! Une seule chose m'afflige, c'est de savoir

mon petit garçon sous l'influence de cette catin et de ses galants! Allons, mes amis, en route pour Bristol, où nous nous retrouverons... Et vous, les vents du large, qui protégiez leur évasion, déployez le même zèle à les ramener sur ces rivages!

(*Fxeunt.*)

Les environs de Harwich.

(*Entrent la* REINE ISABELLE, *le* PRINCE ÉDOUARD, KENT, MORTIMER, *le jeune*, *et* SIRE JEAN DE HAINAUT.)

LA REINE. — Salut à tous, Mylords, amis et compatriotes! Nous avons laissé nos meilleurs amis en Belgique, pour venir guerroyer contre d'autres amis sur le sol natal! Dure fatalité que celle qui fait les membres de la même famille et les enfants du même pays s'entr'égorger dans les guerres intestines! Mais comment nous soustraire à cette extrémité inéluctable! L'erreur et l'inconduite des rois sont cause de ces désastres! Et toi, Édouard, tu fus le plus coupable de ces souverains indignes! C'est ta faiblesse qui livre ton pays à la ruine et fais déborder les paisibles rivières de la patrie du sang de tes propres sujets! Toi qui devais te montrer leur père...

MORTIMER. — Non, Madame, pareilles jérémiades sont déplacées dans la bouche d'un belligérant. — Mylords, puisque, avec l'assentiment du ciel, nous avons abordé à ces rives, armés pour soutenir les droits de ce prince,

avant de poursuivre, faisons lui serment d'obéissance et de fidélité A lui soit l'hommage de nos cœurs et de nos armes! Puissions-nous instaurer ce jeune prince sur le trône, rétablir la reine en la possession de ses honneurs et dignités, et purger la cour d'Angleterre de ces parasites qui compromirent l'honneur et la prospérité du royaume. J'ai dit...

SIRE JEAN. — En avant, aux appels allègres des trompettes! Édouard s'imaginera que nous venons lui faire la cour.

KENT. — Plût à Dieu qu'il n'eût jamais été flatté davantage.

(*Exeunt.*)

Près de Bristol.

(*Entrent le* ROI, BALDOCK *et* SPENSER, *le jeune.*)

SPENSER. — Fuyez, fuyez, Mylord! Les forces de la reine débordent les nôtres! Le nombre de ses amis se multiplie; les vôtres font défection. Dirigeons notre fuite vers l'Irlande pour y aviser...

LE ROI. — Quoi, suis-je né pour fuir honteusement! Aide-moi plutôt à remonter à cheval! Jetons-nous à la tête de ces troupes et mourons au moins dans un lit de gloire!

BALDOCK. — Oh non, Mylord! Cette noble résolution est inopportune. Fuyons! Ils nous serrent de près! (*Exeunt.*)

(*Entre* KENT, *armé d'une épée et d'une targette.*)

KENT. — Il s'est sauvé par ici ; mais je suis arrivé trop tard. Edouard, mon cœur se navre pour toi ! Mortimer, quelle audace est la tienne de poursuivre, l'épée à la main, ton souverain, ton roi légitime ! Mais, oses-tu bien condamner, Mortimer, toi qui plus dénaturé et plus impie encore, pris les armes contre ce roi, ton propre frère ? O fais écrouler des cataractes de vengeance sur ma tête maudite, ô toi, Dieu justicier auquel incombe le châtiment de cette rébellion sacrilège ! — Édouard, ce Mortimer en veut à ta vie ! O fuis-le, fuis sans t'arrêter ! Mais, Edmond, modère cette frénésie ! Cache tes sentiments, ou toi aussi tu mourras ! Car Mortimer et Isabelle complotent des meurtres en s'embrassant ; et leurs baisers scellent des arrêts de mort ! Et malgré les feux de l'adultère, le misérable affiche encore un hypocrite amour pour le roi ! Edmond, hâte-toi de fuir ces amants sanguinaires et régicides ! Leur amour couve la mort et la haine ! Évite Bristol, car Bristol est infidèle au sang de Longshank ! Prends garde aussi qu'on te trouve seul ; tu leur es déjà suspect et le cruel Mortimer a pénétré dans ta pensée !

(*Entrent la* REINE ISABELLE, *le* PRINCE ÉDOUARD, MORTIMER *et* SIRE JEAN DE HAINAUT.)

LA REINE. — Le Maître des rois accorda la victoire à ceux qui combattent pour le bon droit et qui craignent sa colère ! Bénis soit donc le dieu des armées et bénis soyez-vous aussi, Mylords, ses archanges sur la terre ! Et avant de poursuivre, mes nobles seigneurs, je veux créer ici, notre bien-aimé fils, Lord gouverneur de ce royaume ; et puisque les destins ont réduit

son père à la déchéance, décidez à son égard, mes bons seigneurs, ce que votre sagesse estime le plus efficace

KENT. — Madame, vous ne prendrez pas offense de ma question, mais qu'avez-vous décidé, vous-même, au sujet d'Édouard?

LE PRINCE. — Dites-moi, cher oncle, de quel Edouard parlez-vous?

KENT. — De votre père, mon neveu! Je n'ose plus l'appeler roi.

MORTIMER. — Mylord de Kent, à quoi bon ces débats? Le sort de votre frère ne dépend ni de la reine ni de nous; c'est au royaume et au Parlement à disposer de lui. — Ces velléités de repentir chez Edmond ne sont pas à mon goût, Madame, il nous faudra contrôler ses actions et ses discours.

LA REINE. — Mylord, avez-vous fait part de mes intentions au maire de Bristol?

MORTIMER. — Oui, Madame; aussi n'est-il pas probable que ceux qui sont parvenus à s'échapper tiennent longtemps la campagne.

LA REINE. — Baldock est avec le Roi! Un digne chevalier qu'il s'est choisi là, hein, Mylord?

SIRE JEAN. — Les Spenser, père et fils, l'accompagnent aussi.

MORTIMER. — Ils l'escorteront dans l'autre monde.

(*Entrent* RICE AP HOWELL *avec* SPENSER, *le vieux*, *prisonnier*, *et des* GARDES.)

RICE. — Dieu sauve la reine Isabelle et son royal fils! Madame, le maire et les bourgeois de Bristol, en signe d'amour et de loyauté pour la couronne, vous livrent, par mon entremise, ce criminel d'État, Spenser, le père de ce luxurieux Hugh Spenser, le mauvais génie de notre Roi.

LA REINE.— Sois le bienvenu, Rice ap Howell, et merci de ton offrande.

MORTIMER.— Et comptez que nous récompenserons princièrement votre civique sollicitude. Mais où se sont réfugiés le roi et l'autre Spenser?

RICE. — Le Roi s'est embarqué pour l'Irlande avec Spenser le jeune, qui se dit comte de Gloucester et Baldock, ce clerc insinuant à la langue melliflue.

MORTIMER (*à part*). — Que quelque trombe nous les ramène ou les engloutisse dans l'abîme! — On les rattrapera là-bas, j'en suis sûr.

LE PRINCE. — Ne verrai-je pas encore mon père?

KENT. — O malheureux Edouard, expulsé des frontières de son royaume!

SIRE JEAN. — Madame, quelle pensée vous attriste? Pourquoi demeurer rêveuse ainsi?

LA REINE. — Je déplore l'infortune de mon époux, mais vous m'êtes témoin que le bien de mon pays m'imposa cette guerre!

MORTIMER. — Madame, cessez de vous mettre à la torture. Votre roi

a lésé notre pays et lui-même. Il nous faudra réparer de notre mieux tout le mal qu'il a fait. En attendant, conduisez ce rebelle au billot! A lui d'ouvrir la marche sanglante. Les autres ne tarderont pas à le suivre!

SPENSER, le vieux. — Rebelle est celui qui combat contre son prince; ce n'est pas ainsi que combattirent ceux qui se firent les champions d'Édouard.

MORTIMER. — Tarare! Au billot! Il radote.

(*Exeunt avec* SPENSER, *le vieux.*)

Vous, Rice ap Howell, qui occupez un rang notable et possédez une influence dans cette contrée, vous obligerez Sa Majesté la reine en pourchassant et en expédiant les fuyards de l'armée vaincue. Entre-temps, Madame, nous prendrons des mesures pour que Baldock, Spenser et leurs complices ne survivent pas longtemps à leur déroute.

(*Exeunt.*)

TROISIÈME PARTIE

LE MARTYRE D'ÉDOUARD

Le cloître de l'abbaye de Neath.

(*Entrent l'*ABBÉ, *des* MOINES, *le* ROI ÉDOUARD, SPENSER, *le jeune*, *et* BALDOCK (*ces trois derniers déguisés.*)

L'ABBÉ. — Ne craignez rien, Mylord, n'entretenez aucune inquiétude. Nous serons aussi discrets, aussi vigilants que le comporte votre sécurité et celle de ces seigneurs, vos compagnons, victimes de ces temps agités. Cet asile où personne du dehors ne soupçonnera votre présence est, d'ailleurs, à l'abri de toute invasion.

LE ROI. — J'ai confiance en toi, mon père, car ton visage respire la

loyauté. O ! si toi-même avais été roi, ton cœur ressentirait encore plus vivement combien est profonde ma détresse et tu compatirais avec plus d'empressement encore à mon état. Ah ! celui-là ne connaîtra jamais toute l'étendue des infortunes humaines qui ne se réveilla subitement pauvre, misérable et honni, après avoir vécu dans l'opulence, au faîte du pouvoir absolu, entouré d'une pompe éblouissante et d'une nuée de courtisans. Viens, Spenser, et toi, Baldock, asseyez-vous près de moi. C'est le moment de récapituler et d'appliquer à notre propre cas ces préceptes de philosophie que tu puisas chez Platon et Aristote au temps où tu fréquentais nos fameuses universités. Mon père, cette vie contemplative donne un avant-goût du ciel même ! O que ne puis-je mener cette existence en toute sécurité ! Mais, hélas ! nous sommes poursuivis et traqués comme des bêtes fauves. Ils en veulent aux jours de mes amis et à ma couronne. Je t'en supplie, gentil moine, ne nous livre à aucun prix à nos persécuteurs !

PREMIER MOINE. — Que Votre Grâce se rassure. Nul autre que nous ne connaît votre cachette.

SPENSER. — Nul dans ces environs peut-être. Mais, Mylord, je ne puis dissiper un sinistre pressentiment qui m'étreint le cœur depuis l'apparition, là-bas, dans la campagne, de cet homme farouche en train de faucher son pré et qui nous lança un long regard équivoque et soupçonneux. N'est-ce pas depuis cette rencontre que le tocsin sonne et que des appels de gens armés troublent le silence de cette contrée ? Soyez sûr que des ennemis cherchent notre piste et grillent de nous arracher de notre gîte !

BALDOCK. — Nous nous étions embarqués pour l'Irlande où nous attendait le salut. Pauvres nous, les vents contraires et les tempêtes hostiles nous ont jetés sur ce rivage où nous nous consumons d'angoisse à l'idée de Mortimer et de ses confédérés !

LE ROI. — Mortimer ! Qui parle de Mortimer ! Qui me blesse en proférant ce nom régicide, Mortimer, le rebelle sanguinaire ! Bon père, laissez-moi reposer dans votre giron cette tête accablée de funèbres soucis. O puissé-je ne jamais rouvrir ces yeux ; ne jamais relever cette tête défaillante, ne jamais réveiller ce cœur expirant !

SPENSER. — Revenez à vous, Mylord. — Baldock, cette prostration subite ne présage rien de bon. La trahison aurait-elle pénétré dans la maison de Dieu !

(*Entrent*, *armés de houlettes galloises*, RICE AP HOWELL, *un* FAUCHEUR *et* LEICESTER.)

LE FAUCHEUR. — Sur mon salut, voici les hommes que vous cherchez.

RICE. — Silence, maraud ! — Je vous en prie, Mylord, dépêchons. Un ordre en due forme nous amène...

LEICESTER. — L'ordre même de la reine, — un ordre inspiré par Mortimer, — car la reine n'a rien à refuser au brillant Mortimer. Hélas ! voyez. C'est lui, Edouard, qui est assis là-bas ; espérant échapper, invisible, aux mains avides de lui ravir la vie ! Ah ! le poète eut raison de dire : *Quem*

dies vidit veniens superbum, hunc dies vidit fugiens jacentem. Mais, Leicester, ce n'est pas le moment de t'abandonner à la commisération. Spenser et Baldock, quels que soient vos autres titres et qualités, j'ai reçu ordre de ne pas m'en inquiéter et de vous arrêter pour crime de haute trahison. Inutile de protester ou de nous opposer de la résistance. C'est au nom de la reine Isabelle que je vous arrête. — Mylord, pourquoi vous affliger ainsi ?

LE ROI. — O jour, le tout dernier de ma félicité sur terre ! O période culminant de mon infortune ! O mes étoiles de malheur, pourquoi vous êtes-vous jouées cruellement d'un roi ! Leicester, tu viens donc, au nom d'Isabelle, m'enlever la vie en m'arrachant mes amis ? Ici, bourreau ; déchire plutôt cette poitrine pantelante, la mienne, et prends mon cœur pour la rançon de mes aimés !

RICE. — Allons, en route !

SPENSER. — Laisse-nous au moins dire adieu à Sa Grâce.

L'ABBÉ. — Mon cœur se gonfle de pitié à ce spectacle. Un roi subir pareil traitement !

LE ROI. — Spenser, ah ! mon doux Spenser, nous devons donc nous séparer ?

SPENSER. — Il le faut, Mylord. C'est la volonté du ciel jaloux !

LE ROI. — Non, c'est la volonté de l'enfer et du cruel Mortimer. Les cieux secourables n'interviennent point en cette méchante action.

BALDOCK. — Mylord, inutile de pleurer et de regimber. Nous prenons affectueusement congé de Votre Grâce. Notre arrêt est prononcé. Et, je le crains, le votre aussi.

LE ROI. — Peut-être nous reverrons-nous au ciel; mais jamais sur la terre... Dis-moi, Leicester, que va-t-on faire de nous?

LEICESTER. — Votre Majesté doit se rendre à Killingworth.

LE ROI. — *Doit!* Il y a quelque chose de troublé dans l'ordre des choses quand les rois *doivent* aller où on le leur commande.

LEICESTER. — Une litière attend, à la porte, le bon plaisir de Votre Grâce. Or, le jour décline. Nous ferons bien de nous hâter.

RICE. — Autant partir à présent que de nuiter ici.

LEICESTER. — Une litière, disais-tu? Étends-moi plutôt sur un char de deuil, et convoie-moi ainsi aux portes de l'enfer; que les cloches de Pluton sonnent mon glas funèbre et que les furies hurlent à ma mort sur les rivages de Caron, — car Édouard n'avait plus d'autres amis que ceux-ci, et ceux-ci vont mourir sous la hache d'un tyran.

RICE. — Venez-vous, Mylord? Ne vous inquiétez plus de ces misérables. Nous veillerons à ce qu'ils soient raccourcis de la tête.

LE ROI. — Ce qui était écrit va s'accomplir. Il nous faut nous séparer. Doux Spenser, gentil Baldock, il nous faut nous séparer. Loin de moi ces

vêtements d'emprunt. Privé de mes amis je me dépouille de mon âme et tout mon corps n'est plus qu'un odieux déguisement ! (*Il rejette son déguisement.*) Adieu, mon père ! Leicester, c'est toi qui me commandes. A tes ordres. Adieu, mes aimés, adieu ma propre vie !

(*Exeunt le* ROI *et* LEICESTER.)

SPENSER. — O est-il parti? Le noble Edouard est-il parti? Parti d'ici, pour ne plus jamais nous revoir? Eclate en poussière, fallacieux soleil! La lumière abandonne les constellations ! La terre retourne au néant ! Il est parti, mon souverain; parti, parti, sans espoir de retour !...

BALDOCK. — Spenser, déjà nos âmes naviguent à la dérive; nous sommes privés du soleil de notre vie terrestre. Appareillons pour une vie nouvelle, ô mon frère ! Lève les mains, les yeux et le cœur vers le trône de l'Eternel ; et n'abandonne pas ta gracieuse contenance au moment de payer ta dette à la nature. La morale de notre destin se résume en ces mots : Tous nous ne vivons que pour mourir, mon doux Spenser ; tous vivent pour mourir, mon Spenser, et tous s'élèvent pour tomber !

RICE. — Allons, allons, rengainez ces sermons jusqu'au moment où nous toucherons à l'endroit fatidique. Vous et ceux de votre trempe pouvez vous vanter d'avoir fait de joli ouvrage en Angleterre. Quand vos seigneuries voudront se mettre en route?

LE FAUCHEUR. — Votre seigneurie ne m'oubliera pas ?

RICE. — Ne pas t'oublier, maraud! Quoi encore? Tu m'accompagneras à la ville. (*Exeunt.*)

Une salle du Château de Killingworth.

(*Entrent le* ROI, LEICESTER, *l'*EVÊQUE DE WINCHESTER *et* TRUSSEL.)

LEICESTER. — Consolez-vous, mon cher seigneur; cessez de gémir ainsi. Imaginez que votre cour est établie pour un temps au château de Killingworth et que vous y résidez pour votre agrément et non par contrainte.

LE ROI. — Leicester, si de douces paroles pouvaient me consoler, depuis longtemps tes discours eussent allégé mes souffrances, car tu t'es toujours montré affectueux et pitoyable. Si les chagrins des simples mortels se calment promptement, il n'en est point ainsi de l'affliction des rois. Dans la forêt le cerf atteint par le chasseur a vite fait de paître une herbe qui cicatrise sa blessure. Mais si la chair du lion impérial a été entamée, il achève de la déchirer et de la réduire en lambeaux à l'aide de ses griffes formidables, et, afin d'épargner à son sang illustre la honte d'abreuver le sol ignoble, il se traîne jusqu'au faîte orageux de la montagne où il retient son dernier souffle pour ne l'exhaler qu'avec la foudre. Roi, j'agonise comme les lions. En vain l'ambitieux Mortimer et ma reine dénaturée, la perfide Isabelle, se flattent

de ravaler mon âme indomptable en m'enfermant dans une prison ; mon âme saturée de leur haine n'en devient que plus légère. Sur les ailes de l'orgueil et du mépris je prends mon essor vers le ciel pour accuser le couple adultère au tribunal des dieux, mais je me ravise en me rappelant que je suis roi et je ne veux plus charger du soin de ma vengeance une autre puissance que la mienne. Hélas! Et pourtant, que reste-t-il d'un roi dépouillé de son royaume! Il ne représente qu'un nuage fondu aux rayons du soleil! Mes nobles gouvernent à ma place; je porte le titre de roi, je ceins encore la couronne; mais je suis soumis à la volonté de Mortimer et de ma reine lascive dont l'adultère profane mon lit nuptial. Ils me relèguent ici dans cet antre de tribulation, où la douleur est ma vigilante geôlière et où le deuil me chante ses lugubres berceuses... Mais dites-moi, me faut-il sérieusement résigner ma couronne pour faire un roi de Mortimer, l'usurpateur?

L'ÉVÊQUE DE WINCHESTER. — Votre Grâce se trompe; c'est pour le bien de l'Angleterre et en faveur du prince Edouard que nous réclamons cette couronne.

LE ROI. — Non, c'est pour Mortimer; non pas pour Edouard, car celui-ci est un agneau circonvenu par les loups qui guettent le moment de le dévorer. Mais si l'exécrable Mortimer s'empare de cette couronne, fasse le ciel qu'elle se change en un nimbe de feu dévorant, ou que, comme au front de Tisiphon, elle ne représente plus sur sa tête qu'une guirlande de serpents venimeux. Mort l'usurpateur, peut-être l'Angleterre rétablira-t-elle

sur le trône le fils de son roi légitime et le nom d'Edouard survivra-t-il à l'Edouard qui va mourir.

LEICESTER. — Mylord, pourquoi vous répandre en ces doléances superflues! Les barons exigent une réponse. Abandonnez-vous la couronne?

LE ROI. — Ah Leicester, considère combien il m'est pénible de me séparer sans motif de ma couronne et de mon royaume! Toi aussi, tu veux que j'éteigne au profit de l'usurpateur ce droit divin qui continue à me dispenser son lumineux prestige! Ah tu ne sais en quelles affres se débat mon âme! Mais depuis longtemps les cieux ont effacé de mon front le signe mystérieux qui me désignait pour commander aux hommes! Sans lui cette couronne ne représente qu'une vaine parure. — Tiens, prends-la donc, cette couronne; avec la vie d'Edouard. (*Il ôte la couronne.*) Deux rois ne peuvent régner simultanément en Angleterre. Mais arrête, un instant : que je sois encore roi jusqu'au soir. Laisse-moi contempler la couronne étincelante! Accorde cette dernière fête à mes yeux, ce dernier honneur à ma tête... Prolonge ta carrière, ô celeste soleil; empêche la nuit de posséder cette contrée; arrêtez-vous, horloges des cieux; temps et saisons, reposez-vous, afin qu'Edouard demeure encore le roi de la radieuse Angleterre! Mais l'éclat du jour s'évanouit rapidement et m'avertit que je dois déposer ma précieuse couronne! Créatures inhumaines, allaitées aux mamelles des tigres, pourquoi aspirez-vous à la chute de votre souverain? Pourquoi convoitez-vous mon diadème et ma vie innocente! Voyez, monstres, voyez! Je porterai de nouveau ma couronne! (*Il replace la*

couronne sur sa tête.) Quoi, ne craignez vous pas la fureur de votre roi! O déplorable Edouard, ils se moquent bien de toi; tu as beau sourciller, ils n'y prennent garde et ne songent qu'à servir un maître nouveau! Cette idée cause mon martyre et je ne trouve de soulagement à cette torture qu'en sentant encore la couronne sur ma tête. O laissez-moi la porter quelque temps encore.

TRUSSEL. — Mylord, le Parlement exige une prompte réponse. Dites-nous donc, voulez-vous abdiquer, oui ou non?

LE ROI (*en rage*). — Je n'abdiquerai pas. Je veux rester roi tant que je vivrai. Traître, videz la place; joignez-vous à ces Mortimer; élisez un nouveau monarque, intronisez-le, conspirez contre moi; faites ce que vous voulez, leur sang et le votre scellera ces trahisons.

L'EVÊQUE DE WINCHESTER. — Nous rapporterons cette réponse; adieu.

(*Il s'éloigne avec* TRUSSEL.)

LEICESTER. — Rappelez-les, Mylord, et parlez leur en bonté, car s'ils s'éloignent, le prince, votre fils, perdra ses droits.

LE ROI. — Eh bien, rappelle-les toi-même; je n'ai pas la force de parler.

LEICESTER. — Mylord, le roi est prêt à abdiquer.

L'EVÊQUE. — S'il n'abdique; qu'il choisisse une autre issue.

LE ROI. — O s'il me restait une autre alternative! Mais le ciel et la terre conspirent pour me rendre misérable. Voilà, recevez cette couronne de mes mains. Que dis-je? De mes mains? Non, les innocentes ne se rendront pas coupables d'un crime si noir. Que celui des vôtres, qui est le plus altéré de mon sang et qui prétend à la gloire du régicide, s'en empare. Quoi, vous êtes émus, à présent? Vous me prenez en pitié. Appelez alors Mortimer et Isabelle dont les yeux de métal fondu lanceront des flammes au lieu de verser des larmes. Mais non, plutôt que de les voir, voici, prenez, vite! (*Il leur donne la couronne.*) — Et à présent, doux roi des cieux, inspire-moi le mépris de cette pompe transitoire et accueille-moi pour l'éternité dans ton ciel! Viens, mort, et, de tes doigts, ferme mes yeux, ou si je vis, que ce soit pour m'oublier moi-même!

L'EVÊQUE. — Mylord!...

LE ROI. — Ne m'appelez plus ainsi; arrière, hors de ma vue! Ah pardonnez-moi! La douleur me rend fou! Une grâce seulement : ne tolérez point que ce Mortimer se charge de mon fils. Il y a plus de sécurité dans les griffes des tigres que dans les caresses de cet homme. Et portez ceci à la reine, mouillé de mes pleurs et étanché ensuite à mes sanglots. (*Il leur remet un mouchoir.*) Si la vue de cet objet ne l'émeut point, renvoyez-le-moi pour le tremper dans mon sang. Recommandez-moi au souvenir de mon fils, et conseillez-lui de mieux gouverner que je ne l'ai fait. Mais pourtant, comment ai-je péché, si ce n'est par trop de tendresse?

TRUSSEL. — Ainsi, nous prenons humblement congé de vous...

LE ROI. — Adieu...

(*Exeunt l'*ÉVÊQUE DE WINCHESTER *et* TRUSSEL, *avec la couronne.*)

La prochaine nouvelle qu'ils m'apporteront sera celle de ma mort, et celle-ci sera la bienvenue.

LEICESTER. — Un autre messager ! Serait-ce déjà ce qu'il attend ?

(*Entre* BERKELEY, *qui remet un papier à* LEICESTER.)

LE ROI. — La nouvelle de ma délivrance par la mort. Voyons, Berkeley, frappe, voici ma poitrine, loge ton message dans ma chair nue !

BERKELEY. — Fi, Mylord ! Comment pouvez-vous attribuer une intention si abominable à un gentilhomme ? Berkeley mourrait au contraire pour vous servir et vous défendre contre vos ennemis.

LEICESTER. — Mylord, le conseil de la reine m'ordonne de résigner ma charge.

LE ROI. — Et qui me gardera à présent ? Vous, Mylord ?

BERKELEY. — En effet, mon très généreux seigneur, tel est l'ordre.

LE ROI (*prenant le papier*). — L'ordre de Mortimer dont le nom figure ici. Ah ! laissez-moi déchirer au moins le nom de celui qui me déchire le cœur ! (*Il déchire le papier.*) Cette vengeance puérile m'a tout de même soulagé l'âme. Puissent, un jour, ses membres être arrachés comme ces lambeaux de papier. Exauce ce vœu, o maître immortel !

BERKELEY. — Plaise à Votre Grâce de m'accompagner sur-le-champ à Berkeley.

LE ROI. — Partout où vous voudrez. Tous les endroits se valent. Et chaque terre convient à une sépulture.

LEICESTER. — O, Mylord, traitez-le avec autant de bonté que possible.

BERKELEY. — Que mon âme soit traitée dans l'éternité comme je le traiterai sur la terre!

LE ROI. — Mes geôliers avaient pris pitié de moi! Et voilà pourquoi on me transfère ailleurs.

BERKELEY. — Votre Grâce ne croit pas que Berkeley soit cruel, n'est-ce pas?

LE ROI. — Je n'en sais rien. Je suis certain d'une chose : la mort termine tous les maux et je ne puis mourir qu'une fois. — Leicester, adieu.

LEICESTER. — Pas encore, Mylord. Je vous donnerai la conduite.

A Londres. — Un appartement dans le palais.

(*Entrent la* REINE ISABELLE *et* MORTIMER.)

MORTIMER. — Gracieuse Isabelle, vos désirs se sont accomplis. Les impudents corrupteurs du faible roi ont payé leur tribut aux fourches

patibulaires. Lui-même est en captivité. Laissez-vous guider par moi et nous gouvernerons ce royaume. Dans tous les cas, bannissez toute crainte enfantine. Nous nous trouvons dans la situation de deux chasseurs qui tiennent un vieux loup vivant par les oreilles. Tenons-le ferme. Car s'il échappait il nous mordrait d'autant plus cruellement qu'il a été assez rudement malmené par nous. Pour ce motif aussi, Madame, il importe que votre fils soit couronné le plus tôt possible et que je lui sois donné comme tuteur. Revêtus de la sanction royale, nos décrets acquerront plus d'importance encore.

LA REINE. — Mon cher Mortimer, la vie entière d'Isabelle te soit garante de l'ardeur de son amour. Et puisque tu travailles à assurer le règne prospère de mon fils bien-aimé, libre à toi de prendre contre son père les mesures que tu jugeras opportunes ; d'avance je souscris à tout ce que tu décideras à son égard.

MORTIMER. — En tout premier lieu je voudrais le savoir déposé. Cela fait, le reste ira tout seul.

(*Entre un* MESSAGER.)

Des lettres ! D'où celà ?

LE MESSAGER. — De Killingworth, Mylord !

LA REINE. — Comment se porte le roi mon époux ?

LE MESSAGER. — Au physique il se porte assez bien, mais il a le moral très affecté.

La Reine. — Hélas, pauvre âme! Que je voudrais lui remonter le tempérament.

(*Entre l'*Évêque de Winchester *avec la couronne.*)

Ah, merci, mon Winchester. — L'ami, tu peux te retirer.

(*Exit le* Messager.)

L'Évêque. — Le roi a volontairement résigné la couronne.

La Reine. — L'excellente nouvelle! Qu'on mande ici le prince, mon fils!

L'Évêque. — Lord Berkeley a pris la charge de Leicester et le roi a quitté Killingworth. Nous avons entendu parler d'un complot que tramerait Edmond pour mettre son frère en liberté. Et comme Lord Berkeley se montre aussi compatissant à l'égard du prisonnier que son prédécesseur...

La Reine. — Nous lui donnerons un nouveau gardien...

L'Évêque. — C'est ce que je me serais permis de vous conseiller.

Mortimer. — A présent, qu'on nous laisse seuls. Voici le sceau privé.

(*Exit l'*Évêque de Winchester.)

Holà! Qu'on m'envoie Gurney et Matrevis. (*Aux gardes, dans l'antichambre.*) Il nous faut parer la menace de ce téméraire comte de Kent, en enlevant la garde du roi à Berkeley et en changeant encore le captif de prison. Cette fois tous, sauf nous, ignoreront l'endroit où il sera enfermé.

La Reine. — Mais, Mortimer, tant qu'il vivra il n'existera pas de tranquillité pour nous ou pour mon fils!

MORTIMER. — Décide. Voulons-nous l'expédier sans retard? Veux-tu qu'il meure...

LA REINE. — J'y consens, pourvu que ce ne soit point par mes mains !

(*Entrent* MATREVIS *et* GURNEY.)

MORTIMER. — Motus ! — Matrevis, mets-toi là; écris directement une lettre en mon nom au seigneur Berkeley, pour l'inviter à vous livrer le roi, à toi et à Gurney. Lorsque tu auras écrit cette lettre, je la signerai.

MATREVIS. — A vos ordres, Mylord ! (*Il écrit.*)

MORTIMER. — Gurney !

GURNEY. — Mylord?

MORTIMER. — Si tu comptes t'élever par la protection de Mortimer qui fait tourner actuellement la roue de la Fortune à son gré, use de tous les moyens en ton pouvoir pour réduire ton prisonnier au désespoir; ne lui accorde jamais ni une bonne parole ni même un regard de pitié !

GURNEY. — Je vous le promets, Mylord.

MORTIMER. — Nous avons appris que le comte de Kent prépare un coup de main pour mettre son frère en liberté. Afin de prévenir cette tentative, voici par quoi vous commencerez : Tous deux allez prendre le roi pendant la nuit à Berkeley et conduisez le par petites étapes à Killingworth, puis ramenez-le de la même façon à Berkeley. En route, afin de le

tourmenter, parlez lui d'un ton rogue; sous aucun prétexte ne tolérez qu'un passant le console, et s'il se prenait à verser des pleurs, maltraitez-le pour lui arracher des larmes encore plus abondantes.

MATREVIS. — Comptez sur nous, Mylord, nous ferons ainsi que vous l'ordonnez.

MORTIMER. — Et maintenant, en route! Brûlez les postes!

LA REINE. — A qui est destinée cette lettre? A mon seigneur le roi? Recommandez-moi respectueusement au souvenir de Sa Majesté, et dites lui que je remue ciel et terre pour obtenir la fin de ses peines et le faire mettre en liberté. Et présentez lui cette bague en témoignage de mon amour. (*Elle remet une bague à Matrevis.*)

MATREVIS. — Il sera fait comme vous le désirez, Madame.

(*Exit avec* GURNEY.)

MORTIMER. — Délicieux! Admirable! Continuez à jouer cette comédie, gracieuse reine. — Voici le jeune prince avec le comte de Kent.

LA REINE. — Le vieux lui chuchote quelque chose à l'oreille.

MORTIMER — S'il exerce quelque influence sur le prince, attendons-nous à voir crouler tous nos complots et nos projets.

LA REINE. — Patience! Traitez amicalement Edmond, comme s'il était toujours dans nos bonnes grâces.

(*Entrent le* PRINCE EDOUARD *et* KENT *qui lui parle.*)

MORTIMER. — Comment se porte notre honorable lord de Kent?

KENT. — On ne peut mieux, excellent Mortimer. — Et Votre Grâce jouit-elle d'une bonne santé?

LA REINE. — Elle serait meilleure encore si mon époux, votre frère, était délivré.

KENT. — J'ai appris récemment qu'il avait abdiqué.

LA REINE ISABELLE. — Tant pis!

MORTIMER. — Vous m'en voyez tout désolé aussi.

KENT. — Ah, les fourbes, comme ils savent dissimuler!

LA REINE. — Approche, mon doux enfant, j'ai à te parler.

MORTIMER. — En votre qualité d'oncle et de plus proche parent du prince, c'est à vous que revient sa tutelle.

KENT. — Ce n'est pas à moi de protéger le prince; c'est à celle qui lui a donné le jour; je veux parler de la reine.

LE PRINCE. — Mère, engage-moi à ne pas porter la couronne. Que mon père reste roi. Je suis trop jeune pour régner.

LA REINE. — Il le faut pourtant, mon fils. Puisque tel est le désir de Sa Majesté.

Le Prince. — Permettez-moi d'abord de voir mon père. J'accepterai la couronne ensuite.

Kent. — Voilà une excellente idée, mon neveu.

La Reine. — Vous savez que c'est impossible, mon frère.

Le Prince. — Pourquoi? Mon père serait-il mort?

La Reine. — Non! Plaise au ciel!

Kent. — Combien je voudrais que ces paroles vous sortissent du cœur.

Mortimer. — Oublieux Edmond, comment peux-tu t'intercéder encore en sa faveur, toi qui fus cause de son emprisonnement.

Kent. — Raison de plus pour réparer mes torts aujourd'hui.

Mortimer (*à part à* Isabelle). — Je vous le répète, nous ne pouvons tolérer que ce faux chien soit attaché à la personne du prince. — Mylord, il a trahi le roi son frère; ne vous fiez donc pas à lui.

Le Prince. — Mais il se repent de sa trahison et il en éprouve du remords à présent.

La Reine. — Venez, mon fils, avec ce gentil seigneur et avec moi.

Le Prince. — Volontiers avec vous, mais non avec Mortimer.

Mortimer. — Eh quoi, petiot, on boude Mortimer à présent. En ce cas, je t'emporterai de force.

LE PRINCE. — Au secours, mon oncle Kent ! Mortimer me fait mal...

LA REINE. — Edmond, n'essaie pas de nous disputer l'enfant. Nous sommes ses amis. Isabelle a le pas sur le comte de Kent.

KENT. — Sœur, Edouard est mon pupille ; lâchez-le.

LA REINE. — Edouard est mon fils et je le garderai.

KENT. — Mortimer apprendra ce qu'il en coûte de m'offenser. De ce pas je cours au château de Killingworth et je libère le pauvre Edouard de ses geôliers pour me venger de Mortimer et de toi.

(*Exeunt d'un côté la* REINE ISABELLE, *le* PRINCE EDOUARD *et* MORTIMER, *le jeune ; de l'autre*, KENT.)

Devant le château de Killingworth.

(*Entrent* MATREVIS, GURNEY *et des* SOLDATS *amenant le* ROI EDOUARD.)

MATREVIS. — Ne soyez point si morose, Mylord, nous sommes vos amis. La souffrance n'est-elle pas le lot commun à tous les hommes. Allons, venez ; tout retard peut nous coûter la vie.

LE ROI. — Amis, où l'infortuné Edouard doit-il aller ? L'odieux Mortimer ne lui accordera-t-il aucun repos ? Me fera-t-il longtemps tourmenter

comme l'oiseau nocturne en horreur à toute la gent ailée? Quand sa haine aura-t-elle désarmé? Quand son cœur sera-t-il suffisamment repu de sang? S'il a soif du mien, déchirez sur-le-champ cette poitrine et donnez-leur mon cœur, à Isabelle et à lui; c'est l'objet qu'ils convoitent le plus avidement...

GURNEY. — Pas le moins du monde, mon maître. La reine nous a donné ordre, au contraire, de veiller sur votre sécurité. Votre exaltation, vos révoltes ne tendent qu'à augmenter vos souffrances.

LE ROI. — C'est ce traitement qui augmente ma souffrance. Mon existence se prolongera-t-elle encore si tous mes sens sont outragés par cette ordure? Edouard d'Angleterre a été jeté au fond d'une tour où il se meurt d'inanition. Mon régime de chaque jour consiste en de continuels sanglots qui menacent de briser les parois de mon cœur. Ainsi agonise le roi déchu sans que nul ne songe à le délivrer; ainsi il lui faudra mourir, quoique beaucoup l'auraient pris en pitié! O de l'eau, mes bons amis, de l'eau pour calmer ma soif et pour débarrasser mon corps de ces excréments qui le déshonorent!

MATREVIS. — Voici de l'eau de l'égout, réservée à votre usage. Asseyez-vous; que nous remplissions l'office de barbiers...

LE ROI. — Traîtres, laissez-moi! Vous voulez donc m'empoisonner ou asphyxier votre souverain dans de la bourbe!

GURNEY. — Non, nous voulons simplement vous laver le visage et raser

votre barbe, pour vous rendre méconnaissable et empêcher qu'on ne vous délivre en route...

MATREVIS. — A quoi bon regimber ? Vous vous débattez en vain.

LE ROI. — Hélas, j'en conviens, un roitelet résisterait tout aussi facilement à un lion...

(*Ils le barbouillent de vase et lui rasent la barbe.*)

Puissances immortelles qui savez les tortures qui accablent une pauvre âme en détresse, ô dirigez la foudre de vos regards sur ces hommes sacrilèges ! Voyez comme ils outragent leur seigneur et souverain, le roi d'Angleterre ! O Gaveston, c'est pour toi que j'endure ce martyre ! Mais n'avez-vous pas été tués pour moi, toi et les deux Spenser ! Aussi, pour votre salut, me voici prêt à subir mille tourments encore ! O fantômes bien-aimés, quel que soit votre séjour, accueillez auprès de vous mon ombre aimante et fidèle ! Laissez-moi les rejoindre ! Faites diligence, bourreaux ! Je veux mourir pour eux et les racheter !

MATREVIS. — Rien ne s'opposera bientôt à votre réunion. Allons, allons, en route ! A présent, éteignez les torches. Il nous faut entrer dans Killingworth à la faveur de l'obscurité.

GURNEY. — Alerte ! Qui vient là ?

(*Entre* KENT.)

MATREVIS. — Assurez-vous bien du roi. C'est le comte de Kent.

LE ROI. — A moi, mon bon frère! Au secours!

MATREVIS. — Séparez-les! Poussez vivement le roi dans le château!

KENT. — Soldats, laissez-moi seulement lui dire un mot.

GURNEY. — Le comte est un rebelle. Emparez-vous de lui!

KENT. — Déposez les armes, traîtres, et rendez-vous au roi!

MATREVIS. — Edmond, rends-toi toi-même, ou tu mourras.

KENT. — Vils coquins! Quoi, vous osez mettre la main sur moi.

GURNEY. — Attachez-lui les mains et les pieds, et conduisez-le ainsi à la cour.

KENT. — Où est la cour sinon ici! Car ici est le roi! Je veux le voir. Pourquoi m'en empêcher?

MATREVIS. — La cour est où se trouve lord Mortimer. C'est là-bas que se rendra Votre Honneur. Donc, adieu!

(*Exeunt* MATREVIS *et* GURNEY *avec le* ROI ÉDOUARD.)

KENT. — Le misérable pays où les seigneurs tiennent cour et où les rois sont emprisonnés!

PREMIER SOLDAT. — Qu'attendons-nous encore? En route pour la cour!

KENT. — Peuh! Conduisez-moi où vous voudrez, fût-ce même à ma mort, puisque je n'ai pu délivrer mon frère!

(*Exeunt.*)

Un appartement dans le palais royal.

(*Entre* MORTIMER, *le jeune*.)

MORTIMER. — Le roi doit mourir ou Mortimer tombera! Les communes commencent à compatir à son sort... L'instrument de la mort d'Edouard pouvant être certain d'expier son crime, lorsque le fils aura atteint sa majorité, il nous faudra donc faire la chose le plus mystérieusement possible. Cette lettre, rédigée par un mien ami, contient à la fois son arrêt de mort et l'ordre de le sauver. Tout dépend de la façon dont on lit les termes ou dont on ponctue ceux-ci. (*Il lit.*) *Edwardum occidere nolite timere, bonum est.* Ce qui veut dire : *Ne craignez pas de tuer le Roi, il est bon qu'il meure.* Tandis que si vous lisez la chose ainsi : *Edwardum occidere nolite, timere bonum est*, elle signifie au contraire : *Ne tuez pas le Roi, il est bon de craindre le pire.* Grâce à cette équivoque, s'il se découvre que le roi a été assassiné, Matrevis et les autres auront seuls à répondre de ce crime; moi qui l'ordonnai, je ne serai pas inquiété le moins du monde. Ah, dans la chambre voisine est enfermé le messager qui portera cette lettre et qui se chargera de la besogne... De plus, un signe secret

adopté par Matrevis et moi, et que ce messager porte sur lui, le voue à la mort aussitôt qu'il aura expédié le roi. — Lightborn, montre-toi!

(*Entre* LIGHTBORN).

Eh bien, est on toujours aussi résolu qu'au premier moment?

LIGHTBORN. — Pourquoi pas, Mylord! Plus résolu encore si possible.

MORTIMER. — Et as-tu déjà combiné tes moyens d'exécution?

LIGHTBORN. — Parfaitement. Personne ne pourra même dire comment il aura été escoffié.

MORTIMER. — Mais, crois-moi, Lightborn, tu te sentiras fléchir à sa vue.

LIGHTBORN. — Fléchir! Quelle plaisanterie! Ce que je suis flexible!

MORTIMER. — Eh bien, sois hardi et discret!

LIGHTBORN. — Inutile de me faire ces recommandations. Ce n'est pas mon début dans l'art d'expédier un homme. A Naples j'appris à empoisonner les fleurs, à étouffer un gêneur sous un mouchoir de batiste, à lui percer le poumon au moyen d'une pointe d'aiguille. J'en ai supprimé d'autres, pendant qu'ils dormaient, en leur insufflant dans l'oreille un peu de poudre lénifère à travers un tuyau de plume. Ou bien je leur ouvrais la bouche et je leur faisais ingurgiter une dose de vif-argent. Mais j'ai encore trouvé mieux que cela.

MORTIMER. — Et quoi donc?

LIGHTBORN. — Non, vous m'excuserez, mais ceci est mon secret. Je ne divulgue pas mes recettes à tout le monde.

MORTIMER. — Peu m'importe comment la chose est exécutée; pourvu qu'elle ne laisse point de traces. Tu remettras ceci à Gurney et Matrevis. (*Il lui remet la lettre.*) A chaque distance de dix milles tu changeras de cheval. Tiens, prends encore ceci. (*Il lui donne une bourse.*) Va-t'en; tu ne me reverras plus!

LIGHTBORN. — Non?

MORTIMER. — Non; à moins que tu ne m'apportes la nouvelle de la mort d'Edouard.

LIGHTBORN. — En ce cas je serai promptement de retour. Adieu, Mylord.

(*Exit.*)

MORTIMER. — Je gouverne le prince; je commande à la reine. Les seigneurs les plus hautains me saluent au passage en se courbant jusqu'à terre. Je détiens le sceau du royaume; c'est moi qui punis ou qui absous; je fais tout ce que je veux. On me craint plus qu'on ne m'aime. Soit! Qu'on me craigne et que toute la cour pâlisse au seul froncement de mes sourcils. Je couve le prince sous des regards terribles, des regards de précepteur draconien, qui sont comme autant de fessées pour un écolier. Les barons même m'ont chargé de la tutelle du jeune roi; ils m'ont supplié en grâce d'accepter ce que je convoitais du fond de l'âme. Affectant un maintien grave et

austère, un peu la mine d'un moine hypocrite, à la table du conseil je commençai par me récuser en prétextant de mon ignorance. Je bredouillai quelques bribes de latin telles que *onus quam gravissimum*; jusqu'à ce que mes amis m'interrompirent par des *suscepi* et des *provinciam*, et firent violence à ma modestie, si bien que je finis par céder. Et me voilà donc gouverneur, protecteur du jeune prince; autant dire le maître absolu. La reine et Mortimer gouverneront le royaume et le roi. Personne ne nous gouvernera, nous! Ah! je proscrirai mes ennemis, j'élèverai mes partisans, et qui s'avisera seulement de contrôler la moindre de mes volontés? *Major sum quam uri possit fortuna nocere.* Il est arrivé enfin, le grand jour du couronnement, ce couronnement décidé par la reine et surtout par moi.

(*Trompettes au dehors.*)

Les trompettes sonnent. C'est le moment de prendre ma place.

La salle du Trône.

(*Entrent le* ROI ÉDOUARD III, *la* REINE ISABELLE, MORTIMER, *l'*ARCHEVÊQUE DE CANTERBURY, *le* CHAMPION *et les* NOBLES.)

L'ARCHEVÊQUE. — Vive le roi Edouard, par la grâce de Dieu roi d'Angleterre et maître de l'Irlande.

LE CHAMPION. — Si quelque chrétien, païen, turc ou juif s'avise

d'affirmer qu'Edouard n'est pas le roi légitime, et de soutenir son dire par l'épée, je suis le champion prêt à le combattre !

MORTIMER. — Nul ne se présente ; sonnez, trompettes.

(*Trompettes.*)

LE ROI EDOUARD III. — Champion, voici pour toi ! (*Il lui donne une bourse*)

LA REINE. — Lord Mortimer, prenez-le sous votre patronage !

(*Entrent des* SOLDATS *avec* KENT *prisonnier.*)

MORTIMER. — Mais quel traître nous amène-t-on là, escorté de haches et d'épées nues ?

PREMIER SOLDAT. — Edmond, comte de Kent.

EDOUARD III. — Son crime ?

PREMIER SOLDAT. — Il a voulu arracher de nos mains le roi déchu que nous transportions à Killingworth.

MORTIMER. — Parlez, Edmond ? Est-il vrai que vous ayez tenté de le délivrer ?

KENT. — Rien n'est plus vrai, Mortimer. N'est-il pas notre roi ? Et tu obliges ce prince à ceindre la couronne !

MORTIMER. — Qu'on lui coupe la tête ! Il sera jugé par une cour martiale.

KENT. — Me couper la tête, à moi, vil félon! Je t'en mets bien au défi.

EDOUARD III. — Mylord, il est mon oncle et il vivra.

MORTIMER. — Mylord, il est votre ennemi et il mourra.

KENT. — Arrière, vilains!

EDOUARD III. — Chère mère, si je n'ai pas le droit de lui pardonner, suppliez Mylord Protecteur d'épargner sa vie.

LA REINE. — Calmez-vous, mon fils. Je n'ose point parler.

EDOUARD III. — Moi non plus; et pourtant il me semble que je devrais commander. Je veux tout au moins intercéder en sa faveur. Mylord, accordez la vie à mon oncle et je vous en récompenserai jusqu'à mon dernier jour.

MORTIMER. — J'agis pour le bien du royaume et celui de Votre Majesté. Combien de fois devrai-je vous répéter de l'emmener?

KENT. — Es-tu donc le roi? Me faudra-t-il mourir à ton commandement?

MORTIMER. — A notre commandement. Encore une fois, emmenez-le!

KENT. — Un moment. Laissez-moi prononcer une parole encore. Ou bien mon frère ou bien son fils est le roi. Or, aucun des deux n'est altéré du sang d'Edmond. Pourquoi me conduire au supplice alors?

(*Les* SOLDATS *entraînent* KENT *pour le décapiter.*)

EDOUARD III. — Quelle sécurité trouverai-je auprès de lui si mon oncle est massacré ainsi par ses ordres!

LA REINE. — Ne crains rien, cher enfant, je te protégerai contre tes ennemis. Si Edmond avait vécu, il aurait conspiré contre tes jours. Viens, mon fils, nous ferons un tour de parc à cheval!

EDOUARD III. — Et mon oncle Edmond nous accompagnera-t-il?

LA REINE. — C'est un traître. Ne songe plus à lui. Viens.

(*Exeunt.*)

Une salle dans le château de Berkeley.

(*Entrent* MATREVIS *et* GURNEY.)

MATREVIS. — Gurney, je ne comprends point comment le roi n'a pas encore succombé, plongé qu'il est dans une basse-fosse où se déversent tous les cloaques du château. Les exhalaisons qui s'en dégagent continuellement suffiraient pour empoisonner l'homme le mieux trempé! Et dire qu'un roi, un être élevé si délicatement, parvient à respirer dans ce pourrissoir!

GURNEY. — Tu m'en vois aussi surpris que toi-même, Matrevis. Hier soir, en entr'ouvrant seulement la porte de son cachot, pour lui jeter sa pitance, je pensai suffoquer à cause de la peste qui s'en échappait!

MATREVIS. — Puisque son corps offre une résistance inattendue aux

vexations que nous ne cessons de lui infliger, essayons à nouveau de lui entamer le moral.

GURNEY. — Ordonne de l'extraire quelque temps de sa fosse, et je m'en vais l'entreprendre.

MATREVIS. — Mais, attends; qui vient là?

(*Entre* LIGHTBORN.)

LIGHTBORN. — Mylord Protecteur vous salue... (*Il leur remet la lettre*)

GURNEY. — Que signifie ceci? Je ne sais quelle interprétation donner à ces lignes.

MATREVIS. — C'est à dessein sans doute qu'il y a mis cette équivoque:

Edwardum occidere nolite timere.

Toutefois, c'est bien à ce sens là que je m'arrêterai.

LIGHTBORN. — Connaissez-vous ce gage? Il me faut le roi. (*Il remet le gage.*)

MATREVIS. — Oui, je le connais. Un instant. Vous l'aurez tout de suite. — Ce drôle nous est envoyé pour occire le roi.

GURNEY. — Je m'en doutais.

MATREVIS. — Et le meurtre accompli, voici quel sera son salaire. *Pereat iste!* Il n'y a donc qu'à lui livrer le roi. — Voici les clefs du cachot. L'étang est près d'ici. Faites comme mylord vous l'a ordonné.

LIGHTBORN. — Je sais ce que j'ai à faire. Laissez moi seul ; toutefois, ne vous éloignez pas trop. J'aurai besoin de votre aide. Ah, qu'on allume un feu dans la chambre voisine. Il me faudra aussi une broche que vous ferez rougir...

MATREVIS. — A vos ordres...

GURNEY. — Auriez-vous encore besoin d'autre chose?

LIGHTBORN. — Peut-être bien. Ah ! une table et un lit de plumes.

GURNEY. — C'est là tout?

LIGHTBORN. — Oui, oui. Ainsi, vous m'apporterez ces objets quand j'appellerai.

MATREVIS. — Comptez sur nous.

GURNEY. — Voici de la lumière pour descendre dans le donjon.

(*Il donne la lanterne à* LIGHTBORN. *Exit avec* MATREVIS.)

Une basse fosse dans laquelle est emprisonné le roi.

LIGHTBORN. — A l'œuvre! Jamais mortel n'aura été dépêché plus proprement que le sera cet excellent roi. Pouah ! Un endroit peu ragoûtant. Le cœur me lève.

LE ROI ÉDOUARD II. — Qui va là? Que signifie cette lumière? Pourquoi viens-tu, toi?

LIGHTBORN. — Afin de vous réconforter et de vous apporter de bonnes nouvelles.

LE ROI. — Édouard ne puise que peu de consolation dans tes regards, méchant. Je le sais, tu viens m'assassiner.

LIGHTBORN. — Vous assassiner! mon très gracieux Sire! Loin de moi la pensée de vous faire du mal! La reine m'a envoyé afin de constater comment on vous traite ici, car elle compatit vivement à votre détresse! Et quels yeux pourraient retenir leurs larmes en voyant un roi dans cette condition pitoyable!

LE ROI. — Tu pleures déjà? Ecoute-moi; et eusses-tu, comme Gurney ou Matrevis, un cœur taillé dans la roche du Caucase, que ce cœur fondra avant que je sois arrivé au bout de mon récit. Ce donjon où ils me tiennent enfermé est la sentine où se vident toutes les fosses d'aisance du château.

LIGHTBORN. — O les misérables!

LE ROI. — Voilà dix jours que je croupis ainsi dans la fange et la gadoue. Pour m'empêcher de dormir on joue continuellement du tambour. A moi, leur roi, ils ne donnent que du pain et de l'eau. De sorte que, privé de sommeil et de nourriture, ma tête s'égare et mon corps est paralysé. Et j'ignore si, oui ou non, je possède encore des membres. O je voudrais que

mon sang s'écoulât de mes veines comme l'eau dégoutte de mes vêtements en lambeaux! Dites à la reine Isabelle que je ne ressemblais pas à la ruine que voici, quand je joutai pour elle dans ce brillant tournoi, devant la cour de France, où je désarçonnai le duc de Clermont...

LIGHTBORN. — O! ne parlez plus, Mylord; ces discours me brisent le cœur. Couchez-vous sur ce lit et reposez-vous un peu.

LE ROI. — Des yeux comme les tiens ne peuvent héberger que la mort. Je lis ma tragédie écrite sur ton front. Toutefois, attends un peu. Retire ta main sanglante. Avant de frapper accorde-moi de me préparer au coup fatal pour que, au moment de perdre la vie, mon âme se repose avec plus de fermeté sur son Dieu!

LIGHTBORN. — Comment Votre Grâce peut-elle me soupçonner ainsi?

LE ROI. — Comment peux-tu dissimuler à ce point?

LIGHTBORN. — Ces mains n'ont jamais versé le sang innocent; jamais je ne les tremperai dans le sang d'un roi...

LE ROI. — Pardonne-moi alors d'avoir conçu cette fâcheuse pensée. Il me reste un bijou. Accepte-le. (*Il lui remet un bijou.*) Malgré moi la crainte me glace encore et en te remettant cette bague mes os craquent dans leurs jointures. O si ton cœur nourrissait des desseins meurtriers, que ce don te désarme et rachète ton âme! Sache que je suis un roi! O, à ce nom j'endure un enfer de torture! Où est ma couronne? Partie, partie! Et dire que je respire encore!

Le Prince. — Permettez-moi d'abord de voir mon père. J'accepterai la couronne ensuite.

Kent. — Voilà une excellente idée, mon neveu.

La Reine. — Vous savez que c'est impossible, mon frère.

Le Prince. — Pourquoi? Mon père serait-il mort?

La Reine. — Non! Plaise au ciel!

Kent. — Combien je voudrais que ces paroles vous sortissent du cœur.

Mortimer. — Oublieux Edmond, comment peux-tu t'intercéder encore en sa faveur, toi qui fus cause de son emprisonnement.

Kent. — Raison de plus pour réparer mes torts aujourd'hui.

Mortimer (*à part à* Isabelle). — Je vous le répète, nous ne pouvons tolérer que ce faux chien soit attaché à la personne du prince. — Mylord, il a trahi le roi son frère; ne vous fiez donc pas à lui.

Le Prince. — Mais il se repent de sa trahison et il en éprouve du remords à présent.

La Reine. — Venez, mon fils, avec ce gentil seigneur et avec moi.

Le Prince. — Volontiers avec vous, mais non avec Mortimer.

Mortimer. — Eh quoi, petiot, on boude Mortimer à présent. En ce cas, je t'emporterai de force.

LE PRINCE. — Au secours, mon oncle Kent ! Mortimer me fait mal...

LA REINE. — Edmond, n'essaie pas de nous disputer l'enfant. Nous sommes ses amis. Isabelle a le pas sur le comte de Kent.

KENT. — Sœur, Edouard est mon pupille ; lâchez-le.

LA REINE. — Edouard est mon fils et je le garderai.

KENT. — Mortimer apprendra ce qu'il en coûte de m'offenser. De ce pas je cours au château de Killingworth et je libère le pauvre Edouard de ses geôliers pour me venger de Mortimer et de toi.

(*Exeunt d'un côté la* REINE ISABELLE, *le* PRINCE EDOUARD *et* MORTIMER, *le jeune ; de l'autre*, KENT.)

Devant le château de Killingworth.

(*Entrent* MATREVIS, GURNEY *et des* SOLDATS *amenant le* ROI EDOUARD.)

MATREVIS. — Ne soyez point si morose, Mylord, nous sommes vos amis. La souffrance n'est-elle pas le lot commun à tous les hommes. Allons, venez ; tout retard peut nous coûter la vie.

LE ROI. — Amis, où l'infortuné Edouard doit-il aller ? L'odieux Mortimer ne lui accordera-t-il aucun repos ? Me fera-t-il longtemps tourmenter

BALDOCK. — Mylord, inutile de pleurer et de regimber. Nous prenons affectueusement congé de Votre Grâce. Notre arrêt est prononcé. Et, je le crains, le votre aussi.

LE ROI. — Peut-être nous reverrons-nous au ciel; mais jamais sur la terre... Dis-moi, Leicester, que va-t-on faire de nous?

LEICESTER. — Votre Majesté doit se rendre à Killingworth.

LE ROI. — *Doit!* Il y a quelque chose de troublé dans l'ordre des choses quand les rois *doivent* aller où on le leur commande.

LEICESTER. — Une litière attend, à la porte, le bon plaisir de Votre Grâce. Or, le jour décline. Nous ferons bien de nous hâter.

RICE. — Autant partir à présent que de nuiter ici.

LE ROI. — Une litière, disais-tu? Étends-moi plutôt sur un char de deuil, et convoie-moi ainsi aux portes de l'enfer; que les cloches de Pluton sonnent mon glas funèbre et que les furies hurlent à ma mort sur les rivages de Caron, — car Édouard n'avait plus d'autres amis que ceux-ci, et ceux-ci vont mourir sous la hache d'un tyran.

RICE. — Venez-vous, Mylord? Ne vous inquiétez plus de ces misérables. Nous veillerons à ce qu'ils soient raccourcis de la tête.

LE ROI. — Ce qui était écrit va s'accomplir. Il nous faut nous séparer. Doux Spenser, gentil Baldock, il nous faut nous séparer. Loin de moi ces

vêtements d'emprunt. Privé de mes amis je me dépouille de mon âme et tout mon corps n'est plus qu'un odieux déguisement ! (*Il rejette son déguisement*) Adieu, mon père ! Leicester, c'est toi qui me commandes. A tes ordres. Adieu, mes aimés, adieu ma propre vie !

(*Exeunt le* ROI *et* LEICESTER.)

SPENSER. — O est-il parti ? Le noble Edouard est-il parti ? Parti d'ici, pour ne plus jamais nous revoir ? Eclate en poussière, fallacieux soleil ! La lumière abandonne les constellations ! La terre retourne au néant ! Il est parti, mon souverain ; parti, parti, sans espoir de retour !...

BALDOCK. — Spenser, déjà nos âmes naviguent à la dérive ; nous sommes privés du soleil de notre vie terrestre. Appareillons pour une vie nouvelle, ô mon frère ! Lève les mains, les yeux et le cœur vers le trône de l'Eternel ; et n'abandonne pas ta gracieuse contenance au moment de payer ta dette à la nature. La morale de notre destin se résume en ces mots : Tous nous ne vivons que pour mourir, mon doux Spenser ; tous vivent pour mourir, mon Spenser, et tous s'élèvent pour tomber !

RICE. — Allons, allons, rengainez ces sermons jusqu'au moment où nous toucherons à l'endroit fatidique. Vous et ceux de votre trempe pouvez vous vanter d'avoir fait de joli ouvrage en Angleterre. Quand vos seigneuries voudront se mettre en route ?

LE FAUCHEUR. — Votre seigneurie ne m'oubliera pas ?

LIGHTBORN. — Vous avez veillé trop longtemps, Mylord. Croyez-moi ; couchez-vous et fermez les yeux.

LE ROI. — O si la douleur ne me tenait éveillé, je dormirais. Depuis dix jours ces paupières ne se sont plus fermées. A présent, tout en parlant, je les sens s'abaisser ; et pourtant, l'effroi me les fait relever. O pourquoi t'assieds-tu ici?

LIGHTBORN. — Si vous vous méfiez de moi, je me retirerai, Mylord.

LE ROI. — Non, non; car si tu as l'intention de me tuer, tu reviendras tout de même; autant rester alors... (*Il s'endort.*)

LIGHTBORN. — Il dort.

LE ROI (*s'éveillant*). — O ne me faites pas encore mourir! O attendez un instant...

LIGHTBORN. — Eh bien, Mylord?

LE ROI. — Quelque chose me chuchote à l'oreille que si je m'endors ce sera pour ne plus me réveiller. C'est cet avertissement qui me fait trembler ainsi. Oh! dis-moi la vérité, pourquoi es-tu venu?

LIGHTBORN. — Pour te débarrasser de la vie. — Holà, Matrevis!

(*Entrent* MATREVIS *et* GURNEY.)

LE ROI. — Je suis trop faible pour résister. Assiste-moi, o Dieu de miséricorde, je remets mon âme entre tes mains.

LIGHTBORN. — Cherche-moi la table!

LE ROI. — Épargnez-moi ou tuez-moi tout de suite!..

(MATREVIS *apporte la table. Ils assassinent le* ROI *en le maintenant dans le lit sous la table, sur laquelle ils pèsent ensuite de tout leur poids.*)

LIGHTBORN. — Bon. Mettez la table sur lui. A présent, sautez dessus. Pas trop fort. Il ne faut pas meurtrir le cadavre.

MATREVIS. — O ce cri soulèvera la ville. Aussi, à cheval et loin d'ici!

LIGHTBORN. — N'est-ce pas, Messieurs, que la chose a été menée proprement.

GURNEY. — On ne peut plus proprement. Voici pour ta récompense... (*Il poignarde* LIGHTBORN, *qui expire.*) Allons, jetons le corps dans le fossé. Quant au roi, apportons-le à notre maître Mortimer. Partons!

(*Exeunt avec les cadavres.*)

Un appartement dans le Palais.

(*Entrent* MORTIMER *et* MATREVIS.)

MORTIMER. — C'est donc chose faite, Matrevis. Et le meurtrier est mort aussi?

MATREVIS. — Oui, mon bon seigneur ; je préférerais pourtant que ce fût à refaire.

MORTIMER. — Matrevis, si tu t'avises de te repentir, c'est moi qui entendrai ta confession suprême. Donc choisis. Ou bien garde jalousement ce secret, ou bien meurs de la main de Mortimer.

MATEVIS. — Gurney a fui, Mylord ; je crains bien qu'il nous trahisse tous deux. Laissez-moi fuir aussi.

MORTIMER. — Va-t'en à tous les diables !

MATREVIS. — Je remercie humblement Votre Honneur.

(*Exit.*)

MORTIMER. — Quant à moi, je me sens fort et puissant comme l'arbre même de Jupiter. A côté de moi les autres ne sont que des buissons. Tous tremblent à mon nom, et je n'en crains aucun. Voyons, qui osera m'accuser de sa mort.

(*Entre la* REINE ISABELLE.)

LAREINE. — Ah ! Mortimer, le roi mon fils a appris que son père est mort et que c'est nous qui l'avons tué.

MORTIMER. — Que nous importe ? Le roi est encore un enfant.

LA REINE. — Oui, mais il s'arrache les cheveux et tord les bras vers le ciel. Il jure de se venger sur nous deux. Il s'est rendu dans la chambre du

conseil pour réclamer l'aide et le secours de ses pairs. Malheur! Le voilà déjà, et eux, avec lui! Ah, Mortimer, notre tragédie va commencer.

(*Entrent le* ROI, *des* SEIGNEURS *et des* GARDES.)

PREMIER SEIGNEUR. — Ne craignez rien, Mylord, songez que vous êtes le roi.

ÉDOUARD III. — Misérable!

MORTIMER. — Qu'est-ce à dire, Mylord?

ÉDOUARD III. — Ne crois pas m'intimider par tes paroles. Mon père a été assassiné traîtreusement par tes ordres. Tu vas mourir. Ta tête exécrable et maudite sera déposée sur le char funèbre de ton auguste victime...

LA REINE. — Ne pleure pas, mon cher fils...

ÉDOUARD III. — O ne m'empêchez pas de pleurer. C'était mon père! Si vous l'aviez chéri quelque peu, vous ne vous habitueriez pas si vite à l'idée de sa perte. Mais je le crains, vous conspiriez avec Mortimer.

PREMIER SEIGNEUR. — N'avez-vous rien à dire au roi pour votre défense?

MORTIMER. — Je n'ai pas à me défendre avant de connaître celui qui ose m'accuser.

ÉDOUARD III. — Traître, c'est mon bien-aimé père lui-même qui

m'inspire et t'accuse par ma bouche. Il me dit solennellement que c'est toi son assassin.

Mortimer. — Mais Votre Grâce n'a-t-elle pas d'autre preuve que celle-là?

Édouard III. — Oui, si telle est l'écriture de Mortimer. (*Il lui montre la lettre.*)

Mortimer (*à part à* Isabelle). — Ce misérable Gurney nous a trahis!

La Reine (*à part*). — C'est ce que je craignais. Tout est perdu!

Mortimer. — C'est mon écriture, en effet. Que concluez-vous de là?

Édouard III. — Que tu as envoyé un assassin là-bas!

Mortimer. — Un assassin? Confrontez-moi donc avec celui que j'aurais soudoyé!

Édouard III. — Ah, scélérat, tu sais bien que cet homme a été tué! Mais tu vas le rejoindre. — Il me tarde même de te savoir immolé. Holà, mes gardes! Qu'on le traîne sur la claie jusqu'au gibet; puis qu'on taille son cadavre en quartiers. Mais rapportez-moi immédiatement sa tête...

La Reine. — Pour l'amour de moi, mon fils chéri, épargnez Mortimer.

Mortimer. — Madame, n'insistez pas; je préfère mourir que d'implorer ma grâce de ce marmouset.

ÉDOUARD III. — A mort le traître, le régicide !

MORTIMER. — O Fortune décevante, je vois à présent qu'il y a un point dans ta roue, où les hommes n'atteignent que pour rouler la tête en bas la première. Ce point je l'ai touché. Et maintenant qu'il n'y a plus d'échelon pour monter plus haut, pourquoi est-ce que je m'affligerais de ma chute? Adieu, noble reine, ne pleure pas Mortimer qui méprise le monde, et comme un voyageur s'en va pour découvrir des contrées inconnues.

ÉDOUARD III. — Quoi? Vous tardez encore...

(*Exit* MORTIMER *avec le* PREMIER SEIGNEUR *et les* GARDES.)

LA REINE. — O si c'est de moi que tu reçus la vie; de grâce ne répands point le sang du noble Mortimer...

ÉDOUARD III. — Il me faudra donc croire que tu as versé le sang de mon père, sinon tu ne m'implorerais pas en faveur de ce misérable...

LA REINE. — Moi, j'aurais répandu le sang de mon époux!

ÉDOUARD III. — Oui, Madame, vous-même; la rumeur publique vous accuse.

LA REINE. — Cette rumeur ment. On veut rendre la pauvre Isabelle odieuse à son fils.

ÉDOUARD III. — Hélas, il me coûte de te croire si coupable...

Deuxième Seigneur. — Mylord, je crains bien que sa culpabilité ne soit que trop démontrée.

Edouard III. — Mère, on vous accuse de sa mort... Nous vous ferons conduire à la Tour en attendant votre jugement. Si vous êtes coupable, quoique je sois votre fils, ne comptez pas sur ma faiblesse ou sur ma clémence...

La Reine. — Autant me conduire tout de suite à la mort; car j'ai trop vécu dès que mon fils songe à abréger mes jours.

Edouard III. — Qu'on l'éloigne de moi! Ses discours activent mes larmes et je finirais par la prendre en pitié, si elle parlait de nouveau.

La Reine. — Ne pourrai-je accompagner le corps de mon époux jusqu'à son tombeau?

Deuxième Seigneur. — Non, Madame, c'est la volonté du roi qu'on vous conduise à la Tour.

La Reine. — Il m'a donc oubliée! Ne suis-je pas sa mère?

Deuxième Seigneur. — Cette qualité n'importe guère en ce moment. Aussi, Madame, suivez-nous.

La Reine. — Viens donc, mort bénie, et apporte-moi le soulagement!

(*Rentre le* Premier Seigneur *avec la tête de* Mortimer.)

Premier Seigneur. — Mylord, voici la tête de Mortimer.

LE ROI. — Qu'on fasse avancer le char funèbre sur lequel je la déposerai; et qu'on apporte aussi mes vêtements de deuil.

(*Exeunt les* GARDES.)

O tête maudite, que ne t'ai-je fait tomber plus tôt ! Je t'aurais épargné alors cette monstrueuse trahison ! — Voici le char funèbre ; Mylords, aidez-moi à supporter le poids de mon deuil...

(*Rentrent les* GARDES *avec le char funèbre et le manteau de deuil.*)

O mon père, j'offre la tête de ce félon à tes mânes adorés. Et que ces larmes, ruisselant de mes yeux, attestent mes regrets et mon innocence !

(*Exeunt.*)

FIN

Des presses

de Mme Vve Monnom

Bruxelles.

